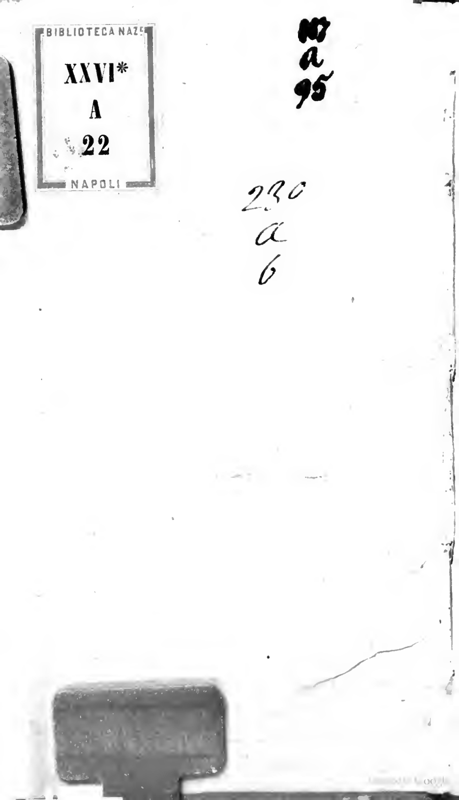
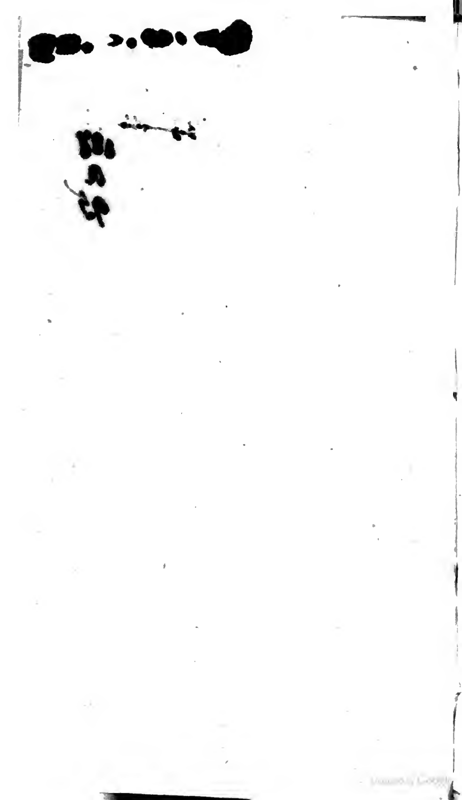






LETTRES
ATHÉNIENNES.

17

LETTRES ATHÉNIENNES,

OU CORRESPONDANCE D'UN AGENT DU ROI DE PERSE, A ATHÈNES, PENDANT LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE;

Traduites de l'anglais,

PAR ALEXANDRE-LOUIS VILLETERQUE,
Correspondant de l'Institut national de France.

ORNÉES DE DOUZE PORTRAITS GRAVÉS AU BURIN; AVEC UNE CARTE DE L'ANCIENNE GRÈCE ET UN INDEX GÉOGRAPHIQUE.

SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.



PARIS;
DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XI. (1803.)

LETTRES ATHENIENNES.

LETTRE LXIII.

Smerdis, à Cléander.

Ce n'est pas sans raison que je me plains d'un relâchement de discipline parmi les mages ; cependant il serait injuste de leur en imputer tous les torts, et peut-être leurs plus grands efforts ne suffiraient pas pour réprimer une corruption de mœurs, devenue presque générale.

Les enfans des grands, commis à leurs soins beaucoup plus tard qu'autrefois, apportent une haute opinion de leurs rangs, une grande confiance dans leurs fortunes, et une passion déjà décidée pour ces plaisirs dont ils ont de bonne-heure pris le goût.

Ceux qui ne manquent pas d'intelligence et de dispositions naturelles, trouveraient encore de l'instruction parmi les mages. Je ne citerai, pour le prouver, que le jeune Orsames. Il doit à nos écoles les qualités dont il est orné, et qui promettent tant d'avantages à son pays. Mais observez la conduite des satrapes et des riches qui ont conçu une opinion défavorable de l'éducation persanne. Ils éloignent leurs enfans, et ne s'occupent plus de ce qui les regarde.

Le jeune persan a un train magnifique, des recommandations; par-tout, il est reçu comme un satrape, et devient presqu'un objet d'étonnement pour les états voisins. Dans un âge où l'esprit est sans maturité, le caractère sans expérience, et l'amour du plaisir sans aucun frein, il se laisse entraîner par les séductions du vice, repousse les conseils austères de la vertu, et n'admet, pour opinions démontrées par ses observa-

tions, dans les diverses contrées qu'il parcourt, que celles qui favorisent ses goûts ou justifient les moyens de les satisfaire.

L'objet d'un voyageur devrait être de choisir, pour l'avantage de son pays, tout ce qui lui paraît par-tout approcher de la politique la plus parfaite ; mais nos jeunes gens ne rappellent que les imperfections qu'ils ont remarquées dans les gouvernemens, les mœurs, les religions. Ils insisteront beaucoup sur les superstitions de l'Egypte, et les artifices des prêtres. S'ils ont fait le tour de la Grèce, ils vous assureront que la règle du juste et de l'injuste n'est pas donnée par la nature ; qu'un ancien et florissant état a subsisté long-tems sans la connaître.

Ils n'auront vu à Athènes que ses fêtes et la gaieté de ses habitans ; à Sardes, que ses jeux ; et à Babylone, que son obscène hospitalité.

Les jeunes gens, Cléander, sont dis-

posés à recevoir toutes les impulsions; il n'est donc pas convenable qu'ils soient éloignés de leurs sages parens, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu une connaissance plus parfaite de la vertu, et qu'ils soient en état de combattre les séductions qui menacent leur âge. L'ame est long-tems dans son enfance; le corps arrive beaucoup plutôt à sa maturité.

L'épouse d'un mage, lorsqu'elle est enceinte, n'a sans cesse sous les yeux que les plus beaux objets; elle n'entend que des sons de la plus douce harmonie, afin qu'aucune impression fâcheuse ne puisse nuire à l'enfant qu'elle porte dans son sein, et qui doit être consacré au service du temple. De même les jeunes gens ne devraient pas être exposés à des idées qui peuvent souiller leur pensée, dont la pureté est pour Oromasde l'offrande la plus délicieuse.

C'est trop hasarder que de les envoyer chercher tout ce qui peut être

digne de leurs observations en Egypte et en Grèce. Ces remarques peuvent être utiles à un prudent observateur; il les multiplie, il les compare, il les médite.

A Athènes, il observe les élémens d'une sage politique, les égards qui sont le charme ou le lien de la société, et tous les arts qui contribuent à son bonheur; à Lacédémone, la liberté publique maintenue par une austère discipline et une ignorance absolue de tous les plaisirs dangereux; en Egypte, la piété envers les dieux et une grande vénération pour toutes les choses sacrées. Tous ces avantages se retrouvaient autrefois dans la Perse, mais il faut maintenant les chercher dans notre histoire.

Mais, direz-vous, avons-nous donc besoin de toutes ces précautions pour aimer, mériter et acquérir la vertu? Oui, Cléander, elle doit même aussi employer un peu d'art pour se faire

valoir. Orsames la connaît, il traverse les contrées étrangères, non dans l'intention de satisfaire une dangereuse curiosité, ou d'embellir, par les arts de la Grèce, les palais de ses ancêtres, mais pour cultiver son esprit et le rendre propre à être le séjour d'Oromasde. C'est alors seulement qu'Ahriman fuira loin de nous, comme les ombres de la nuit se dispersent aux approches de Mithras, et se précipitent dans les abîmes de la terre.

H.

LETTRE LXIV.

Cléander, à Hydaspes.

Athènes.

Cette lettre est la dernière que d'ici à quelques mois, je vous écrirai d'Athènes. Je pars demain pour les jeux olympiques. La magnificence et l'ordre qui y règnent, l'affluence des grecs qui s'y rendent de toutes parts, et sur-tout l'agréable société des amis qui m'accompagnent, rendront cette course aussi agréable qu'instructive. Vous en douterez moins, quand je vous aurai fait connaître mes compagnons de voyage.

Mon patron Philémon mérite d'être cité le premier. Ce sage vieillard, depuis mon arrivée ici, m'a toujours traité avec une bienveillance particulière; je lui dois l'amitié de plusieurs hommes distingués par leurs vertus et leurs talens. Philémon a exercé les emplois les

plus considérables de l'état. Jeune encore, il était capitaine d'une trirème, à la bataille de Salamine. Il a été inspecteur des fortifications, archonte du conseil des cinq-cents, et il est aujourd'hui membre de l'aréopage. Il a montré par-tout une intégrité sans reproches, une exactitude sans bornes. Il s'est fréquemment opposé aux mesures de Cimon et de Périclès. On l'entendait toujours avec plaisir dans les assemblées du peuple. Sa porte est ouverte à tous les citoyens pauvres, et sa table à tous les étrangers qui méritent cet accueil. Quoique vieux, il a cette aimable gaieté de l'indulgence qui l'encourage dans les autres, en supportant ces légèretés de la jeunesse, que trop de sévérité condamne.

Clinias descend d'une des plus nobles familles d'Athènes ; et, quoique son rang et ses talens lui assurent des droits aux grands emplois dans le gouvernement de son pays, il s'est dévoué pres-

qu'entièrement à l'étude des sciences et des arts. Le philosophe, le peintre, l'historien et le sculpteur, se ressentent également de sa libéralité. Il ne se contente pas d'être l'admirateur des hommes instruits, il est encore un excellent juge de leurs ouvrages. Il a soutenu, et avec avantage, une thèse intéressante contre le sophiste Gorgias, et je l'ai entendu disserter judicieusement avec Socrate sur la doctrine de la préexistence de l'ame.

Zeuxis soumet ses plus beaux tableaux à sa censure, et Phidias n'hésitera pas à changer la draperie ou l'attitude d'une statue, d'après ses avis. Il a toujours à sa table les hommes les plus célèbres d'Athènes. Il s'exprime avec élégance, et sait, avec cet art de l'esprit, que donne toujours la bonté du cœur, placer, par de légères objections, les talens des autres dans le plus beau jour. Il s'est montré le digne ami de Phidias, lorsqu'on reprocha si injuste-

ment à cet artiste d'avoir trompé le public, dans l'or employé à la statue de Minerve ; et il prit avec courage la défense d'Anaxagore dans l'accusation d'impiété que ses ennemis dirigèrent contre lui. Mais son zèle, son éloquence, sa fermeté et l'appui de Périclès, ne purent sauver l'artiste de la prison, et le philosophe du bannissement.

Philoclès est jeune; il a déjà fait ses preuves comme un excellent officier. Il s'est conduit avec tant de valeur au siége de Potidée que, lorsque cette ville se rendit, les généraux l'envoyèrent à Athènes pour en porter la nouvelle. Il servit l'été dernier sur la flotte de Phormio, qui demanda pour lui au peuple l'emploi de triérarque dans l'escadre qui était prête à mettre à la voile pour Lesbos; mais Cléon, qui s'intéressait à un certain batthyle, bouffon et joueur de luth, lui fit donner cette place.

Philoclès n'a pas été découragé; il poursuivra sa carrière militaire, et il espère un meilleur succès, au premier armement qui aura lieu. Il se propose aussi de concourir pour le prix de la course du char, aux jeux olympiques.

Chlorus de la tribu de Pandion, a de l'esprit; mais son caractère est singulier. Il a la manie de vouloir être en liaison avec les hommes en place. On le voit presque toujours au théâtre, donnant le bras à quelque personnage distingué, ou s'empresser de lui offrir un coussin. Il connaît parfaitement la généalogie des familles athéniennes, et il nous a promis de nous donner les nouvelles les plus certaines d'Athènes pendant notre absence.

Je me plais quelquefois à réfléchir sur les différentes vues que chacun de nous se propose dans ce voyage agréable. Le bon Philémon veut assister à une cérémonie qu'il regarde comme propre à inspirer un grand respect pour

les dieux, et à rappeler aux différens peuples de la Grèce, les liens qui doivent unir ceux qui habitent la même contrée, et professent la même religion. Clinias veut étendre ses connaissances, en conversant avec les hommes instruits et célèbres. Philoclès espère un succès qui répandra un nouvel éclat sur sa carrière militaire. Clinias sera connu de tous ceux qui auront un brillant équipage à Olympie. Pour moi, tout ce que je désire, c'est dans cette circonstance, comme dans toutes celles de ma vie, de pouvoir mériter quelquefois l'approbation d'Artaxerxès, et la vôtre. Adieu.

P.

LETTRE LXV.

Orsames, à Cléander.

Héliopolis.

L'ancienne hiérarchie des prêtres s'est plus exactement conservée dans le

collége d'Héliopolis que dans les autres; je vais vous indiquer leur rang, suivant celui qu'ils occupent dans les processions et autres solennités publiques [1].

Après ceux des degrés inférieurs paraît le chef de la musique, qui porte toujours quelque instrument, comme marque distinctive de son emploi. On lui confie deux des livres d'Hermès, dont l'un contient les hymnes en l'honneur des dieux, et l'autre des règles et des préceptes pour la conduite de leurs rois.

Près de lui est le devin, il porte un horoscope et une branche de palmier, symboles de l'astrologie. On exige qu'il connaisse parfaitement quatre des livres d'Hermès, dont le premier a pour objet la divination, les trois autres traitent de l'astronomie.

Après lui marche le secrétaire sacré. Des aîles sont attachées à sa mitre, et

[1] Clemens Alexandr. Stromat. lib. VI.

il porte un livre avec une règle dans laquelle il y a de l'encre et un roseau. Son emploi est de connaître les caractères hiéroglyphiques, et les livres qui traitent de la géographie et de l'astronomie. Il faut aussi qu'il connaisse plus parfaitement la topographie de plusieurs parties de l'Egypte, les districts et les terres qui appartiennent aux prêtres, ainsi que les usages et les applications symboliques de tous les instrumens sacrés.

Il est suivi du grand-maître qui porte le sceptre de la justice devant le prophète, et une coupe pour les libations; il doit connaître toutes les institutions de la discipline égyptienne, et tout ce qui est relatif aux sacrifices. On compte dix espèces de cérémonies de ce genre, en l'honneur des dieux; les principales sont les sacrifices, les offrandes des premiers fruits, les hymnes, les prières, les processions et les fêtes publiques. Après le grand-maître, on voit le pro-

phète, suivi de ceux qui portent le pain des distributions : il a une grande autorité. C'est à lui qu'il appartient d'interpréter les lois d'Hermès. Il ne décide pas seulement dans toutes les matières de religion ; mais, suivant l'ancienne constitution, il a une autorité suprême dans toutes les causes, et prononce sans appel, comme chef [1] du tribunal des trente [2], composé de dix membres de chacune des trois principales villes, Thèbes, Memphis et Héliopolis. Quoique son pouvoir soit limité depuis que l'Egypte est soumise à la Perse, cependant ses décisions sont très-vénérées par les égyptiens. Le signe distinctif de sa place est un saphir [3] avec l'image ou l'emblême de la vérité, qu'il porte suspendu avec une chaîne d'or.

Tous les prêtres sont vêtus de lin [4].

[1] Ælian Var. Histor. lib. XIV. c. XXXIV.
[2] Diod. Sicul. lib. I.
[3] Ælian *ibid.* Diod. Sic. *Ibid.*
[4] Hérod. lib. II. c. XXXVII.

Le prophète, a, comme eux, la tête rasée; ses sandales sont d'écorce de palmier, et il porte sur sa poitrine, une fiole remplie d'eau, enveloppée dans les plis de sa robe [1]. Il est chargé de la distribution des revenus des prêtres; il a sous sa garde les dix livres sacerdotaux: ces livres contiennent les lois, les doctrines de leur mythologie, et tout ce qui est relatif à la discipline des prêtres.

Telles sont les principales distinctions parmi les prêtres de l'Égypte, ou professeurs des doctrines hermaïques. Les quarante-deux livres d'Hermès sont absolument nécessaires aux lettrés de ce pays; trente-six de ces livres renferment toute la philosophie, et appartiennent aux ordres dont je viens de parler. Les six autres qui ont pour objet la physique, regardent les *pastophori*; ils traitent des parties et de la structure

[1] Apul. Metam. lib. 11.

du corps humain, des maladies, des instrumens chirurgicaux, des médicamens, etc.

Les *pastophori* et les *neocori*, ou édiles sacrés, sont d'un rang inférieur, et on les comprend parmi les desservans; les purifications qu'on exige d'eux sont plus faciles et moins importantes [1].

Telle est cette association d'hommes si fameux dans l'univers, et dont la constitution primitive de leur pays dépendait entièrement. Ils n'ont pas seulement gouverné cet état, dans les matières civiles et religieuses, prescrit des règles aux princes, exercé une juridiction absolue sur les actions et sur toutes les opinions du peuple; mais ils ont encore étendu leur influence au-dehors,

[1] Chæremon apud Porphyr. de Abstinent. lib. IV. § VIII. Τὸ μὲν κατ' ἀλήθειαν φιλοσοφοῦν ἔν τε τοῖς προφήταις ἦν καὶ Ἱεροστολίσταις, etc. Τὸ δὲ λοιπὸν τῶν Ἱερέων τε καὶ Παστοφόρων καὶ Νεωκόρων πλῆθος καὶ ὑπουργῶν τοῖς θεοῖς καθαρεύει μὲν ὁμοίως, οὔτι γε μὴν μετ' ἀκριβείας καὶ ἐγκρατείας τοσῆς δέ.

et formé une ligue avec les législateurs des autres nations.

Leurs initiations ont grandement contribué à leurs desseins, en leur donnant les moyens d'entretenir des correspondances avec les contrées éloignées, et d'être informés, autant qu'ils le jugeraient convenable à leurs vues, des secrets des états, et des particuliers.

C'était ainsi qu'ils parvenaient à tromper avec plus de certitude, ou du moins à étonner avec moins de difficulté ceux qui recouraient à eux.

Quoiqu'ils soient moins nombreux qu'ils ne l'étaient autrefois, ils voudraient encore conserver les mêmes artifices et obtenir les mêmes succès. Ils affectent de mener une vie retirée et contemplative, et de s'éloigner de tous les soins et de tous les intérêts du monde. Ils affichent une grande austérité dans leurs actions, une extrême lenteur dans leur démarche et dans tous leurs mouvemens, beaucoup de gravité dans leur

maintien et de tranquillité dans leur physionomie; rarement, ou même jamais, on ne les voit sourire [1]. La nuit ils s'occupent d'observations astronomiques, ou de certaines cérémonies religieuses, à des heures fixées; et pendant le jour, du culte de leurs dieux, qu'ils célèbrent au soleil levant et à midi, quelques heures après, et aux approches de la nuit.

Ils sont continuellement occupés, et il faut avouer qu'on leur doit tous les progrès qu'on a faits dans les sciences. Il n'est aucun art dont ils ne s'attribuent l'invention. Les philosophes les plus célèbres, les législateurs et les poëtes qui ont illustré les autres nations, sont inscrits dans les registres de ce collége, comme ayant résidé quelque tems parmi eux, et s'être soumis à la discipline de leur ordre. Ils ont eu le soin de conserver une statue ou un tableau qui

[1] Chæremon apud Porphyr. lib. IV. § 6.

représente les plus renommés de ces voyageurs.

On voit chez eux plusieurs figures grossières, avec les noms d'Orphée, de Musée et de Mélampe, gravés sur le piédestal; ils ont aussi une statue dans le genre de celles de cet artiste célèbre, et ils assurent même qu'elle est de lui. Parmi les autres, on remarque le spartiate Lycurgue, l'athénien Solon, Pythagore de Samos et l'immortel Homère, qui, dans sa description des régions infernales, dont la fable fut introduite par Orphée dans les doctrines religieuses de la Grèce, fait toujours allusion à cette ville et à ses environs.

A Thèbes, on m'avait montré aussi une généalogie [1] qui remplissait entièrement un temple très-vaste, et qui prouvait plus de trois cents générations. Chacune d'elles y est, repré-

[1] Hérod. Euterp. 143.

sentée par une statue de bois, dont le vêtement varie, suivant les usages des tems où vivaient ces *pyromis* ou *hommes de bien*; c'est ainsi qu'ils les nomment.

Comme ils se vantent d'avoir reçu leur mythologie et toutes leurs sciences de leur premier Thoth ou Mercure, ils célèbrent de même avec un respect particulier la mémoire d'un ancien ordre de prêtres, qu'ils appellent *Cabiri*, qui étaient ses conseillers et secrétaires. Ils contribuèrent à l'établissement de cette mythologie et aux mystères de cette religion fausse, qui, de l'Egypte et de la Phénicie, se répandit dans la Grèce par leurs soins et par ceux de leurs descendans.

Ces *Cabiri* étaient huit frères, fils de Sydic, contemporain de Chronus; Iosorthrus ou Esculape était un de ces *Cabiri*: ils furent les corybantes et les dioscures des grecs.

Les *Cabiri* avaient un temple à Mem-

phis [1], dans lequel les prêtres seuls avaient le droit d'entrée. Lorsque Cambyse ravagea les autres temples de l'Egypte, il entra dans celui-ci, et se raillant de leurs images qui représentaient des Vulcains, il y mit le feu.

Mercure fut le premier auteur d'un système céleste; c'est par lui et les *Cabiri* que les héros commencèrent à être adorés comme des dieux; les prêtres disaient qu'ils avaient les corps de ces dieux, embaumés, déposés dans leurs temples [2], et que leurs ames étaient dans les cieux sous la forme d'étoiles.

C'est ainsi qu'Osiris fut adoré comme le soleil, et cependant ils montraient sa tombe à Nysa. Le nom d'Osiris signifie dans leur langue, un être qui a plusieurs yeux [3]. Dans le temple, on voit un trône d'opale, d'un éclat éblouissant quand

[1] Hérod. lib. III. c. XXXVII.
[2] Plut. de Isid et Osir.
[3] Diod. Sicul. lib. I. c. I.

le soleil l'éclaire; mais il n'y a point de statue consacrée au soleil [1]. Les prêtres disent que les images de cet astre sont inutiles, parce que les hommes les voient sans cesse. Cependant on remarque dans les processions qui ont lieu, lorsqu'on consulte les oracles, une statue de ce dieu qu'on promène, et qui donne ses réponses par ses mouvemens [2].

Dans cette cérémonie, les prêtres sont accompagnés par les principaux personnages de la province; ils rasent leurs têtes, et observent, quelques jours auparavant, un long jeûne. Les colonnes du temple sont de pyrite; la voûte est d'or et d'ivoire, travaillée avec un art inimitable [3]; les portes sont d'argent [4]. Sur les murailles sont figurés les douze

[1] Lucian de deâ Syriâ.

[2] Macrob. Saturn. lib. I. c. XXIII.

[3] Kirch. obelisc. Pamphil. lib. I. c. V.

[4] Ovid. metam. Descript. regiæ solis.

signes de l'année, sous les emblèmes des divinités égyptiennes.

Dans les environs de ce temple fameux, est un obélisque prodigieux dédié au soleil, par Ramessès, un de leurs anciens rois, et qui semble être plutôt un monument élevé pour perpétuer la mémoire de ce roi. Ramessès y est désigné sous le titre de souverain du monde, protecteur de l'Egypte et conquérant des nations étrangères, avec plusieurs autres éloges qui semblent presque le mettre au rang des dieux. Lorsque Cambyse prit et incendia cette ville, il ordonna d'éteindre le feu pour conserver cet obélisque : il respecta ce magnifique ouvrage. Adieu.

L.

LETTRE LXVI.

Cléander, à Hydaspes.

Mégare.

Le jour de notre départ, Philémon nous invita à assister à un sacrifice qu'il offrait dans sa maison, à Mercure et à Hécate, divinités protectrices des voyageurs. Nous sortîmes de la ville par la porte occidentale, et nous prîmes la route qui conduit à Eleusis. Les environs d'Athènes offrent à présent un aspect affligeant, suite nécessaire et déplorable des fréquentes invasions de l'armée du Péloponèse. La plupart des *demoi* ou villages sont en ruines, les terres sans culture, et les laboureurs dispersés. Philémon gémissait, répandait souvent des larmes sur les calamités de la guerre, et quelquefois il nous montrait, avec un pieux regard, un bois ou une fontaine consa-

crés à quelques divinités, ou le tombeau d'un ancien héros.

Quoique les traditions du pays, relatives à ces monumens, aient plus d'intérêt pour un grec, à qui elles rappellent des institutions religieuses, ou des faits célèbres de l'histoire de son pays, elles en ont aussi un très-réel pour un étranger; et je vous parlerai de ceux qui offrent quelques particularités remarquables.

Sur un côté du chemin est une tombe élevée en l'honneur du héraut d'armes Anthemocritus, assassiné par les mégariens, à qui il fut envoyé, quelque tems avant le commencement de la guerre actuelle. Un peu plus loin on voit un temple à Cérès, en mémoire de ses courses, dans la recherche de Proserpine. De l'autre côté du fleuve Céphyse, est un autel à *Jupiter qui pardonne*, où l'on dit que Thésée se soumit à des expiations après le meurtre du brigand Sinis, son parent. Eleusis

est célèbre par les jeux qui y sont institués en l'honneur de Cérès et de Proserpine. Comme il n'est permis qu'aux initiés d'entrer dans le temple, je ne vous parlerai que de l'extérieur. La façade est magnifique, et embellie d'un large portique, dont les colonnes sont de l'ordre dorique. Le peuple nous montra ici l'aire de Triptolème, fils de Cérès, et un champ où furent recueillies les premières gerbes de blé qui aient paru dans la Grèce. En mémoire d'un événement si remarquable, on offre, dans les cérémonies, quelques gâteaux faits avec du blé de ce champ.

La ville reçoit son nom d'Eleusis, fils de Mercure et d'une nymphe. Elle passa sous la domination d'Athènes, sous le règne d'Erecthée, à condition que la famille d'Eumolpus, alors grand-prêtre de Cérès, jouirait à jamais du privilége de présider aux mystères. En quittant Eleusis, nous entrâmes bientôt sur le territoire de Mégare, qui autrefois

appartenait aux athéniens ; mais dans le tems de Codrus, les péloponésiens les chassèrent et peuplèrent Mégare avec une colonie de corinthiens.

Comme une des principales causes de la guerre est le sévère décret rendu sur la proposition de Périclès contre les mégariens, et dont les lacédémoniens demandaient le rapport, le peuple de cette ville est extrêmement irrité contre les athéniens qui, dans un article, ordonnent à leurs généraux de faire tous les ans une invasion sur le territoire de Mégare. Cependant quoique l'inimitié entre ces deux Républiques soit portée à un si haut degré, nous trouvâmes une réception vraiment hospitalière dans la maison d'un ami de Clinias, et nous passâmes deux jours à visiter les temples et autres édifices publics de cette ville. Elle est située sur une montagne. Les rues sont spacieuses et belles. Près de la porte par laquelle nous entrâmes, un temple fut dédié à Diane *Sospista* ou

libératrice, dans une occasion extraordinaire.

Tandis que Mardonius était campé à Thèbes, une partie de ses troupes dévasta les environs de Mégare, et, en se retirant la nuit, elle s'égara dans l'obscurité. Troublés par leurs craintes, ou, comme les habitans le rapportent, par la volonté de la déesse, ils imaginèrent qu'ils voyaient une troupe d'ennemis qui marchaient sur eux, et ils lançaient sur les rochers voisins leurs javelines, dont le choc rendait un son à peu près semblable aux derniers cris d'hommes expirans. Ils continuèrent ce combat imaginaire jusqu'à la pointe du jour; mais lorsqu'ils se furent ainsi privés d'une partie de leurs armes, ils eurent à soutenir un combat réel contre les Mégariens, qui les mirent facilement en déroute. Près de là est un bois et un temple consacrés à Jupiter. La statue de ce dieu, commencée par Theocosimus de Mégare, ne fut pas terminée, parce

que les revenus publics et les fortunes particulières éprouvèrent tant de dimi-nution, par la continuation de la guerre, qu'on ne put en faire la dépense.

La citadelle, qui est très-étendue, contient plusieurs édifices publics, tels que le tombeau d'Alcmène, mère d'Hercule, et ceux d'Hippolite l'amazone, et de Térée, l'époux de Progné; celui de Chorœbus, ancien héros, qui tua le monstre appelé le Pœna, envoyé par Apollon pour ravager l'Argolide. Cette histoire est écrite en vers sur le monument; et le bas-relief qui représente le combat de Chorœbus et du Pœna, est regardé comme le plus ancien ouvrage de sculpture qu'il y ait en Grèce.

Je visitai le port de Nisæa, qui est aussi leur arsenal. Dans ce moment il arrivait une trirème, apportant l'avis que la flotte athénienne faisait voile avec un bon vent, pour Lesbos. Nous resterons ici encore un jour, et ensuite nous partirons pour Corinthe. De là,

j'écrirai au premier ministre. Les antiquités de cette ville fourniront d'amples matériaux à mes réflexions.

Je terminerai cette lettre par quelques observations sur la manière dont les étrangers, un peu recommandés, sont accueillis dans les villes où ils passent. La personne qui les reçoit, les attend à la porte de sa maison et les conduit dans une salle, où il leur présente du pain, du vin et du sel; ce qui est considéré comme un hommage à Jupiter Xenios ou hospitalier.

Il est d'usage, en quittant ses hôtes, de se faire réciproquement quelques petits présens ou de partager une pièce de monnaie comme un gage d'une constante amitié. Ces usages et plusieurs autres, consacrés par l'habitude et le respect de l'hospitalité, sont si inviolablement conservés, que la guerre même n'a pu les détruire. Adieu.

P.

LETTRE LXVII.

Cléander, à Hydaspes.

Corinthe.

Nous sommes dans cette ville depuis quelques jours. Sa situation est très-remarquable. Elle est bâtie sur une langue de terre qui joint le Péloponèse au reste de la Grèce. Cet isthme est entre les deux golfes de Crissée et de Saronique; l'un formé par la mer d'Ionie, et l'autre par la mer Egée. Dans chacun de ces golfes, les corinthiens ont un port; l'un appelé Lechæum, et l'autre Cenchreæ. Celui-ci est le plus considérable. On y voit un temple de Neptune, où sont les statues des vainqueurs aux jeux isthmiques, ensuite un théâtre et un stade. En approchant de la ville, on traverse un bois de cyprès. La plupart des édifices, élégans et vastes, sont, ainsi que les statues et les tableaux, l'ouvrage des

plus grands maîtres. Cette ville a produit des artistes célèbres en architecture, en peinture et en sculpture.

Nous sommes logés dans la maison de Chylon, un des magistrats, et c'est avec lui que j'ai examiné toutes les curiosités de Corinthe. Je ne vous parlerai que des plus remarquables. Plusieurs de leurs édifices publics sont autour de la place. Dans le milieu est une statue de Minerve ; les reliefs qui sont sur le piédestal représentent les Muses. Près de cette place est un aqueduc orné d'un Neptune de bronze ; à ses pieds est un dauphin. On remarque ensuite les superbes temples de Vénus, de la Fortune, et celui qui est dédié à tous les dieux. La fontaine de Priene est au pied du mont Acrocorinthus ; elle est ainsi nommée de la nymphe Priene qui pleurait la mort de sa fille, dont Diane, étant à la chasse, avait, par un hasard malheureux, causé la mort. La nymphe fut métamorphosée en fon-

taine, elle est remarquable par la bonté et la légèreté de ses eaux. Cette fontaine, en marbre blanc, est ornée d'une statue d'apollon, et d'un bas-relief représentant le combat entre Ulisse et les amans de Pénélope.

La citadelle est bâtie sur le sommet de l'Acrocorinthe. Par sa situation naturelle et les ouvrages de l'art, elle est regardée comme imprenable. La mer d'Ionie et la mer Egée s'étendaient au loin sous nos regards.

Tandis que nous étions occupés à visiter la citadelle, nous aperçûmes trois galères corinthiennes qui engageaient le combat avec quelques vaisseaux athéniens. Ces derniers paraissaient avoir la supériorité; mais deux autres galères étant sorties du port Cenchreæ pour se joindre aux corinthiens, les vaisseaux d'Athènes furent obligés de se retirer.

Les bains de Corinthe sont magnifiques, particulièrement ceux de Neptune. A l'entrée sont deux statues: l'une

est celle de ce dieu appuyé sur une ancre, et l'autre celle de Diane vêtue en chasseresse. Les aqueducs et les fontaines sont en grand nombre, et procurent à la ville une grande fraîcheur, même dans les plus grandes chaleurs de l'été. La fontaine de Lerne, soutenue par des colonnes de marbre, est environnée de rangées d'arbres, et de siéges couverts de tapis. Elle n'est pas éloignée du gymnase et du théâtre de musique, et c'est l'endroit le plus fréquenté de la ville.

Ils s'enorgueillissent ici de posséder quelques morceaux de sculpture du célèbre Dédale; quoique grossièrement travaillés, ils annonçent le génie qui devine les beautés de l'art, et souvent supplée à ses moyens.

Les corinthiens aiment beaucoup les plaisirs. La simplicité mâle de Sparte leur est inconnue, et ils ne cultivent pas les sciences comme les athéniens. Vénus est la divinité qu'ils adorent avec le plus

de ferveur. Les rues sont remplies de ses temples, et presque chaque jour de leur calendrier est marqué par quelque fête en son honneur. La guerre actuelle ne les empêche pas de nous recevoir avec ces égards qu'on a pour des voisins ou des amis, et il passe ici un grand nombre d'athéniens pour se rendre à Olympie. Hippias nous apprend qu'il part incessamment d'Ephèse, et vient se réunir à nous. Aussitôt après son arrivée, nous partirons pour Olympie. Adieu.

P.

LETTRE LXVIII.

Cléander, à Gobryas.

Corinthe.

Corinthe a éprouvé plusieurs révolutions dans son gouvernement. Elle ne fut d'abord qu'une très-petite ville, appelée Ephyra, et fut érigée en

royaume par Sisyphe, dont les descendans régnèrent près de deux siècles. Ils furent détrônés par les héraclides, qui le furent à leur tour par les bacchides, noble famille corinthienne qui s'empara de l'entière administration des affaires de l'état. Pendant leur gouvernement, les corinthiens fondèrent les deux colonies de Syracuse et de Corcyre, qui, toutes les deux parvinrent à un tel degré de puissance, qu'elles cessèrent de dépendre de Corinthe.

Vous savez que les contestations de Corcyre avec Corinthe, relativement à Epidamnus, furent les premières étincelles qui mirent la Grèce en combustion. Cypselus, fils de Labda, de la race des bacchides, qui, par sa difformité avait été forcé de se mésallier, accomplit l'oracle deDelphes, en détruisant cette aristocratie et en usurpant le trône. La douceur de son caractère et la popularité de sa conduite assurèrent la tran-

quillité de son règne, pendant près de trente ans; et à sa mort, il laissa le trône à son fils Périandre. Les corinthiens conservent encore la plus grande horreur pour la mémoire de ce tyran. Sa cruauté se montrait non-seulement dans sa vie politique, mais dans sa vie privée. Il fit mourir sa femme Melissa, à l'instigation de sa concubine, et exila à Corcyre son fils Lycophron, qui gémissait trop hautement du malheur de sa mère. Périandre le rappela ensuite pour en faire son héritier; mais les corcyréens craignant que le vieux tyran ne voulût aussi régner sur eux, le prévinrent en assassinant le jeune prince. Cet évènement affligea tellement Périandre, qu'il mourut de chagrin à l'âge de quatre-vingts ans.

Les corinthiens profitèrent d'une occasion aussi favorable pour recouvrer leur liberté, et ils établirent un gouvernement qui est un mélange d'aristocratie et de démocratie. Le sénat est

perpétuel, et ses membres sont choisis dans un certain nombre de familles les plus anciennes ; mais les assemblées du peuple ont une grande partie du pouvoir.

La situation de Corinthe et ses forces navales, rendent cet état un des plus considérables de la Grèce. La citadelle est communément appelée l'œil, et la ville l'égide de la Grèce. Si Xerxès, après avoir forcé le passage des Thermopyles, eût marché directement sur l'isthme, avant que les forces de la Grèce y fussent réunies, et avant que les fortifications en eussent été achevées, il se serait rendu maître de Corinthe, et aurait eu deux beaux ports pour ses vaisseaux, et une retraite assurée pour son armée. Eût-il même perdu une bataille, il aurait pu attendre ici des renforts, et le plus puissant souverain de l'Asie n'aurait pas été réduit à fuir, en traversant l'Hellespont dans une barque de pêcheurs.

Illustre satrape, que les malheurs de

nos ancêtres ne découragent pas leurs descendans, et servent plutôt à diriger leur conduite! Quand la perse voudra se venger de la journée honteuse de Salamine, le siége de Corinthe doit être sa première entreprise; et pour rendre le succès plus certain, je vous envoie les plans de la citadelle et des deux ports. Ce n'est pas sans beaucoup de difficultés que je suis parvenu à me les procurer. La flotte corinthienne est, après celle des athéniens, la plus considérable de la Grèce. Ils armèrent trente-cinq galères contre Xerxès, soixante dans la guerre contre Corcyre, et ils combattirent Phormio l'année dernière avec soixante-dix voiles.

Je vous envoie aussi un aperçu de mes dernières lettres d'Athènes.

Une trirème nous apprend qu'à l'arrivée de Clippide devant Mitylène, il trouva les habitans avertis de l'expédition, et ils avaient différé la célébration de leur fête. Ils ont absolu-

ment refusé de satisfaire aux demandes de Clippide, et ont même tenté de surprendre quelques-uns de ses vaisseaux, qui, par les courans, se trouvèrent un peu séparés des autres; mais ils ont été repoussés. Clippide craignant de n'avoir pas des forces suffisantes pour réduire l'île, a consenti à la proposition qu'ils lui ont faite d'une suspension d'armes, pendant laquelle ils enverront des députés à Athènes.

Extrait d'une autre lettre.

Les députés de Lesbos sont prêts à partir, et n'ont obtenu aucuns succès. Nous soupçonnons qu'ils n'étaient venus que pour gagner du tems, parce que nous avons la certitude que leurs ambassadeurs se rendent dans ce moment, à l'assemblée générale des alliés à Olympie. On arme vingt galères pour les envoyer à Clippide, et nous apprenons que dix vaisseaux de Corcyre se sont

réunis à lui, de manière que le port de Mitylène est entièrement bloqué.

P.

LETTRE LXIX.

Cléander, à Hydaspes.

Olympie.

La première ville remarquable après Corinthe, est Sicyone, autrefois gouvernée par des rois, mais dont le gouvernement est actuellement républicain. De là, après avoir passé le fleuve Asopus, et traversé les plaines délicieuses de l'Arcadie et le territoire de l'Elide, nous arrivâmes à Olympie. Nous avons déjà employé plusieurs jours à examiner les antiquités et les curiosités de cette ville, et particulièrement le temple de Jupiter Olympien, le bois appelé Altis, au milieu duquel il est construit, et la plaine de Pelops. L'architecte de ce célèbre temple fut Libo-l'Eléen. La

voûte est couverte de marbre taillé en forme de tuiles ; au-dessus du fronton est une statue représentant la victoire ; elle porte un bouclier d'or, sur lequel est une tête de Méduse. C'est un présent que les lacédémoniens firent aux athéniens après la bataille de Tanagra.

La principale façade est ornée de sculptures, où l'on voit l'histoire de Pélops obtenant la fille d'Enomaüs, roi de l'Elide, dans une course de chars. On dit que cet ouvrage est d'un artiste né à Mendez, ville de la Thrace. Sur le fronton de la façade opposée, on a représenté le combat des centaures et des lapithes ; il est d'Alcamène, célèbre sculpteur athénien. Le temple a deux portes de bronze et deux rangs de colonnes, qui supportent deux galeries élevées à une hauteur considérable Les yeux sont frappés, en entrant dans le temple, de la beauté de la statue du dieu ; et plus on en approche, plus elle excite l'admiration.

On regarde généralement cette statue comme le chef-d'œuvre de Phidias, qui en conçut l'idée en lisant Homère. Elle est d'or et d'ivoire. Sur sa tête est une couronne de branches d'olivier en or. Dans sa main droite, on voit une victoire d'or et d'ivoire, et dans sa gauche, un sceptre composé de plusieurs métaux précieux, et surmonté d'un aigle. Le manteau est d'or, et l'on y remarque un grand nombre d'animaux et de fleurs, richement brodés. La majestueuse sérénité du regard de Jupiter, inspire à-la-fois l'amour et la vénération qu'on doit, suivant la belle expression d'Homère, au père des dieux et des hommes. Le trône est magnifique. Aux quatre angles, on voit les Grâces et les Heures, et dans le fond un lion qui soutient un bouclier, sur lequel on a représenté le combat de Thésée avec les amazones. Devant le trône est une balustrade à hauteur d'appui, et embellie par le pinceau de Panœnus. On y remarque

Hercule secourant Prométhée, et le même héros soutenant le monde, en l'absence d'Atlas.

Le prêtre qui nous accompagnait nous dit que Phidias ayant fini sa statue, pria Jupiter de l'assurer par quelque témoignage visible, que son ouvrage ne lui déplaisait pas, et que l'endroit où il se trouvait fût éclairé d'une vive lumière : en mémoire de cet évènement, on y plaça une urne de bronze.

Autour des colonnes du sanctuaire sont suspendus les divers traités conclus entre les états de la Grèce, comme si on eût voulu les placer sous la garantie de Jupiter; mais le respect des grecs pour la divinité, ne rend pas ces traités inviolables, lorsque leurs intérêts ou leurs ressentimens les engagent à les enfreindre. Nous vîmes ensuite cette riche collection de présens et de pieuses offrandes, hommages de la reconnaissance des vainqueurs aux jeux olympiques, ou des princes et des états

étrangers. Là, sont déposés des vases enrichis d'or; des étoffes chargées de broderies et de pierres précieuses; des statues et des tableaux, dont le nombre étonne et fatigue la vue. On y remarque un char attelé de quatre chevaux de bronze, envoyé par Cynisca, fille d'Archydamus, roi de Sparte, la première personne de son sexe qui obtint le prix de la course du char aux jeux olympiques.

Nous sortîmes du temple par la porte septentrionale, et nous entrâmes dans le Pelopion, ou plaine de Pelops. C'est un espace étendu, couvert de longues rangées d'arbres, entremêlées d'un nombre prodigieux de statues et d'autels, consacrés aux divinités de la Grèce. Nous y vîmes aussi les statues de ceux qui ont remporté les prix des jeux, avec des inscriptions qui indiquent le nombre des couronnes qu'ils ont obtenues. On y remarque celle du fameux Milon de Crotone, qui, après avoir été couronné

six fois à Olympie et cinq fois à Delphes, vient encore, et quoique très-avancé en âge, se mettre sur les rangs pour une douzième victoire.

Dans un chemin étroit, hors de la ville et près du mont Cronius, sont les monumens destinés à éterniser l'infamie de ceux qui, par fraude ou par corruption, ont usurpé le prix. Une inscription sur la statue d'Eupolus, rappelle qu'il avait gagné par ses présens, trois de ses rivaux à la lutte. Je ne dirai qu'un mot du temple de Junon, qui est au nord de la plaine de Pelops, et dont la magnificence ne peut être comparée à celle du temple de Jupiter; plusieurs des statues de ce temple sont dans l'ancien style. Dans le chemin qui conduit au Prytanée, est une statue de Jupiter, élevée aux frais réunis des états de la Grèce, qui combattaient contre Mardonius à Platée.

Je terminerai cette lettre par quelques observations relatives à l'origine des jeux

olympiques. Il existe une tradition fabuleuse qui attribue cette institution à Jupiter après la défaite des Titans, et ils furent, dit-on, successivement renouvelés après une longue interruption, par Hercule et par Pelops; mais il me semble qu'on s'accorde généralement à croire qu'ils furent rétablis par Iphitus, descendant d'Oxilus, à-peu-près quatre cent huit ans après la prise de Troie. Ce fut alors qu'ils prirent une forme régulière; on construisit les gymnases et autres lieux d'exercice, et l'on créa les directeurs des jeux, nommés *hellanodices*. Ces officiers, au nombre de neuf, sont choisis au sort parmi les principaux habitans de l'Elide, dont on a déclaré le territoire sacré.

Ces priviléges et ces institutions ont rendu l'Elide un des états les plus peuplés de la Grèce. Ceux qui veulent se faire inscrire pour les jeux, sont obligés de se présenter au prytanée, et d'y prononcer sur l'autel de Jupiter, un

serment par lequel ils s'engagent à se conformer exactement aux règles prescrites. Alors un héraut élève la voix et demande si personne n'accuse le candidat de quelques fautes qui le rendraient indignes de prétendre à la couronne d'olivier. Si on ne fait aucune réclamation, le candidat est inscrit sur le registre public. Ces jeux ont toujours lieu dans la pleine lune du mois ékatombeon, et commenceront dans peu de jours. Adieu.

P.

LETTRE LXX.

Hydaspes, à Cléander.

Babylone.

Vous avez sans doute été informé par Gobryas de la conspiration de Sacas, et des mesures qui ont été prises dans cette affaire. La reine-mère ayant trouvé le roi inexorable, rien ne re-

tarda l'exécution de la sentence du conseil suprême. Cependant Sacas fut encore interrogé par Mégabyze et le secrétaire d'état. On lui avait arraché par la torture, des aveux de la plus grande importance, et il avait accusé plusieurs satrapes de la Médie. Pandates, Mindus et Oxiathres ont reçu de nôtre puissant monarque l'ordre de se rendre sans délai à Babylone. Oxiathres avait pris la fuite ; ses deux complices, ne soupçonnant pas le danger, furent arrêtés. Le perfide Sacas a reçu la juste récompense de ses trahisons, et il a été exécuté dans les bateaux. La maison de chasse qui lui appartenait dans la forêt de Nysa, et tous ses biens ont été confisqués. Sa fortune se montait à plus de cent mille dariques.

Pyracmon, agent de Lacédémone, est retourné à Sparte sans avoir reçu son audience de congé ; nous en avons un autre dont le nom est Nycander : c'est un personnage aussi ridicule que

son prédécesseur. Il voulut, en se disant aussi envoyé de Thèbes, éviter la cérémonie du prosternement; mais on lui dit qu'il serait reçu comme ambassadeur de Lacédémone, et qu'il fallait qu'il se soumît à un hommage que rendent à notre souverain les ministres de tous les états. Je le conduisis dans l'appartement du roi, destiné à cette cérémonie. Il laissa tomber un anneau qu'il portait au doigt, et, en se baissant pour le ramasser, il fit à notre monarque une espèce de révérence qui ne pouvait tenir lieu de celle qu'on attendait. Je vis aussitôt le ressentiment qui éclatait dans les yeux du roi; mais le sage Mégabyze lui conseilla de sacrifier ce léger sujet de mécontentement aux motifs plus graves de la politique.

On me dit un jour qu'il serait convenable d'inviter Nicander à une fête qui devait avoir lieu le soir même dans le magnifique salon de Darius. Je priai Intaphernes de m'accompagner, et vers

midi, nous nous rendîmes chez le spartiate. Nous fûmes introduits sans cérémonie, et nous le trouvâmes dînant avec cette fameuse sauce noire, que les lacédémoniens paraissent aimer beaucoup. Celui qui le servait était un hilote qu'il avait amené à Babylone, parce qu'il avait l'heureux talent de préparer ce mets. Il reçut froidement mon invitation, et me répondit avec rudesse, qu'il était venu pour terminer des affaires, et non pour chercher des plaisirs.

Cratippus de Rhodes, qui a été employé pendant quelque tems dans le ministère de Gobryas, m'apprit hier, en me recommandant le secret, qu'il était chargé d'une mission particulière à Sparte, et qu'il partirait incessamment. Je vous félicite, Cléander, d'être uni par les mêmes travaux, avec un homme d'un savoir recommandable, et dont l'excellent esprit se fait remarquer, soit qu'il converse avec les superstitieux égyptiens ou avec les efféminés ioniens,

et soit qu'il se conforme dans ses actions à la mâle simplicité des anciens perses, ou à la ridicule ostentation des mèdes. Il s'accommodera aussi facilement de l'eau de cresson, et de la sauce noire de Sparte, que des meilleurs vins et de toutes les sensualités de la recherche asiatique. Les usages des nations sont aussi différens que leurs intérêts politiques; il faut, pour les apprécier raisonnablement, se soumettre aux uns avec décence, et juger les autres sans partialité.

C.

LETTRE LXXI.

Smerdis, à Cléander.

Bactre.

Les sciences dont les grecs s'enorgueillissent, sont incompatibles avec la forme de notre gouvernement, notre système simple d'éducation, notre philosophie, nos usages et nos mœurs. Les

grecs ont le même but, nous y arrivons par d'autres moyens. Est-ce la vérité que les athéniens cherchent en écoutant leurs orateurs ? mais l'éloquence la déguise ; elle est un art, et la vérité n'en veut pas. Quelle obligation puis-je avoir à un homme qui se vante d'une étude, dont l'objet est de m'égarer ?

Ce jeune philosophe, dont vous m'avez parlé, n'est certainement pas un orateur. Socrate s'est prudemment écarté de cette fausse sagesse dont toutes les prétentions sont absurdes. Le sophiste trompe notre raison par ses raisonnemens captieux. Le législateur veut la soumettre par la crainte des lois ; mais Socrate, en vrai moraliste, ne prétend pas subjuguer nos passions, sans nous laisser la liberté de les juger, par l'usage de cette raison qui est une inspiration d'Oromasde. Si elle est insuffisante pour nous conduire toujours au but de nos recherches, elle les dirige, elle les rend utiles.

Votre estime pour les philosophes grecs ne vous laisse pas remarquer combien ils se trompent dans l'opinion qu'ils ont de notre religion. Otanes, ce vénérable descendant de Zerdusht, accompagna Xerxès en Grèce ; il y porta quelques étincelles du feu sacré ; mais les grecs sont continuellement abusés par les voyageurs qui, trompés par les apparences, ne jugent que par des cérémonies extérieures ; ce qui distingue notre culte. D'après eux-mêmes et leurs adorations superstitieuses, ils ne soupçonnent pas la possibilité d'une religion qui élève l'esprit, et dont les objets matériels ne sont que les emblêmes. N'ont-ils pas même adopté quelques-uns des rites de l'Egypte, qui, aux yeux même des égyptiens, ne sont que des symboles. Les choses mystérieuses n'ont pour eux que des formes extérieures ; ils ne cherchent point à en pénétrer le sens ; ils sont insensibles à ce qui en est l'objet, et à ce qui en fait

le charme. Hérodote même a eu ce tort. Je disais un jour à un grec que Xerxès avait détruit les temples de l'Egypte, parce qu'ils ne contenaient que des images de rois. Que ne brûlait-il seulement ces images! me répondit-il brusquement; il aurait pu alors les adorer. Il ne savait pas que le feu n'est parmi nous qu'un symbole sacré.

Contribuez, Cléander, par votre sagesse, à soumettre ces grecs orgueilleux au pouvoir de la Perse. Comment Xerxès, avec ses formidables armées, ne parvint-il pas à les réduire? A quoi tint-il que Datis n'envoyât en Perse les habitans d'Athènes chargés de chaînes, ainsi que ceux d'Erétrie, qui sont encore dans l'esclavage? Le même sort n'attendait-il pas ceux de la ville où vous êtes aujourd'hui? Si nous eussions vaincu à Marathon, elle serait dépeuplée, cette ville; et ses habitans, répandus dans nos provinces, dans nos déserts, cultiveraient, enchaînés, les terres de

leurs vainqueurs, et perdraient même l'espoir de se réunir. Adieu.

H.

LETTRE LXXII.

Cléander, à Hydaspes.

Olympie.

Les jeux olympiques sont commencés. Les deux premiers des cinq jours destinés à ces jeux, furent occupés par les combats de la lutte et du pugilat. Un héraut annonce les noms des candidats. Pour obtenir la victoire, il faut qu'un lutteur renverse deux fois son adversaire, et renouvelle trois fois le combat. Si, en tombant, il entraîne son adversaire, ils doivent combattre à terre, jusqu'à ce que l'un des deux, reprenant l'avantage, contraigne l'autre à demander grace. Le vainqueur, couronné de lauriers, avec une branche de palmier à la main, et revêtu d'une robe desti-

née à ces solennités, est présenté au peuple par l'*hellanodice*, sur le champ même où il a combattu. Précédé par un héraut, il traverse ensuite le stade, au milieu des applaudissemens de cette nombreuse et brillante assemblée. Son nom et le lieu de sa naissance sont proclamés de toutes parts au son des trompettes. On lui jette des fleurs, des ceintures et d'autres présens.

Milon de Crotone se présenta, et il ne trouva pas d'antagoniste. Les présidens des jeux lui décernèrent une couronne; mais en s'avançant pour la recevoir, il tomba. Aussitôt le peuple s'écria: Point de couronne. Le vieux lutteur regardant avec calme autour de lui, leur dit: « Je voudrais que quelques-uns de vous se présentassent pour me faire tomber une seconde fois. »

Après les jeux de la lutte, ceux du pugilat commencèrent. Les combattans étaient armés du ceste; c'est un gantelet de cuir garni de plaques de fer ou

de plomb, qui enveloppe les doigts et la partie supérieure de la main, et s'attache au poignet. L'agilité, la souplesse des lutteurs, et leur adresse dans les moyens de renverser leurs adversaires ou d'éviter une chute, m'avaient procuré quelque plaisir; mais je ne pouvais regarder sans une secrette horreur les rudes coups que les athlètes du pugilat se portaient impitoyablement. Des contusions sur le visage, un œil crevé ou la mâchoire brisée, sont assez ordinairement les résultats de ces féroces exercices.

Androlychus excita plutôt la pitié que les applaudissemens de l'assemblée. Il avait perdu un œil à Pise, les dents à Némée; il avait eu le nez écrasé à Delphes, et il fut emporté d'ici presque mort. Je fus aussi témoin d'un événement affreux. Creugas et Damoxènes étaient convenus de s'avertir réciproquement des coups qu'ils devaient se porter; mais Damoxènes ayant dit à son

adversaire de lever le bras, il le frappa sur le côté avec tant de violence, que soit par la force du coup ou par le côté du ceste, il lui ouvrit le ventre. Creugas expira sur-le-champ. Quoique mort, la couronne lui fut décernée, et Damoxènes fut condamné à un bannissement perpétuel.

L'athlète qui montra le plus d'adresse fut Théagène de Syracuse. Il avait acquis une telle force de poignet, qu'en parant seulement les coups de son adversaire, et en le tenant toujours éloigné de lui, il le fatigua au point de le contraindre à renoncer à la victoire.

Les *pancratiast*, les *pentathloi* et ceux qui jettent le disque, parurent le troisième jour. La manière de combattre des premiers, est un mélange de la lutte et du pugilat. C'est un des plus dangereux exercices. Arachion de Sparte nous en offrit une preuve effrayante. Ce brave *pancratiast* fortement serré à la gorge, conserva cependant assez

de force pour briser la mâchoire de son adversaire ; il l'obligea à demander grace, et l'instant d'après il expira. Les *hellanodices* ordonnèrent qu'Arachion serait couronné dans la situation où il était resté en mourant. On ne peut peindre cette sorte de satisfaction et d'enthousiasme, que le courage du spartiate inspira à toute l'assemblée.

Les *pentathloi* ont acquis une telle supériorité à la lutte, au pugilat, à la course et dans l'art de jeter le disque ou de lancer la javeline, qu'ils parurent le même jour dans chacun de ces jeux. Ils ne combattent jamais avec ceux qui n'ont exercé qu'un seul de ces arts.

Le disque est un large morceau de fer, de forme ronde et polie ; celui qui le jette le plus loin a le prix.

Le quatrième jour, nous vîmes les courses à pied et les courses de chevaux. L'extrémité de la lice est marquée par un poteau ; les couronnes sont au milieu du stade, sur un tertre un peu

élevé, afin qu'elles soient aperçues de ceux qui courent pour les obtenir. Il y a deux sortes de coureurs; les uns sont nuds et les autres ont un casque léger, un bouclier et des bottines. Il y a aussi trois sortes de courses : la première est celle du stade, qui est seulement de la barrière à l'extrémité; le *diaulos*, qui est deux fois la longueur du stade, et le *dolicus* qui est beaucoup plus considérable. Dolychus de Tarse en Cilicie, obtint le prix. Un poëte fit des vers dont le sens était que « la barrière et le but étaient les seuls points où il avait été possible d'apercevoir le jeune cilicien. »

Dans l'après-midi, nous nous rendîmes dans l'hippodrome, pour voir la course des chevaux. Il a été construit par l'architecte Cléatas, et on le regarde comme une des curiosités de la Grèce. La partie de l'hippodrome, où sont les chevaux et les chars avant d'entrer en lice, ressemble par la dis-

position du terrain et des bâtimens qui l'environnent, à la proue d'un vaisseau. Dans le milieu est un autel surmonté d'un aigle, qui, en étendant les aîles, donne le signal du départ. Sur les côtés sont des bâtimens, où attendent les chevaux, les chars, jusqu'à ce que le sort ait déterminé les places qu'ils doivent occuper. La course se divise en deux parties. Il y a aussi deux buts : à l'un est une statue d'Hippodamie tenant une guirlande pour couronner Pelops. A l'autre est un autel dédié à Taraxippus. On a observé que près de cet autel les chevaux sont soudainement saisis d'une telle crainte, que très-souvent ils renversent ceux qui les montent. Les grecs superstitieux l'attribuent à une influence divine, et font en conséquence des vœux pour obtenir la faveur de Taraxippus.

Dans les courses de chevaux, j'ai particulièrement admiré quelques hommes, qui, montés sur un cheval, en conduisent un second, et s'élancent de

l'un sur l'autre avec une extrême agilité. Je ne dois pas oublier de vous citer un trait d'instinct vraiment admirable. Phidolas de Corinthe tomba au commencement de la carrière ; sa jument Aura continua sa course, tourna autour du but, redoubla de vigueur au son des trompettes, et arriva la première. Les *hellanodices* couronnèrent Phidolas, et il obtint des éléens la permission de faire ériger une statue à Aura.

Le cinquième et dernier jour était destiné à la course des chars, que je regarde comme la partie la plus intéressante des jeux. La magnificence des équipages, les hennissemens des chevaux, les cris des conducteurs, les applaudissemens des spectateurs, offrirent un spectacle agréable et étonnant. Chaque char était attelé de quatre chevaux de front; les deux meilleurs sont toujours en-dehors. Ces courses brillantes sont ordinairement suivies de quelques

accidens. Le char d'Admète de Corinthe se brisa en tournant autour du but. Deux autres qui le suivaient de près, ne purent l'éviter, et renversèrent leurs conducteurs. Les chevaux de mon ami Philoclès, qui étaient très-fougueux, le heurtèrent si fortement contre l'autel de Taraxippus, qu'il faillit à être renversé; cependant il se remit; mais un char d'Alcibiade saisit cette occasion pour le dépasser, et obtint le second prix. Ce jeune athénien, qui avait sept chars dans cette course, remporta le premier, le second et le quatrième prix.

Lorsque les jeux furent terminés, les *hellanodices* donnèrent, suivant l'usage, un grand festin aux vainqueurs dans le Prytanée d'Olympie.

Alcibiade parut le lendemain avec une magnificence égale à celle qu'il avait montrée dans les jeux. Empédocle d'Agrigente nous donna le repas le plus extravagant. Il est pythagoricien. Le poisson et la viande sont interdits

dans cette secte, et Empédocle nous fit servir un bœuf, composé d'une pâte mêlée de myrrhe et d'épices, dont il distribuait des morceaux à tous ceux qui se présentaient.

Des fêtes particulières ont suivi la célébration de ces fameux jeux olympiques, dont les vainqueurs obtiennent avec tant d'éclat une considération qui semblerait n'être due qu'aux arts utiles. On ne peut cependant s'empêcher d'admirer cet amour passionné de la gloire, qui excite les grecs à se disputer si vivement une couronne d'olivier. Cela me rappelle un mot de Tigrane. Ayant appris que l'invasion de Xerxès n'avait pas interrompu les jeux olympiques, il demanda quelle était donc la récompense des vainqueurs, et s'écria avec transport, quoiqu'en présence de son souverain : « Ciel ! Mardonius, quels hommes sommes nous venus combattre ! ce n'est pas la richesse, c'est la seule renommée qui est l'objet de leur ambition. »

P.

LETTRE LXXIII.

Cléander, à Gobryas.

Olympie.

Les alliés du Péloponèse ont accordé, ces jours derniers, une audience publique aux ambassadeurs de Mitylène, dans le temple de Jupiter Olympien. Le chef de l'ambassade leur exposa très-éloquemment les raisons qui avaient déterminé les mityléniens à renoncer à l'alliance d'Athènes, dont les vues ambitieuses étaient connues, et dont la feinte modération à leur égard n'avait pour objet que d'empêcher les lesbiens de se révolter. Il représenta ensuite les avantages qui résulteraient pour les alliés du Péloponèse d'un traité d'union avec les mityléniens ; il exagéra la détresse actuelle des athéniens affaiblis, disait-il, par les ravages de la peste et les dépenses énormes qu'entraînait

pour eux la continuation de la guerre. Il termina, en engageant solennellement les péloponésiens, au nom de Jupiter, à ne pas abandonner un peuple qui, le premier, avait eu recours à leur justice, et à montrer ainsi qu'ils méritaient le titre glorieux de protecteurs des opprimés et de libérateurs de la Grèce. L'assemblée, après une courte délibération, arrêta que les lesbiens seraient compris dans la ligue du Péloponèse.

Les députés des états réunis ont eu plusieurs conférences particulières dans le Prytanée d'Olympie. Philémon, qui surveille de près leurs desseins, a dépêché un courrier à Athènes, avec toutes les instructions qu'il a pu recueillir à cet égard. Il soupçonne que les alliés ont le projet de réunir toutes leurs forces à Corinthe, et d'attaquer en même-tems Athènes par terre et par mer; mais les moissons qui ne sont pas encore terminées, nécessiteront quelque retard et donneront aux Athéniens

le tems de préparer leurs moyens de résistance. Ce changement soudain dans la direction des affaires, nous a déterminés à partir demain pour Athènes.

Hydaspes m'apprend que la cour de Perse se propose d'envoyer un agent particulier à Sparte. Le ministère, en multipliant ainsi des moyens d'information, dans une conjoncture aussi intéressante pour la Perse, dirigera mieux encore ses conseils et ses vues, et principalement quand une aussi importante commission est confiée à un homme d'une aussi grande habileté que Cratippus.

Le premier du mois metagitnion.

Extrait d'une lettre d'Athènes.

Des dépêches de Clippides furent lues hier dans l'assemblée du peuple; il apprend que l'île entière, excepté Methymne, s'est déclarée en faveur des mityléniens; mais que les renforts qu'il a reçus d'ici et de nos alliés, lui per-

mettent de former deux camps devant la ville, l'un au nord, l'autre au sud, et de bloquer si parfaitement leurs ports, qu'aucun secours ne pourrait y parvenir par mer. Les assiégés ont fait de vigoureuses sorties ; mais ils ont été repoussés. Il ajoute que quelques agens de Thèbes et de Sparte ont trouvé le moyen de pénétrer dans la ville, et, par l'espoir d'un prompt secours, ils encouragent les habitans à se défendre.

P.

LETTRE LXXIV.

Gobryas, à Cléander.

Nous avons lu avec intérêt vos lettres à Hydaspes sur les jeux olympiques. Artaxerxès en a fait déposer dans son cabinet les copies qui lui ont été communiquées. Il me disait qu'elles lui offraient des scènes neuves et piquantes,

et qu'en les relisant, il aimait à parcourir, avec le calme heureux d'un voyageur indépendant, une partie de ces belles contrées où son grand'père avait autrefois porté le ravage et la désolation. Deux des seigneurs mèdes que Sacas accusa à la torture, ont été conduits à Babylone par un détachement de *doryphori*, sous le commandement d'Araspes. Ils ont presque convaincu le suprême conseil qu'on ne peut leur faire aucun reproche en cette occasion. Je suspendrai cependant mon opinion, jusqu'à ce que le tems et les événemens nous aient fait pénétrer plus avant dans cette affaire embarrassante et obscure.

Il est difficile d'imaginer qu'un misérable qui mourait dans les tourmens, ait voulu les charger d'accusations aussi graves, s'ils n'eussent pas été ses complices; et l'honneur d'un satrape exige que non-seulement il soit à l'abri d'une accusation, mais encore du soupçon. Je demandai que cet examen fût ren-

voyé à l'assemblée des ministres ; mais plusieurs satrapes furent d'une opinion différente. Quant à moi, j'ai ordonné les plus exactes recherches dans le midi, et l'on n'y a pas remarqué, parmi les habitans, la plus légère disposition à la révolte. Cratippus a reçu l'ordre de partir pour Sparte, aussitôt que la campagne sera ouverte. Ses instructions particulières sont d'examiner les informations que les spartiates reçoivent de leur nouveau résident en cette cour. Le résultat de mes conversations avec lui est toujours à-peu-près nul. Vous savez qu'un des devoirs de ma place est de déposer la substance de toutes mes conférences avec les ministres étrangers, sur la table du conseil ; mais lorsqu'il s'agit de celles de Nicander, je ne puis rapporter aux satrapes que le récit de mes efforts toujours inutiles, pour obtenir quelques répliques satisfaisantes de cet agent si réservé.

La dernière fois que je le vis, je me

découvris beaucoup, et, par une apparente chaleur d'expression, je le forçai à sortir des bornes qu'il se prescrit. Voici quelques-uns des traits de cette conversation. Il me dit que ses instructions portaient de demander à notre monarque une flotte de cent voiles et vingt mille hommes de troupes de terre. En reconnaissance de ce secours extraordinaire, ils nous offraient leur amitié et la promesse de nous aider de leur armée, contre toutes les rébellions de l'Egypte et des provinces. Je lui répondis que le grand roi attendait de la république de Sparte des conditions d'une autre importance, et que s'il consentait à entrer dans leur ligue, Nicander ne pouvait ignorer qu'il existait dans le traité appelé la Paix de Cimon, deux articles que les perses desiraient de voir anéantis. Nous devions donc exiger que les lacédémoniens promissent de ne conclure aucun traité avec les athéniens, si ceux-ci persis-

taient à nous refuser la libre navigation sur les mers de la Grèce, et l'entière possession des colonies de l'Asie. — Les athéniens, reprit-il, ont conclu ce traité, ils sont seuls responsables des articles qu'il contient, et nous espérons qu'une demande aussi peu fondée, ne sera pas un prétexte pour refuser l'alliance proposée par Sparte au roi de Perse. Je lui répétai ce que j'avais dit, et il se détermina à envoyer un courrier à Sparte.

Je lui demandai pourquoi les alliés du Péloponèse, et particulièrement les spartiates qui paraissaient s'enorgueillir de la force de leur armée, s'étaient cependant bornés dans les campagnes précédentes à ravager le territoire de l'Attique. — Il me semble, continuai-je, que vous deviez attaquer les athéniens. Après un tel excès de prudence, oseriez-vous combattre les nombreuses nations de l'Orient? — Oui, répliqua-t-il, les thermopyles le prouvent. — Et

que prouvent les thermopyles, lui dis-je, sinon la témérité de vos chefs? Quoi qu'il en soit, je pense que vous aviez quelques raisons politiques pour ne pas hasarder cette attaque sur la ville d'Athènes. — Athènes, reprit-il, est une place très-forte, et, en lui enlevant ses alliés et ses villes tributaires, l'armée du Péloponèse lui a fait tout le mal qu'elle pouvait lui faire.

Je prévois, Cléander, que nous n'avons rien à espérer des ambassades de cette intraitable République. Les spartiates sont orgueilleux et sévères. Qu'ils en remercient Lycurgue. Les autres sages ont donné des lois salutaires au monde; mais Lycurgue, au lieu d'étendre les connaissances de ses ignorans concitoyens, de leur inspirer un peu de condescendance envers les autres, et d'adoucir leur caractère par la bienveillance, ne leur a appris qu'à opposer les vices de l'orgueil aux dangers du luxe, et à négliger ces simples devoirs

d'humanité et de politesse qui ajoutent tant de prix aux jouissances de la vie, aux vertus mêmes, et à tous nos moyens d'être heureux.

C.

LETTRE LXXV.

Orsames, à Cléander.

Héliopolis.

Les prêtres égyptiens, dans l'intention de justifier le culte superstitieux qu'ils rendent aux animaux, disent qu'il a uniquement pour objet les divinités dont ces animaux ne présentent que les symboles; et si leurs dieux ne sont que des hommes déifiés, ne suis-je pas autorisé à croire qu'il est possible de trouver dans ces symboles des idées relatives aux vertus et aux actions des héros qu'ils rappellent, et aux astres qui dans la suite les représentaient.

Le bœuf noir, consacré au soleil, est

le symbole d'Osiris, parce qu'Osiris, suivant eux, est le soleil, comme la lune est Isis. Ces divinités, pendant leur règne en Egypte, introduisirent l'agriculture : il est probable que c'est par cette raison que le bœuf et la vache leur sont consacrés. C'est aussi pour cela, ajoutent-ils, que l'ame d'Osiris, après sa mort, se retira de préférence dans cet animal, parce qu'il était le symbole de l'agriculture. Aussi le bœuf Mnevis ou Menes est-il adoré ici avec la même vénération que le bœuf Apis à Memphis.

Ils ont aussi une autre raison, non-moins fabuleuse, pour autoriser ce culte bizarre. Ils prétendent que les dieux poursuivis par Typhon, se cachèrent sous les figures de divers animaux, et qu'ils vinrent quelquefois se placer encore dans les symboles qui les représentent. C'est avec de semblables interprétations qu'ils cherchent à débrouiller le cahos de leur mythologie.

La doctrine de la transmigration est aussi un de leurs argumens pour expliquer les bizarreries de ce culte absurde.

Ils prétendent avoir dit les premiers, que l'ame de l'homme était immortelle, et ils pensent qu'après la mort, elle passe dans le corps d'un animal, pour revenir ensuite dans celui d'un homme, et achever ainsi le tems fixé de trois mille ans.

On remarque dans les différentes parties de l'Egypte, tant de variétés dans leurs cultes, qu'au premier examen on serait tenté de croire qu'ils n'ont pas un système unique de religion. Leur mythologie, quelle qu'elle soit en elle-même, paraît être compliquée jusqu'au désordre, à celui qui veut la juger d'après les cérémonies publiques, les coutumes populaires, et les réponses obscures de leurs prêtres. Cependant, je suis persuadé qu'ils ne diffèrent pas autant, relativement à leurs dieux, que par les symboles qui les désignent. Je suis

certain qu'Isis et Osiris sont adorés par-tout, quoique leur culte ne soit pas le même dans toutes les parties de l'Egypte.

Le bouc de Mendès reçoit les mêmes honneurs qu'on rend au bœuf, ici et à Memphis; les cérémonies du deuil, à la mort de cet animal, sont absolument celles qu'on observe à Memphis, pour la mort du bœuf. Leur Muevis, leur Apis et leur bouc sont plus révérés que les autres animaux de l'Egypte. Les prêtres disent que l'ame d'Osiris réside dans les deux premiers, comme celle du dieu Pan se trouve dans le corps du troisième.

Le culte d'Osiris peut être considéré comme la religion populaire de l'Egypte; mais celui d'Isis semble présenter des mystères plus impénétrables, et une doctrine plus élevée. Je crois inutile d'entrer dans d'autres détails sur ces dieux, qui furent autrefois des rois, et dont ils confondent quelquefois les

noms avec ceux de leurs demi-dieux ou héros. Je pense que par Vulcain, ils désignent une divinité éternelle ; car ils parlent souvent de son règne, sans en fixer les tems; mais son culte n'est pas universel en Egypte. En un mot, leur théologie n'est qu'un systême du monde. Lorsque les cinq jours intercalaires furent ajoutés à leur année, les astronomes égyptiens découvrirent cinq nouvelles étoiles qui avaient échappé à leurs prédécesseurs. Ils les consacrèrent à plusieurs de leurs divinités et à Isis. Orus, fils d'Isis et d'Osiris, est généralement regardé comme le dernier des dieux qui régnèrent en Egypte.

Telles sont les conjectures que j'ai pu faire sur cette mythologie, qu'une association d'hommes très-astucieux et très-instruits ont tâché de rendre obscur et impénétrable ; et c'est ce qu'ils semblent avouer par cette figure du sphinx qu'ils placent à l'entrée de leurs temples. Adieu.

L.

Gravé par Adam

ARISTOPHANE.





LETTRE LXXVI.

Cléander, à Hydaspes.

Dans une pièce intitulée les Babyloniens, et qu'Aristophane fit représenter à la dernière fête de Bacchus, Cléon était peint d'une manière qui l'irrita d'autant plus que c'est la première fois que ce factieux insolent, et protégé par le peuple, a été publiquement offensé. La comédie d'Aristophane avait été applaudie; il craignit que les satires vives et piquantes dont elle est remplie, n'ébranlassent sa popularité: il porta sa plainte au tribunal de l'aréopage, et accusa le poëte comme diffamateur [1].

Le soir, les juges s'assemblèrent sur le mont de Mars. Cléon et Aristophane

[1] Quo nomine dicam illi scripsit. (Sc. Cléon Aristophani) ea autem erat ἀδικίας εἰς τὺς Πολίτας. Petit. in leg. Att. p. 79.

furent placés sur les siéges de l'*injure* et de l'*innocence*, et l'instruction commença. Cléon parla avec beaucoup d'esprit et d'impétuosité; et, malgré la défaveur avec laquelle le peuple écouta tout ce qu'il disait, pour faire interdire aux poëtes comiques cette bouffonnerie licencieuse, qui l'amuse et le flatte, il ne montra pas le chagrin humiliant que de semblables murmures lui causaient.

D'après les lois de Solon, dit-il, la calomnie doit être sévèrement réprimée, et principalement lorsqu'elle est dirigée contre des magistrats dont le caractère doit être respecté dans une démocratie, puisqu'ils sont très-limités dans l'exercice de leur pouvoir. Il ne s'agissait pas de chercher la vérité dans le sujet même des Babyloniens, mais de voir si les allusions offraient le sens que les spectateurs ont applaudi. Les effets de la calomnie seraient inévitables, si les écrivains qui s'en font un métier, et les spectateurs qui s'en amusent,

avaient le droit d'établir que les pièces de théâtre peuvent être entendues d'une manière par ceux qui les écoutent, et de l'autre par le tribunal qui doit les juger. Ce serait sanctionner, par les lois, des abus qu'elles doivent punir.

Le mépris jeté sur les magistrats, ajouta-t-il, est plus dangereux dans les fêtes publiques, où assistent des étrangers, que dans celles où ne se trouvent que les concitoyens de ceux qui sont l'objet de ces satires. On devrait même jeter toujours un voile sur les fautes, et ne pas les exposer aux éclats de rire de toute la Grèce, parce que de ce moment elles sont irréparables. Il termina en disant qu'il espérait que les magistrats défendraient la République contre l'audace imprudente des satiriques qui ne respectent rien, se jouent de tout, et ne voient, dans les torts qu'on leur pardonne, que la mesure du mal qu'ils peuvent faire.

Aristophane, répondit que sa comédie

avait été examinée et approuvée par d'excellens juges, et qu'en la censurant, contre les usages reçus, on détruirait cet appui nécessaire que les poëtes doivent trouver dans l'opinion générale, et que les vicieux seraient alors, comme les hommes de bien, à l'abri du ridicule. Les lois, pour être toujours justes, doivent quelquefois être muettes, et ne pas punir la cause, quand elles peuvent approuver l'effet.

Les lois qui ont pour objet de conserver les mœurs, protègent ou doivent protéger la comédie, dont le but est de les corriger par des moyens agréables au peuple, et qui conviennent même à la nature du gouvernement. Il est absurde de dire, que le premier qui reconnaît les fautes d'un particulier, doit être le dernier à les dire.

Il est tout simple, ajouta-t-il, que ceux qui ne peuvent supporter la critique de leurs erreurs, conseillent aux autres de ne pas en parler; ainsi je suis

très-surpris d'avoir une contestation de ce genre, avec celui qui fut le plus ardent approbateur de toutes les pièces de ce genre, lorsque les traits dont il se plaint, étaient dirigés contre Périclès.

Le peuple ne me parut nullement disposé en faveur de Cléon, et le trait par lequel Aristophane avait terminé son plaidoyer, aurait excité un éclat de rire général, si cela n'était pas expressément défendu par l'aréopage. La plainte fut renvoyée à un autre jour, et il n'y eut pas de jugement prononcé. Vraisemblablement on laissera tomber cette affaire, et Cléon se contentera d'avoir effrayé Aristophane. Les poëtes comiques ont tous juré, par Thalie, qu'ils n'épargneraient pas *le corroyeur*, aux prochaines représentations qui doivent avoir lieu à la seconde fête de Bacchus.

On ne peut, Hydaspes, se faire une idée de cette sorte d'esprit satirique, tant admiré dans ce pays. Il

paraît tenir particulièrement à la licence d'un gouvernement populaire. En dirigeant leurs traits méchans contre les magistrats et les hommes les plus recommandables, les petits esprits satisfont leur orgueil, et se consolent de leur médiocrité, parce que, s'ils n'ont aucunes des qualités qu'ils admirent dans ceux qu'on attaque ainsi, ils sont peut-être exempts des faiblesses qui les dégradent.

En considérant la portion du bonheur qui nous est réservée, nous sommes disposés à regarder au-dessus de nous, et à nous affliger de ce qu'en apparence les autres en ont davantage; c'est ainsi qu'en considérant notre perfection morale, nous sommes disposés à regarder au-dessus de nous, et à nous satisfaire de ce qu'en apparence les autres en ont moins. Ne vaudrait-il pas mieux cependant imiter les bons modèles, que de nous contenter d'imiter les mauvais? et l'esprit ne s'exercerait-il pas avec plus

d'utilité par des panégyriques que par des satires?

C'est de ce penchant funeste que naît cette mélancolie, qui n'aperçoit plus que le côté sombre de la nature humaine; et c'est en apprenant à honorer les vertus, qu'on retrouverait l'indulgence qui pardonne les faiblesses, la vérité qui conduit à la bienveillance, la bonne opinion de soi-même qui en est le fruit, et la protection d'Oromasde, qui en est la récompense.

C.

LETTRE LXXVII.

Cléander, à Gobryas.

Athènes.

Ma correspondance avec la Perse a été interrompue depuis mon départ d'Olympie; en voici la raison. Dans la matinée du lendemain de mon arrivée à Athènes, un décret de l'assemblée

du peuple ordonna que tous les citoyens, à l'exception des *hippeis* et des étrangers domiciliés à Athènes, se rendraient sans délai à bord de la flotte. Mon refus de partir aurait pu faire naître des soupçons sur les motifs de mon séjour ici, et j'acceptai l'offre obligeante de Philoclès, qui me proposa de servir comme volontaire à bord de la quadrirème qu'il commande.

Lorsque la flotte reçut l'ordre de mettre à la voile, toute la ville s'assembla pour voir les cérémonies d'usage en ces occasions. D'abord, le silence fut ordonné par le son de la trompette; ensuite le héraut adressa des vœux aux Dieux. L'amiral et les triérarques de la flotte parurent sur le tillac, firent une libation à Neptune et burent dans des coupes d'or, aux succès des armes athéniennes. Les rames se mirent en mouvement, et nous partîmes. Après avoir attendu en vain la flotte de l'ennemi, nous fîmes des des-

centes dans plusieurs endroits. L'entreprise de détruire la flotte des corinthiens fut regardée comme trop hasardeuse; nous nous contentâmes de montrer la supériorité de nos forces, aux yeux de toute la Grèce; et les alliés s'étant retirés, nous reçûmes l'ordre de rentrer dans le port.

Les dépenses de cette campagne dont le résultat a été à-peu-près nul, sont énormes. Notre flotte était de cent galères; les athéniens en avaient une de la même force, pour garder leurs côtes, et ils avaient envoyé précédemment un renfort de cinquante vaisseaux à Clippide, sous le commandement de Paches, avec un secours de 200 talens. Ils espèrent que les mityléniens, bloqués actuellement par terre et par mer, seront forcés de se rendre avant le commencement de l'été prochain.

L'action courageuse et héroïque de 220 platéens est aujourd'hui le sujet de toutes les conversations. Les moyens de

subsistance manquaient, et la difficulté d'en recevoir détermina une partie de la garnison à exécuter le projet hardi de s'échapper au travers des lignes de l'ennemi.

Après avoir mesuré la hauteur des murs de circonvallation, en comptant le nombre des rangs de briques dont ils sont composés, ils choisirent une nuit sombre et orageuse, et sortirent de la ville sous la conduite de l'augure Thænetus, et d'un officier dont le nom est Eupolpidas, en marchant doucement et à quelque distance les uns des autres, pour éviter le choc de leurs armes.

Deux tours furent prises; on égorgea les soldats qui s'y trouvaient. Une tuile qui tomba, jeta l'alarme dans le camp des péloponésiens; mais une fausse sortie que les assiégés firent d'un autre côté, l'obscurité de la nuit et le bruit de l'orage ajoutaient à leur indécision, et ils n'osèrent quitter leurs postes. Les

platéens qui s'étaient rendus maîtres des tours, assurèrent le passage au reste de leurs compagnons d'armes.

Dans le moment où ils se réunissaient hors des murailles, un détachement ennemi montait aux tours avec des flambeaux, et les platéens n'eurent que le tems de s'échapper; ils sont arrivés ici: un d'eux m'a procuré le plan des fortifications de la ville et des travaux des assiégeans. Je vous l'envoie, ainsi qu'un journal de l'expédition sur les côtes du Péloponèse, qui m'a été remis par Philoclès.

Les avantages que les athéniens ont retirés d'une guerre qui dure depuis près de quatre ans, sont si peu de chose, en comparaison des projets ambitieux qu'ils formaient lorsqu'elle commença; et leurs dépenses annuelles sont tellement énormes, que les hommes raisonnables et prévoyans, commencent à penser sérieusement aux conditions qu'on pourrait proposer, pour

obtenir un accommodement honorable. Mais le parti qui désire la continuation de la guerre, a une grande influence sur les résolutions d'une multitude ignorante, dont il soutient les espérances absurdes, en lui promettant faussement les secours de Perdiccas, roi de Macédoine, de Sitalces et de notre puissant monarque.

Le chef de cette faction, Cléon, a dernièrement éprouvé une humiliation que son inconcevable audace peut seule lui faire supporter. Il avait accepté un présent de cinq talens de quelques îles tributaires, en s'engageant à leur faire accorder une diminution de taxes. Je ne sais par quel moyen cela s'est ébruité; mais *les hippeis* ont accusé Cléon devant l'aréopage, et il a été condamné à rendre les cinq talens.

Le jeune Lamachus fut dernièrement élu un des dix généraux, par la protection de ce même Cléon, qui conduisit cette affaire avec tant de hau-

teur, qu'il révolta tout le monde. Les athéniens du parti opposé ont engagé Aristophane à faire une pièce dont le but est de préparer les esprits à quelques ouvertures de paix, en mettant au jour les malheurs dont la guerre est la cause, et principalement les vues intéressées des orateurs et des généraux, qui désirent de la prolonger. Cette pièce sera représentée aux prochaines fêtes de Bacchus; je ne sais si elle produira sur l'esprit du peuple l'effet qu'on en attend.

On a souvent remarqué que les athéniens, quoiqu'ils voient avec plaisir au théâtre leurs plus grands ministres accusés ou même calomniés, et leurs Dieux exposés à toute la licence et l'audacieuse bouffonnerie des satiriques, conservent aux uns la direction de leurs affaires, et ne brûlent pas un grain d'encens de moins sur les autels des autres. Adieu.

P.

LETTRE LXXVIII.

Cratippus, à Cléander.

Sparte.

Quand le conseil du grand roi prit la résolution de placer un agent à Sparte, Gobryas jeta les yeux sur moi; il pensa que les malheurs de ma famille seraient ici une recommandation puissante. Nous fûmes obligés de quitter Rhodes, quand une faction populaire, reprenant l'avantage, fit un traité avec Athènes. Mes frères ont établi leur résidence dans la Carie, en attendant des circonstances plus favorables; et vous savez que ceux qui, en Grèce, pensent comme nous, placent leurs espérances dans le succès des armées du Péloponèse.

A mon arrivée, je me rendis chez Brasidas, jeune officier de mérite, et je lui remis le présent de mon frère

Théron, son hôte ; il le reçut avec amitié, et exprima sa satisfaction de pouvoir reconnître ses bons offices et la bienveillance avec laquelle il l'accueillit, quand la galère qu'il commandait était dans le port de Caunus. Je lui dis que, banni de mon pays, j'avais fait le voyage de la Grèce et de l'Asie, et que j'avais même vu la cour du grand roi ; mais que, fatigué de ces courses, je désirais me fixer dans cet asyle de tranquillité et de vertu, que la valeur mettait à l'abri des dangers, et où l'obéissance prévenait les désordres. Il me répondit en souriant, qu'il fallait entièrement oublier Suse, lorsqu'on voulait vivre à Sparte. Il ajouta qu'il m'obtiendrait une permission des *proxeni* pour y établir ma résidence.

Toute cette ville est actuellement occupée des funérailles d'Archidamus ; c'est une cérémonie très-solennelle ; il semble que le peuple veuille, par les hommages qu'il rend à ses princes,

lorsqu'ils sont morts, les dédommager du peu de pouvoir qu'il leur accorde pendant leur vie. Cependant il se mêle quelques reproches à l'éloge qu'on fait ici d'Archidamus. Une prudente et glorieuse administration de près de quarante ans, ne peut faire oublier sa répugnance à commencer une guerre désastreuse, dont il voulait réprimer les fureurs, pour ne pas rendre impossibles tous les moyens d'accommodement. Cet esprit de vertige est entretenu ici par l'éphore Sthénelaïdas. C'est lui dont le discours violent entraîna l'assemblée, et fit déclarer que tous les traités avec Athènes étaient rompus.

D'après le coup-d'œil très-imparfait qu'il m'a été possible de jeter sur l'état actuel des choses, je ne puis déterminer à quel point Sparte était intéressée dans la querelle de ses alliés les corinthiens, ni quelle confiance elle pouvait donner à la satisfaction offerte par les athéniens. Mais il est de mon devoir

d'attiser le feu de la discorde, et de m'attacher au parti qui se prononce contre toutes les propositions de paix. Leurs dissentions les affaiblissent ; et quand même un parti aurait complètement l'avantage et mettrait fin à la guerre par la ruine totale de l'autre, ce succès tournerait les pensées du vainqueur vers des conquêtes en Europe ; il ne voudrait plus abandonner ce projet séduisant et qui offre tant de facilités, pour les espérances éloignées d'une stérile gloire dans les champs de l'Asie. Adieu.

W.

LETTRE LXXIX.

Cléander, à Orsames.

Athènes.

Depuis que j'ai lu, mon noble ami, les écrits des poëtes grecs, j'ai souvent pensé qu'il serait agréable et très-inté-

ressant d'examiner quelle est l'origine des fables, de voir comment les pouvoirs de la nature et des passions humaines ne furent d'abord exprimés que sous le voile des allégories, et de quelle manière les faits simples de l'histoire se mêlèrent aux récits embellis par une imagination poétique.

Après avoir fait quelques recherches à cet égard, je fus un jour au Lycée; j'y rencontrai le sophiste Ctésiphon, qui me dit qu'il serait très-flatté de converser avec un étranger instruit, sur un sujet dont il s'était beaucoup occupé. Mais, ajouta-t-il, je vous prie de ne découvrir à personne aucunes de mes opinions; je craindrais d'être accusé d'impiété, et cité devant l'aréopage.

Je l'assurai de mon inviolable discrétion, et il commença ainsi : « Vous savez que les contrées orientales ont été beaucoup plutôt peuplées que celles de l'occident. Les grecs vivaient encore

dans l'ignorance et la barbarie, tandis que les autres peuples jouissaient déjà de tout ce qui peut contribuer à l'instruction et aux agrémens de la vie. Les égyptiens et les phéniciens vinrent fonder des colonies parmi eux, et commencèrent ainsi leur civilisation. Les grecs ne tardèrent pas à regarder ces étrangers comme des envoyés du ciel pour le bonheur des hommes, et ils les placèrent après leur mort, au rang de leurs divinités. Tels sont donc les premiers dieux de la Grèce; c'est ainsi qu'Orphée, Apollon et Hermès, qui n'est que le Toth ou Mercure des égyptiens, doivent les hommages qu'on leur rend, aux lois qu'ils donnèrent à ces peuplades sauvages et barbares. »

Votre opinion est vraisemblable, lui répondis-je, mais il me semble que les artifices nécessaires pour tromper ceux qu'ils voulaient conduire, et que ces hommes sages employèrent sans doute, concoururent puissamment avec l'igno-

rance des grecs à l'origine de leurs fables. Les premiers législateurs voulurent être regardés comme descendus des dieux. — Oui, répliqua-t-il, je le crois aussi, et les prêtres, toujours occupés à raffermir les autels élevés à la mémoire d'un nouveau héros, et à créer des cérémonies convenables, écrivirent des volumes de fables. Ceux qui obtenaient le plus de succès, assuraient à leurs temples, l'approbation de la multitude, des hommages et des présens.

Avant l'usage des lettres, le souvenir des actions illustres, se conservait dans quelques familles particulières, ou par une sorte de tradition nationale; et la tradition est une fatale ennemie de la vérité, dans l'histoire des familles et dans celle des peuples. Elle mêle le merveilleux au probable, ce qu'on suppose à ce qu'on sait, ce qu'on ne veut pas avoir l'air d'ignorer à ce qu'on veut apprendre aux autres; et celui qui est certain de n'être pas contredit, ré-

siste difficilement au desir de dire des choses qui étonnent.

Il en est alors des historiens comme des peintres et des poëtes, dont nous n'estimerions pas le talent, s'ils renonçaient à inventer ce qui plaît, et à l'embellir encore par les couleurs brillantes d'une imagination exercée. Leur devoir est plutôt d'amuser que d'instruire ; il ne suffit pas de leur pardonner, lorsqu'ils tâchent de nous tromper, il faut encore les applaudir, lorsqu'ils nous trompent ingénieusement.

Sans quelques exagérations, la langue des poëtes se réduirait à rien; elles font le charme de l'Iliade et de l'Odyssée de notre divin Homère. L'invasion de la Grèce par Xerxès serait une histoire plus étonnante que celle de Troie ne nous le paraîtrait, si elle était dépouillée de son appareil poétique. L'impatient fils de Pélée a reçu d'Homère son immortalité, et la renommée de ce long siége doit plus d'éclat à l'imagi-

nation brûlante du poëte, qu'aux récits historiques qui nous ont été transmis sur ce sujet. Un historien dit tout simplement qu'Hector fut courageux; le poëte ajoute qu'il eut Mars pour frère d'armes. Ulysse fait-il naufrage, le poëte en accuse la vengeance de Neptune; ainsi qu'il attribue sa sagesse à Minerve. C'est ainsi que les grecs, à l'imitation des phéniciens et des égyptiens, ont rempli leur histoire de leur mythologie. Le sujet de la fable est réel, ses ornemens seuls sont feints, et c'est ainsi que presque toutes les vérités de l'antiquité sont défigurées par l'ignorance des peuples, les artifices des prêtres et le génie des poëtes.

Les peintres et les sculpteurs n'ont pas peu contribué à soutenir le crédit des fables. Un satire, un faune, une syrène, un centaure ont dû quelquefois leur existence supposée à une statue élégante ou à un beau tableau. N'oublions pas, lui dis-je, les théâtres d'A-

thènes, ils sont fondés sur les fictions ; quelques vraisemblances suffisent pour y établir une sorte de réalité. — Rien n'est plus certain, reprit Ctésyphon : le théâtre peut être appelé le royaume de la mythologie. Elle y règne protégée par la superstition des peuples, et encouragée par tous les arts. Mais il n'y a pas une source plus abondante de fables que le premier âge de la philosophie. Fables astronomiques, représentations imaginaires des pouvoirs de la nature, curiosité excitée par des effets extraordinaires, tout s'explique par l'imagination, qui n'hésite jamais à prononcer sans examen, sur les faits qu'elle ne croit pas ignorer, lorsqu'elle peut les embellir.

En considérant les fables sous ce point de vue, nous pouvons en conclure que les fables philosophiques, mêlées de quelques vérités, sont cependant fondées aussi, ou sur les faits de l'histoire, ou les opérations de la nature,

ou les principes de la politique, ou les maximes de la morale.

Notre sophiste fut alors interrompu par un de ses disciples; mais quand je le quittai, il me dit qu'il désirait me revoir une autre fois au Lycée, parce qu'il lui restait encore beaucoup de choses à me dire sur ce sujet. Adieu.

C.

LETTRE LXXX.

Cléander, à Orsames.

Athènes.

Peu de jours après, je retournai au Lycée, j'y rencontrai Ctésiphon; mais notre conversation sur le sujet dont je vous ai parlé, ne fut que le développement de quelques idées suffisamment indiquées dans la première, et je vous dirai seulement comment elle se termina. — L'allégorie, me dit Ctésiphon, est un moyen de présenter les avan-

tages de la raison à ceux qui ne peuvent en supporter les leçons ; elle adoucit les traits sévères de l'instruction ; elle n'a rien d'austère, ni de rebutant ; et l'impression qu'elle laisse, quoique produite doucement et par degrés, est néanmoins durable. L'allégorie est le vernis de la vérité ; en ne lui ôtant rien de sa force, elle lui donne une sorte de lustre ; elle séduit quelques hommes, et plaît à tous.

L'ignorance des langues, et particulièrement de celle des phéniciens, a beaucoup ajouté aussi aux fables grecques. La langue phénicienne se mêla avec le tems à la langue primitive des grecs ; et comme elle abonde en mots à doubles sens, toutes les fois que les grecs les rencontraient dans les histoires phéniciennes, ils se croyaient en droit de les expliquer à leur fantaisie. Un exemple ou deux suffiront pour appuyer mon observation.

Le mot nahhaseh, signifie également

un garde ou un dragon De là le conte de la Toison d'or et le jardin des Hespérides. Alpha ou Ilpha signifiant de même un taureau ou un vaisseau, ils ont fait l'histoire d'Europe enlevée par Jupiter, sous la forme d'un taureau.

Le conte d'Europe, lui dis-je, me rappelle une autre source de fables : elle est bizarre, peut-être ridicule; mais on n'en a pas encore parlé, et cependant elle mérite quelque considération. C'est le respect pour la réputation de plusieurs matrones et princesses de l'antiquité. On ne voulait pas croire à leurs faiblesses, et pour justifier celles dont on ne pouvait douter, on en accusait les Dieux.

Cela peut être, reprit Ctésiphon; mais une source de fables qui ne tarit jamais, c'est la vanité. Nos ancêtres, avec le dessein de se rendre célèbres, et d'offrir leurs héros comme des modèles inimitables, en parlèrent avec toute la pompe de la poésie, et répandirent

sur un canevas, souvent très-pauvre, toutes les richesses de l'imagination. Etrange et trop universel amour de la fiction! On applaudit ce qu'on devait condamner. Que les vues des hommes sages sont loin de ces ambitions romanesques, et enorgueillies par l'éclat d'une fausse gloire ou des applaudissemens de la multitude! Ils cherchent à se rendre recommandables, et à mériter par leurs actions, l'estime de la postérité, sans vouloir l'usurper par ces récits exagérés qui, non-seulement n'augmentent pas l'éclat des faits, mais détruisent encore la confiance, rendent l'admiration stérile et nuisent ainsi aux avantages qui doivent résulter de l'émulation.

C.

LETTRE LXXXI.

Cléander, à Mégabyze.

Athènes.

Les cinq mille dariques, illustre satrape, que vous m'avez envoyées pour faire l'acquisition de quelques-uns des chefs-d'œuvres de la Grèce, me procureront une occasion aussi agréable qu'utile de suivre mon goût à cet égard. Elles me faciliteront aussi les moyens de cultiver, avec avantage dans mon emploi secret, la connaissance de plusieurs personnages importans, en me donnant à leurs yeux un nouveau caractère que les plus grands hommes de cette ville ambitionnent, celui d'amateur et de connaisseur. Si mon collègue Cratippus se chargeait d'une semblable commission, il perdrait bientôt tout l'intérêt qu'il a, par son adresse singulière, inspiré au gouvernement de

Lacédémone, et peut-être se ferait-il chasser de cette austère petite ville, où, tous les jours, soupant frugalement avec de la sauce noire pour le service du roi son maître, il étonne et surpasse les spartiates eux-mêmes, en déclamations amères contre la politesse athénienne et la magnificence asiatique. Mais ici tout ce qui a pour objet d'embellir la vie, obtient des droits aux éloges et à la réputation..

Le pinceau de mon compatriote Parrhasius lui a valu le titre de citoyen d'Athènes, et le talent de Phidias l'éleva à un tel degré de considération, qu'il fut traité comme un fonctionnaire public, et jugé par le peuple. Permettez qu'en admirant le noble projet que vous avez formé, de substituer à cette affectation asiatique de magnificence inutile, le goût de ce qui est grand, simple et vrai, je vous envoie la liste suivante des morceaux dont j'ai fait ici l'acquisition, et qui attestent si émi-

nemment la perfection des arts dans cette contrée.

Les deux statues d'airain sont de Polyclète [1]. L'une représente un homme, dont la beauté parfaite est celle de l'adolescence; peut-être, en considérant les formes plus mâles de l'autre, accuserez-vous le sculpteur d'exagération; mais les exercices du gymnase donnent aux grecs des proportions très-différentes de celles des autres peuples.

Vous remarquerez dans l'Hermès, ou tête de Mercure [2], un admirable caractère de douceur, c'est le portrait d'Alcibiade [3]. Le Cupidon qui lance la

[1] Polycletus Diadumenum fecit molliter juvenem et Doryphorum viriliter puerum. Plin. lib. XXXIV. § 19.

[2] Athenienses illos Hermas Alcibiadis ad corporis similitudinem fabricatos. Arnob. adversus gentes, lib. VI.

[3] De Cupidine fulmen tenente id affirmatur, Alcibiadem esse principem formâ in ea ætate. Plin. lib. XXXVI. § 4.

foudre est aussi d'après Alcibiade, et peut être considéré comme prophétique; il annonce la réputation et l'autorité que sa conduite et sa figure, plus séduisante encore, doivent vraisemblablement lui assurer un jour parmi ses concitoyens.

Ce n'est pas sans quelque difficulté que j'ai pu obtenir ce tableau de marine qui est d'Androbius, et dont le principal personnage, Scyllis, était de la famille à qui ce tableau appartenait [1]. L'intrépidité et l'ardeur qui paraissent sur la physionomie et dans l'action de Scyllis, quand il nage vers les galères persanes, dont il coupe les cables, pendant un tems orageux et avant la bataille d'Artemisium, sont exprimées avec une vérité étonnante. Grand ministre, que ce sujet ne vous offense pas; nous n'aimons pas moins notre pays,

[1] Androbius pinxit Scyllin ancoras Persicæ classis præcidentem. Plin. lib. XXXV. § 40.

quand nous admirons le courage d'un ennemi; et un ouvrage de l'art tel que celui-ci, envoyé en Asie, est une des dépouilles de la Grèce.

La victoire de nos troupes sur les égyptiens révoltés [1] est cependant un monument plus intéressant. Le peintre, pour indiquer que cette action eut lieu près du Nil, a placé un crocodile saisissant un âne sur ses bords, et il a enrichi le paisage d'un sphinx et d'une pyramide.

Tous les maîtres de l'art devaient désirer de réussir, lorsqu'il s'agissait de représenter Périclès [2]. Pour sauver le défaut de proportion qu'on remarque

[1] Cùm prælium navale Ægyptiorum et Persarum pinxisset, quod in Nilo, cujus aqua est mari similis, factum volebat intelligi, argumento declaravit, quod arte non poterat; asellum enim in littore bibentem pinxit et crocodilum insidiantem ei. Plin. *ibid.* So N. Poussin shewed, that his scene lay in Ægypt.

[2] Plut. in Peric.

dans sa tête, et cependant ne pas perdre entièrement une particularité si frappante, ils l'ont généralement coiffé d'un casque. Ctesilaus [1] a dit avec justice, que dans cette statue il est véritablement olympien. Le chef d'Athènes, l'arbitre de la Grèce, l'orateur, le général, l'homme d'état, se montrent également dans son regard et dans son attitude. Ctesilaus avait l'art d'embellir la beauté même, et d'ajouter encore de la dignité aux plus nobles sujets.

Après avoir vû cette belle statue; que penserez-vous du portrait de ce même héros, travesti de la manière la plus ridicule par un peintre aux gages de Cléon? Tout y est plus difforme que la difformité même; chaque trait est avili, et cependant, au travers de tout cela, on aperçoit une ressemblance

[1] Ctesilaus. — Olympium Periclem dignum cognomine. Mirumque in hac arte est, quòd nobiles viros nobiliores fecit. Plin. lib. XXXIV. § 19.

choquante. Le peintre semble avoir aussi heureusement copié la description maligne du poëte comique Cratinus [1], que Phidias, les vers sublimes d'Homère [2], lorsqu'il voulut représenter Jupiter. Telle est la licence du pinceau à Athènes; mais elle va encore plus loin. Ils insultent par des caricatures les dieux mêmes, dans l'histoire de la naissance de Bacchus, où Jupiter paraît dans le vêtement et l'attitude d'une femme en couche. Les déesses qui l'environnent ont le costume des femmes du peuple.

Les adorateurs de Mithras, puissant satrape, peuvent en toute sûreté se permettre de rire de ces représentations monstrueuses. Nous savons qu'il est impossible de peindre les dieux sous

[1] Les vers sont cités par Plutarque.

[2] Petulanti pictura innotuit, Jove Liberum parturiente depicto miratro, et muliebriter ingemiscente inter obstetricia dearum. Plin. lib. xxxv. § 40.

des formes dignes du modèle ; mais en même-tems, il faut convenir que c'est à cette superstition des grecs, que les arts d'imitation doivent leur existence et leur perfection. La grossière image de Jupiter fut le premier effort de la sculpture, et les plus superbes tableaux ornent aujourd'hui les murs des temples.

Les éloges des poëtes ont rendu si célèbre la vache de Myron [1], que je me suis déterminé à vous la procurer. C'est un morceau du premier ordre. Vous verrez que l'airain est d'une espèce différente de celui qui est employé par Polyclète [2]. Ces deux rivaux ne voulaient pas se rencontrer, même dans le

[1] Myronem — bucula maximè nobilitavit, celebratis versibus laudata. Plin. lib. XXXIV. § 19.

[2] Æginetico ære Myron usus est, Deliaco Polycletus, æquales atque condiscipuli : æmulatio iis et in materia fuit. Plin. lib. XXXIV. § 5.

choix des matériaux qu'ils employaient.

Le lion entouré par des Amours, et qui est de la même main, m'a frappé davantage. Cette noblesse de caractère qui distingue les dieux et les héros de Phidias [1], peut donc encore se faire remarquer dans de semblables créations; le lion de Myron vous en convaincra. Les enfans [2], dont quelques-uns attachent des guirlandes à son cou, tandis que d'autres jouent avec ses pattes, sont représentés avec tant de grace, et sont placés si avantageusement, qu'aucun groupe, quelque supérieur qu'il puisse être par le sujet, n'a jamais été autant admiré.

Le génie d'Athènes est l'ouvrage de Parrhasius [3]; il a, par l'expression qu'il

[1] Comme le fameux lion de Rubens.

[2] Leæna, aligerique ludentes cum eâ Cupidines; quorum alii religatam tenerent, alii è cornu cogerent bibere, alii calcearent soccis. Plin. lib. XXXVI. § 4.

[3] Pinxit Parrhasius Δημον Atheniensium, ar-

a donnée à la figure, et les attributs qui l'accompagnent, indiqué le plus ingénieusement possible, le caractère et l'état de ce peuple. On y remarque un air de grandeur et de bonté, de fierté sévère et de générosité. La chouette est le symbole de la prudence, le caducée celui de l'éloquence, et le trident indique la puissance maritime de ce peuple. J'avoue qu'en général ces sujets allégoriques me plaisent rarement; et il me semble qu'ils fatiguent plus souvent le spectateur qu'ils ne l'amusent ou ne peuvent l'instruire.

Je n'ai pas voulu interrompre le plaisir que j'avais à vous rendre ce compte de mes recherches sur un sujet aussi agréable, par des affaires d'état, et j'ai

gumento quoque ingenioso; volebat namque varium, iracundum, injustum, inconstantem, eundem exorabilem, clementem, misericordem, excelsum, gloriosum, humilem, ferocem, fugacemque et omnia pariter ostendere. Plin. lib. xxxv. § 36.

adressé mes dépêches au premier secrétaire. Je vous ai parlé aujourd'hui, non comme le sujet le plus soumis d'Artaxerxès au principal appui de son trône, mais comme un ami passionné des arts, à celui qui en est le généreux protecteur.

W.

FIN DE LA QUATRIÈME ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRES ATHENIENNES.

SECONDE ANNÉE DE LA 88.e OLYMPIADE, ET LA CINQUIÈME DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRE LXXXII,

Cléander, à Gobryas.

Athènes.

Le conseil de Perse est déjà informé de l'invasion de l'Attique par les alliés, sous le commandement de Cléomène, ainsi que du départ d'Alcidas, avec quarante vaisseaux, pour aller au secours de Mitylène. Cratippus aura sans doute écrit de Sparte même, tous les détails de ces deux évènemens.

Les péloponésiens, en ravageant tous les ans, le territoire de l'Attique, et,

en obligeant ainsi les habitans des villages à continuer de se renfermer dans les murs de la ville, semblent avoir pour unique but de réduire au désespoir les athéniens. Ils espèrent que la détresse de ces malheureuses familles, qui ont déja si long-tems été privées de leurs habitations et de leurs revenus, produira à la fin quelque mouvement à l'avantage des alliés. Elle fut si grande pendant quelque tems, que les citoyens pauvres se révoltèrent. Ils se jetèrent d'abord sur deux boutiques dans la rue des Trépieds, et s'assemblèrent ensuite en grand nombre pour piller les marchés; mais Diotime, archonte polémarque, avec un détachement de la garnison, les dispersa et fit prisonniers les chefs de l'insurrection. Bientôt après, les *sitonai* et les *agoranomoi* qui sont chargés du soin de fournir la ville de blé, en ont fait venir de l'Eubée et des côtes de l'Asie Mineure; et la tranquillité publique est rétablie.

Les dernières nouvelles de Lesbos ont entièrement changé la scène. Aux plaintes sur les malheurs et les dépenses de la guerre, ont succédé les joyeuses acclamations de la victoire, et l'espoir flatteur de pouvoir bientôt se venger des tributaires révoltés. Chacun traite ses amis, orne sa maison de lauriers, et fait ses offrandes à l'autel de sa divinité tutélaire. Les portiques des temples sont remplis de trophées, et les prisons de captifs.

On célébra hier une fête solennelle; les prytanes et les archontes assistèrent à un sacrifice de reconnaissance à Jupiter. La ville de Mitylène s'est rendue. Les habitans qui manquaient de tout et désespéraient de recevoir des secours de leurs alliés, obligèrent les riches de distribuer du blé aux pauvres, et refusèrent d'obéir aux ordres de leurs magistrats pour la défense de la ville. Ceux-ci, voyant leur autorité anéantie, et craignant que les révoltés

ne prissent bientôt la résolution de proposer aux athéniens un accommodement dont eux-mêmes seraient peut-être exclus, envoyèrent en leur nom des députés à Paches qui commandait le siége; et ce général leur accorda une capitulation, aux conditions suivantes: 1°. que la ville se rendrait immédiatement aux ordres des troupes de la République; 2°. que les athéniens détermineraient, comme ils le jugeraient convenable, la punition des mityléniens; 3°. que Paches ne sévirait en aucune manière contre aucun des mityléniens, jusqu'à ce que la volonté de l'état fût connue.

Ces conditions ont été exactement observées. Paches a renvoyé à Athènes une partie de son escadre, avec un état de la situation des affaires à Lesbos. Salethus, agent de Lacédémone, et les principaux auteurs de la révolte ont été conduits ici. Il est arrivé aussi une députation des magistrats de Mitylène,

qui viennent implorer un adoucissement aux châtimens qu'ils prévoient avec effroi ; mais ils n'obtiendront rien. Les athéniens paraissent décidés à effrayer à jamais, par une punition rigoureuse, ceux de leurs alliés qui auraient le projet de se soustraire à leur dépendance.

On n'a aucune nouvelle des vaisseaux du Péloponèse. On craint qu'ils ne surprennent, à Mitylène, l'armée et la flotte qui probablement y jouissent de cette sérénité qui accompagne les succès.

Il me semble qu'on peut conclure des communications et des lenteurs de Nicander, que les lacédémoniens, en paraissant rechercher une alliance avec la Perse, voudraient cependant éviter le reproche d'avoir sollicité le secours des étrangers ; et c'est ce qui les empêche d'insister d'une manière plus pressante sur les conditions préliminaires d'une négociation. Ils voudraient cependant éviter toutes les causes d'une

rupture déclarée avec le grand roi, afin de se ménager ainsi, pour l'avenir seulement, les moyens de conclure une alliance avec lui, s'ils éprouvaient quelques revers.

Ne serait-il pas convenable que le ministère de la Perse montrât, dans cette occasion, une répugnance absolue de céder à leurs propositions extravagantes, et qu'il laissât entrevoir l'intention de se réunir aux athéniens? Ce serait le moyen de réprimer l'orgueil de ces sévères spartiates, qui n'ignorent pas quelle influence peut avoir, dans les affaires de la Grèce, la détermination du roi de Perse, en faveur de l'une des Républiques actuellement en guerre.

Un marchand de Samos, homme distingué, dont le nom est Python, est employé à Suse par les Athéniens, comme espion près de la sublime cour. J'ai vu une de ses lettres dans les mains d'un sénateur. Elle est relative à une

instruction qu'il a reçue du sénat, pour découvrir les progrès de la négociation de Lacédémone, et connaître les dispositions du ministère, relativement a une ambassade projetée par les athéniens.

Python écrit que Nicander déplaît à la cour de Perse, et que si Athènes envoyait à Suse quelques hommes intelligens, qui, par leur magnificence et leur aménité, pussent se conformer aux usages asiatiques, il ne doutait pas de leur succès, dans tout ce qu'ils entreprendraient.

Les athéniens viennent de perdre un de leurs meilleurs généraux, par la mort de Phormio. Cet officier jouissait d'une réputation méritée par une longue expérience et ses succès. Il se distingua dans la guerre contre les Samiens, au siége de Potidée et aux deux batailles de Naupacte, dont vous trouverez la relation dans mes dépêches de la troisième année. Sa manière de

vivre rappelait la simplicité mâle des mœurs athéniennes, aux belles époques de la République. Il est regretté par les marins, quoiqu'il maintînt parmi eux une sévère discipline.

J'étais prêt à mettre mes lettres sous le couvert d'Hippias, lorsque Diodotus, un des prytanes, m'a dit qu'on venait d'apprendre par celles de Paches, que deux vaisseaux de son escadre, le *Paralus* et le *Salamis*, étant en croisiére, avaient rencontré l'escadre d'Alcidas, sortant de l'île de Claros. Aussitôt qu'il eut reçu cet avis, il sortit de Mitylène; et quoiqu'il eût poursuivi l'ennemi au-delà de Latmos, il n'avait pu le rejoindre. Il avait aussi intercepté les lettres de Teutipalus, amiral des élidiens. Elles contenaient en substance, que tandis qu'ils étaient sur le point de partir pour se rendre à Lesbos, ils avaient appris la prise de Mitylène; que dans le conseil de guerre, tenu à cette occasion, Alcidas se déclara pour la re-

traite, contre son opinion et celle des autres officiers qui proposaient de débarquer des troupes pendant la nuit, et d'attaquer les athéniens, avant qu'ils fussent établis dans leurs opérations.

Je vous supplie, puissant satrape, de me mettre aux pieds du bienfaisant Artaxerxès, l'ombre d'Oromasde sur la terre.

P.

LETTRE LXXXIII.

Cléander, à Hydaspes.

Les tumultes scandaleux qui ont agité cette ville, à l'occasion des Dionysiaques, ou fêtes consacrées à Bacchus, ont laissé une telle impression sur mon esprit, qu'elle ne peut être effacée par la tranquillité même dont je jouis à présent. Pendant quelques jours, il m'eût été permis d'oublier que je vi-

vais au milieu d'un peuple civilisé ; je croyais être environné de scythes barbares. L'esprit de vertige, l'excès du désordre, la licence la plus effrénée, avaient succédé à tous les sentimens de la morale et de la décence publique.

Les seuls plaisirs que j'aie pu partager, sont ceux du théâtre ; et, trop heureux de pouvoir échapper ainsi à l'aspect fatigant de ces scènes hideuses de la superstition populaire, je n'ai pas négligé de me trouver à toutes les représentations dramatiques qui ont eu lieu, comme cela est d'usage dans ces grandes solennités. Elles ont été célébrées avec autant de luxe et de gaieté, dans un tems calamiteux de guerre ruineuse, qu'au milieu de la paix et de l'abondance. Les athéniens montrent autant d'empressement pour les plaisirs, que d'enthousiasme pour les arts et d'ardeur pour la guerre. On trouve, dans leur calendrier, peu de jours de fête qui ne soient marqués par quelques

exercices militaires, en mémoire de leurs héros, ou quelques cérémonies en l'honneur de leurs dieux.

Le théâtre d'Athènes est très-vaste; il a d'un côté une forme circulaire, et de l'autre, il est carré. L'espace compris dans la première partie, est destiné aux spectateurs et garni de siéges qui s'élèvent jusqu'au sommet. La partie carrée appartient aux acteurs, et l'orchestre est placé dans l'intervalle qui les sépare. Le demi-cercle est orné de trois rangs de colonnes, ce qui divise la hauteur de cet édifice en trois parties: les femmes sont placées dans la troisième. Comme l'acteur ne pourrait être entendu aux extrémités de la salle, on place sous les siéges des spectateurs, de grands vases d'airain qui, en rendant la voix de l'acteur plus sonore, la reproduisent et la prolongent.

C'est dans l'orchestre, que les danses et les pantomimes ont lieu. D'un côté, est le chœur; de l'autre, sont les mu-

siciens. Les portiques seuls sont couverts, et il est nécessaire d'étendre des toiles pour garantir les spectateurs des rayons du soleil. Mais comme elles ne peuvent empêcher la chaleur occasionnée par une aussi grande réunion de spectateurs, ils ont besoin de la modérer par des eaux parfumées, qui, du haut des portiques, passant au travers d'un grand nombre de petites ouvertures, pratiquées dans les statues dont le théâtre est environné, répandent par-tout, non-seulement de la fraîcheur, mais les odeurs les plus agréables.

L'année dernière, la représentation d'une des tragédies d'Euripide, fut tout-à-coup troublée par un orage qui obligea les spectateurs de se réfugier dans les portiques. Ce fut une des heures les plus désagréables que j'aie passées ici. On ne peut se faire une idée du désordre inévitable dans ces occasions.

La dernière pièce que j'ai vue, est



d'Aristophane; elle a pour titre : *les Acharniens*; c'était la seconde comédie de ce poëte. Dans la matinée du jour où cette représentation devait avoir lieu, je me promenais avec Philémon sur la place publique, et nous vîmes plusieurs citoyens qui allaient à la citadelle, recevoir, suivant la loi de Périclès, leur obole, pour pouvoir se présenter au théâtre. Philémon me dit qu'il s'était vivement opposé à cette loi.

L'après-midi, je l'accompagnai au spectacle; nous étions presque dans le centre du théâtre, et, non-seulement nous étions parfaitement placés pour bien entendre, mais pour voir un auditoire de trente mille personnes. Peu de tems après notre arrivée, une excellente musique fit entendre les sons harmonieux qui résultent du mélange des harpes doriques et des flûtes phrygiennes. Ensuite la représentation commença.

Tous les acteurs sont masqués; les

athéniens disent que l'expression de la physionomie serait perdue à l'extrémité de la salle, et que ce moyen est nécessaire pour produire au moins quelque effet. Dans la comédie, le masque a un usage de plus; il peut présenter la caricature de ceux que le poëte comique a le projet de tourner en ridicule.

Je remarquai un homme placé, avec une grande flûte à la main, derrière une des coulisses, et qui faisait entendre de tems en tems une seule note, lorsqu'il était nécessaire que les acteurs changeassent de ton. Un autre homme était près de lui, avec un morceau de fer à la pointe de son pied, dont il frappait la terre à des intervalles marqués, pour diriger leurs mouvemens; comme si le sentiment et l'expression pouvaient se commander ainsi. Je ne concevais pas comment la délicatesse et le goût des athéniens pouvaient supporter tant de contradictions; et je n'ai remarqué,

dans tout ce qu'on m'a dit à ce sujet, que l'irrésistible force du préjugé et de l'habitude.

Je ne fus pas plus content de la comédie, que de la manière dont elle fut jouée. Le plan en était absolument inspiré par une faction, et avait pour objet de prouver, non par des raisonnemens de justice et d'humanité, mais par des allusions séditieuses, les avantages de la paix. Le sujet était un habitant d'une petite ville de l'Attique, réduit a la misère, par les pertes qu'il avait éprouvées depuis la guerre du Péloponèse, et qui, après avoir fait un arrangement particulier avec les lacédémoniens, jouissait des fruits de la paix, tandis que les acharniens, les mégariens et les athéniens supportaient les fatigues et les malheurs de la guerre. Le poëte insinua que le peuple était trompé par les menaces et les promesses du sénat, et l'ambition de Cléon et de Lamachus, leurs généraux, qui

trouvaient leurs avantages particuliers dans la prolongation des calamités publiques. En un mot, l'état et ses magistrats, ses officiers et même la mémoire de Périclès furent déchirés scandaleusement dans cette pièce.

Au premier acte, le poëte tourna en ridicule l'assemblée d'Athènes et les ambassadeurs envoyés chez les étrangers par les grecs, en supposant un compte absurde, rendu par eux, concernant une négociation ridicule avec le grand roi. Dans le second acte, il attaqua Cléon avec le ressentiment qu'il conserve de la persécution dirigée contre lui, l'année dernière; et il le représenta comme un homme qui exposait la République au mépris et à la dérision des étrangers.

Ensuite le chœur prononça l'éloge du poëte lui-même, qu'il nomma l'excellent censeur des mœurs et l'un des protecteurs de l'état. Ce panégyrique pitoyable fut accueilli avec les applau-

dissemens les plus bruyans, et suivi d'une danse nouvelle, de l'invention d'Aristophane.

Toute cette représentation fut entremêlée de plusieurs parodies des pièces d'Euripide, et de nombreuses allusions aux affaires publiques.

Quand la pièce fut finie, je ne pus m'empêcher, en revenant à la maison avec Philémon, de lui témoigner ma surprise sur l'approbation indécente, accordée par les athéniens à des plaisanteries aussi injustes. Ce sont, lui dis-je, autant de brandons de discordes, avoués par l'autorité publique, et jetés au milieu du peuple. L'esprit qui les anime est le poison le plus dangereux, et suffit pour enflammer plus violemment les séditieux, contre les hommes qui contribuent aux succès de leurs armes, et ceux qui président aux conseils de l'état. Ne craignez-vous pas que ce mépris commencé, et pour ainsi dire protégé, ne devienne un

jour de la haîne, et ne les porte tôt ou tard à la rébellion.

Puisque les citoyens placés dans l'administration des affaires publiques, sont aussi chargés de la direction des théâtres, ne pourraient-ils employer ce moyen plus utilement, pour prévenir le peuple en leur faveur?

On ne le souffrirait jamais, me répondit Philémon. Nous considérons le théâtre comme une des sentinelles de la constitution, pour avertir la République des dangers qui la menacent. Nous craignons de confier trop d'autorité à nos meilleurs citoyens; et, lorsque nous y sommes contraints, nous croyons devoir multiplier, ou du moins conserver les moyens de veiller continuellement sur eux.

Mais, lui dis-je, leurs actions ne sont-elles pas censurées par les assemblées du peuple? Ne suffit-il pas qu'elles soient examinées par vos orateurs, sans être encore critiquées aussi amèrement

par vos poëtes comiques ? Philémon allait me répondre, lorsqu'un de ses amis vint nous interrompre, et il fut forcé de le suivre.

N'est-il pas étonnant, mon noble ami, que les archontes autorisent de semblables satires contre les membres du gouvernement et les mesures de l'état ? N'est-il pas ridicule que ceux qui sont chargés par la constitution, de réprimer la licence, se croient obligés de l'encourager, et légalisent, pour ainsi dire, un désordre aussi dangereux ? N'est-il pas impolitique que le magistrat civil soit non-seulement complice d'un libelle sur sa manière d'exercer l'autorité civile, mais qu'il laisse attaquer même, par ce moyen, la religion qui est le fondement et l'appui de l'autorité principale ? N'est-il pas absurde que chaque citoyen soit payé par les fonds de l'état, pour aller où son amour seul pour le plaisir l'attire ; et que les revenus soient ainsi prodigués au dé-

triment du service public? Enfin, n'est-il pas incroyable que la représentation de quelques comédies ait coûté plus d'argent à la ville, que l'armement des vaisseaux de la Grèce, dans la défense de sa liberté contre Xerxès; et que la République d'Athènes emploie ses richesses à accroître l'influence de ces plaisirs qui contribuent à la détruire?

Le gouvernement de la Perse, puissant satrape, est plus ferme dans ses moyens, plus jaloux de son pouvoir, et plus sensible aux égards et aux convenances. Si un misérable, comme Aristophane, venait, dans l'intention de tourner en ridicule les actions d'un aussi grand ministre que Megabyze, publier en Perse sa comédie; par le feu sacré des mages, il serait bientôt livré aux plus affreux tourmens, et condamné à la mort lente des malfaiteurs, dans la tour des cendres [1] à Ecbatane. C.

[1] On jetait le criminel dans une haute tour remplie de cendres. *Voyez* Valere-Maxime, lib. IX. c. II. 2 Maccab. c. XIII.

LETTRE LXXXIV.

Hippias, à Cléander.

Si j'eusse été avec vous, mon frère, lorsque vous discutâtes sur les avantages et les inconvéniens comparés du gouvernement monarchique, et des constitutions républicaines [1], il me semble que j'aurais donné plus de développement à vos argumens, et plus de force à vos critiques. Je ne blâme pas cependant votre discrétion, dans les circonstances où vous vous trouviez; mais en résumant les raisons de votre athénien, vous leur avez donné plus de poids qu'elles n'en méritent. Cet homme a quelque vivacité; mais il est plus brillant dans les mots, que fort dans le sens.

Après y avoir mûrement pensé,

[1] *Voyez* la Lettre LV.

Cléander, je suis persuadé qu'on doit attribuer les malheurs de l'expédition de Xerxès, non pas à la valeur et à la sagesse de ce peuple exalté et séditieux, au milieu duquel vous vivez, mais aux conseils téméraires qui donnérent lieu à cette invasion extraordinaire et à l'imprévoyance des mesures de ceux qui la dirigèrent.

J'en parlerai sans partialité. Je suis attaché à la Grèce, parce que mes ancêtres y vécurent ; et à la Perse, par le bonheur dont je jouis, sous la protection du grand roi. Mais je ne serai pas assez injuste pour ne considérer, dans cet examen, que le courage, la bonne conduite et le succès des uns, ou les imprudences et les malheurs des autres.

Xerxès, sans jugement, sans moyens et présumant trop de son mérite, était incapable de donner ou de recevoir un bon avis. Enorgueilli par la flatterie et l'adresse perfide de ses ministres, qui

semblaient tout faire par ses ordres, en ne suivant que leurs caprices ambitieux, son caractère opiniâtre lui fit adopter les projets les plus extravagans. Il osa prétendre à la monarchie universelle ; mais il manquait de l'habileté nécessaire pour concevoir un plan aussi vaste, de la sagesse qui pouvait prévoir les difficultés, et du courage qui devait les surmonter. La providence qui veille sur le genre humain, avait refusé ces qualités éminentes à celui dont la seule ambition était de le détruire.

Aussitôt qu'il eut déclaré le project d'entreprendre la conquête de la Grèce, il équipa une flotte si considérable, qu'aucuns des ports connus ne pouvaient la recevoir ; et il leva une armée si nombreuse, qu'elle n'aurait pu se ranger dans les plaines les plus vastes de l'Europe et de l'Asie. Ces immenses préparatifs offraient un grand et magnifique spectacle ; mais toutes les opéra-

tions de cette armée devaient être sans succès ; l'emploi de ses forces devait être sans cesse contrarié par la lenteur de ses mouvemens ; rien n'y était possible pour la victoire ; rien n'était prévu pour la retraite.

Il ordonna ensuite une tranchée au travers du mont Athos, imaginant qu'il donnerait une preuve mémorable de sa puissance, et qu'il transmettrait ainsi son nom à la postérité. Ses actes de fureur contre la mer, les vents et les saisons, n'étaient pas moins ridicules que son projet de construire un pont sur l'Hellespont. Quand il arriva à Abydos, il envoya *demander la terre et l'eau* à tous les états de la Grèce. Mais la cruauté des athéniens et des spartiates à l'égard des hérauts de son père, à une époque antérieure, les fit rayer de la liste de ceux qu'il prévint ainsi de ses arrogantes prétentions. Les peuples effrayés se soumettaient à ses ambassadeurs, et diminuaient encore les

forces de son armée, en augmentant le nombre de ses soldats.

Il franchit l'Hellespont, traversa la Thessalie, et arriva aux Thermopyles. C'est dans ces passages, considérés comme la barrière de leur pays, que les Grecs devaient se réunir : mais les uns craignaient les Perses; les autres pour obtenir ou conserver une influence, objet constant de leur ancienne rivalité, discutaient, au lieu d'agir, et retardaient, par l'opiniâtreté des prétentions insensées de quelques-uns, l'envoi des secours qui devaient protéger la puissance et la liberté de tous.

Trois cents spartiates, commandés par Léonidas, l'attendaient seuls aux Thermopyles, et se défendirent avec un si grand courage, que l'historien, forcé d'assurer la vérité de ce fait illustre, ne peut parvenir à la prouver.

On dit que Xerxès, placé sur une éminence, était effrayé pour lui-même, et qu'il quitta plusieurs fois son trône;

pendant la durée de ce combat mémorable.

Ensuite, pourquoi Xerxès laissa-t-il sa flotte exposée à toutes les tempêtes, le long des côtes de la Magnésie? Il fallait ravager celles du Péloponèse, incendier ses ports, faire des descentes, opérer ainsi des diversions dans l'emploi des forces qu'on lui opposait; fatiguer les grecs, en les menaçant de toutes parts; les affaiblir, en les attaquant souvent; et parvenir à les vaincre, en les empêchant de se réunir pour le combattre.

En ordonnant à son escadre de suivre tous les mouvemens de son armée de terre, ne voulait-il que s'assurer une retraite? Il pouvait aussi envoyer quelques vaisseaux à l'île de Cythère, située près de Lacédémone; il aurait pu nuire à cette ville, observer le mouvement de ses escadres, et déranger tous leurs projets. Mais sa politique variable, toujours sans but, jetait sur toutes

ses opérations militaires, cet esprit de vertige et d'indécision, qui devait en empêcher le succès. Enfin, tous les détails trop connus de cette expédition, servent à nous convaincre que, loin d'être concertée avec calme et conduite avec intelligence, elle fut conçue avec précipitation, et exécutée sans prévoyance, sans union et sans courage.

Lorsqu'il voulut attaquer les vaisseaux grecs qui s'avançaient vers l'Eubée, il ébruita ce projet. Thémistocle en fut instruit; il attaqua et battit les ennemis qui croyaient le surprendre. Les perses furent plus heureux le lendemain à Artemisium; mais ils ne profitèrent pas de leurs avantages, et Xerxès perdit un tems précieux dans l'Eubée. Ensuite il ravagea l'Attique; et, après avoir passé au fil de l'épée quelques vieillards, qui, trompés par l'oracle, concernant les murailles de bois, étaient restés dans la citadelle, il dé-

molit les temples, et se crut un conquérant, parce qu'il régnait dans une ville déserte. Les athéniens avaient fait sagement transporter leurs femmes et leur fortune dans les îles voisines; et tous les hommes en état de porter les armes, étaient dans leurs vaisseaux.

Xerxès fit une faute plus grave, il ne voulut pas suivre le conseil d'Artémise, et n'osa pas s'avancer dans le Péloponèse. Le souvenir des Thermopyles l'épouvantait encore ; et, désespéré par des obstacles qu'il devait prévoir, affaibli par des pertes qu'il ne pouvait réparer, il prit ignominieusement la fuite, et revint en Perse. Son armée, abandonnée aux horreurs de la guerre, aux malheurs de la famine, à tous les genres de mort violente, ne fit naître aucuns remords dans l'ame de cet homme, qui, dans une des revues qu'il en fit avant son départ, avait, dit-on, pleuré, en songeant seulement à la mort naturelle et inévitable qui atten-

dait un si grand nombre d'hommes.

Ce roi imprudent, faible et orgueilleux, s'arrêta à Sardes; et, plein de confiance dans les promesses de Mardonius, à qui il avait laissé le commandement de son armée, il espérait, toujours enivré des rêves de la gloire, lorsqu'il était loin du danger, rentrer en triomphe à Suse. Mais Mardonius ne fut pas plus heureux; après avoir passé l'hiver dans la Thessalie, il marcha au printems sur l'Attique, s'arrêta à Athènes; et, trompé par des espérances d'accommodement, il n'empêcha pas la réunion des troupes d'Athènes et de Sparte près d'Eleusis, et aussitôt qu'il l'apprit, il se retira dans la Béotie.

Bientôt après, la bataille de Platée fut le dernier événement mémorable de cette invasion malheureuse. Mardonius y fut tué; et une autre victoire des grecs à Mycale, ne laissa plus d'espérance aux perses qui, échappés au carnage, périrent tous, si l'on en croit

Hérodote, de misère et de maladie; ni à Xerxès qui, avec le désespoir d'une honte ineffaçable, revint à Suse, en maudissant une destinée dont il avait mérité tous les malheurs.

Tant de fautes du côté des perses, ne diminuent-elles pas l'éclat des succès ennemis qu'elles ont produits, et dont les grecs s'enorgueillissent? C'est ainsi que se termina cette entreprise, inexcusable dans son intention, extravagante dans son plan, mal conduite dans l'exécution, et si funeste par ses résultats.

C.

LETTRE LXXXV.

Orsames, à Cléander.

Memphis.

Bientôt après la dernière lettre que je vous écrivais d'Héliopolis, je partis pour Memphis, dans cette saison déli-

cieuse qui suit de près l'inondation. Lorsque l'hiver commence dans les autres contrées, l'Egypte jouit du retour du printems. Les arbres sont en fleurs, une odorante verdure embellit la terre, et l'air est plus pur, plus serein.

Dans le mois de mars [1] on célèbre une fête solennelle en l'honneur d'Isis. Cette divinité préside à tous les élémens, et ils lui dédient un vaisseau.

Dans cette fête, les femmes couronnées de guirlandes, et vêtues de blanc, jonchent la terre de fleurs, l'arrosent de parfums. Elles ont à la main des emblêmes qui ont quelques rapports à la toilette des femmes. Tels sont les miroirs qu'elles portent derrière elles; c'est une sorte d'hommage qu'elles offrent à la déesse, en avant de laquelle elles marchent, et qu'elles semblent inviter ainsi à y admirer son image. Après elles, une foule de personnes des deux

[1] Apul. metam. lib. VI.

sexes portent des torches et des cierges, en l'honneur des autres divinités, tandis que des flûtes et d'autres instrumens accompagnent les chants d'un chœur de jeunes gens. On voit ensuite un grand nombre d'initiés, de sexe, d'âge et de rang différens, tous vêtus de blanc, et produisant un bruit aigre et discordant avec des sistres de cuivre, d'argent et d'or.

Les femmes sont voilées, les hommes ont la tête rasée. Après eux venaient des prêtres d'un ordre supérieur. L'un portait une lampe allumée dans un vase d'or; le secrétaire sacré a, dans une main, le caducée de Mercure, et dans l'autre, une branche de palmier avec un feuillage d'or.

Celui qui le suivait était distingué par la baguette de la justice et une coupe d'or, avec laquelle il fait des libations de lait. Ceux qui marchent devant le prophète, portent une auge d'or, chargée de branches qui sont aussi

d'or. A la suite du prophète, on porte un Anubis monstrueux représentant Hermès. Il était suivi des *pastophori*, portant sur leurs épaules une génisse d'airain, symbole de la grande déesse, ainsi qu'une image mystérieuse de cette divinité. Je ne suis pas initié, et je ne vis qu'une urne dont l'ouverture forme un long bec, et dont les côtés sont artistement ornés de figures égyptiennes. Un aspic dont la tête s'élève, tourne autour de l'anse.

On portait de même le coffre qui contient les objets sacrés, dont les profanes ne peuvent connaître les usages mystérieux.

Quand on fut arrivé sur les bords du Nil, on conduisit le prophète au vaisseau consacré, où, après avoir prononcé une prière solennelle, il prit une torche allumée, un œuf, du soufre, accomplit les rites de la purification, nomma le vaisseau et le dédia à Isis.

Ce vaisseau de bois de citronnier, parfaitement travaillé, avait sa poupe couverte de lames d'or, et sur les voiles étaient écrits les vœux du peuple pour une heureuse navigation. La cérémonie terminée, on détache ses cables, et il est abandonné au courant du Nil. On revient ensuite, dans le même ordre, au temple d'Isis, et après les prières d'usage, le peuple jette des feuilles de laurier sur l'autel de la déesse, et l'on sort du temple. L'origine de cette cérémonie remonte à l'époque où Sésostris, après avoir ravagé les côtes de la Mer-Rouge, fit construire un vaisseau de cèdre, de deux cent huit coudées de long, dont l'extérieur était couvert d'or, et l'intérieur d'argent [1], et le dédia aux divinités de l'Egypte.

Dans le temple de Vulcain [2], on

[1] Diod. Sic. lib. I. c. IV.

[2] *Ibid.* et Hérod. Euterp. I. c. CVII. CX.

montre les statues de ce roi, de sa femme et de son fils, qu'il y a placées en mémoire du danger auquel il échappa, lorsqu'étant à Salamine, son frère mit, pendant la nuit, le feu à son pavillon.

Ce temple magnifique [1] fut, suivant la tradition, commencé par Menès, le fondateur de cette ville; mais ses anciennes parties ne sont que des essais informes dans lesquels on n'aperçoit aucune des proportions et des règles de l'architecture. Tosorthrus [2], son successeur, compagnon de Mercure, instruisit les memphites dans l'art de la maçonnerie. Rampsinitus [3], un des descendans de Sésostris, fit construire le portique occidental du temple de Vulcain.

L'entrée est décorée de deux sta-

[1] Hérod. Euterp. c. XCIX.
[2] Syncel.
[3] Hérod. Euterp. c. CXXI.

tues colossales ; l'une regarde le nord, et l'autre le sud. Les égyptiens appellent la première, l'été, et lui offrent des hommages ; mais ils négligent la dernière qu'ils nomment l'hiver. Psamméthicus ajouta un portique à la porte occidentale, et environna le temple d'une muraille soutenue par de hautes statues qui servaient de piliers. Dans le temple d'Osiris est l'étable du bœuf Apis [1], consulté souvent comme un oracle. Sa réponse est favorable, s'il mange ce qu'on lui présente ; s'il le refuse, on songe à prévenir les malheurs qu'il prédit ainsi.

Le Nil coule à l'est de Memphis [2]. Cette ville est entourée, au nord et à l'ouest, d'un grand lac. A mille stades, vers le sud, s'étend une jetée dans l'endroit où anciennement passait le Nil. Ce grand ouvrage, qui eut pour objet

[1] Diod. Sicul. lib. II. c. V.

[2] Hérod. Euterp. c. XCIX.

de changer le lit du fleuve, et d'opposer une digue au lac, est attribué à leur premier roi, Menès. La digue est réparée tous les ans par la Perse. On pourvoit aux dépenses que ce travail exige, par les tributs recueillis dans cette partie de l'Egypte. Les soldats des garnisons voisines sont employés à ce service. Si la digue se rompait, toute la ville de Memphis se trouverait en danger d'être submergée.

La partie intérieure de cette ville, qu'on appelle *la Muraille-Blanche*, est principalement habitée par les perses. Les égyptiens sont obligés de leur fournir du blé, suivant la taxe de Darius, et ils paient en argent le reste de leur tribut, qui, indépendamment des revenus du lac Mœris, se monte annuellement à soixante-dix talens, et se lève sur toute la province, ainsi que sur une partie de la Lybie jusqu'à Barca et Cyrène.

Cette partie de la ville fut vaillam-

ment défendue par les perses, contre les égyptiens et les athéniens, dans la dernière révolte.

Le premier palais qu'on ait vu ici, fut construit par Mercure; et c'est dans cet ancien palais, que Sarsames, vice-roi d'Egypte, tient sa cour. Il est situé sur le terrain le plus élevé de la ville, et vis-à-vis un magnifique portique du temple de Vulcain. Du sommet de l'éminence où est situé ce palais, on jouit de la perspective du lac.

Les prêtres disent [1] que trois cent trente rois ont régné en Egypte depuis Menès; que dix-huit de ces rois furent éthiopiens, et que parmi eux on compte une femme célèbre, nommée Nitocris. Mais la vanité qu'ils montrent dans toutes leurs prétentions, diminue un peu a confiance qu'on peut avoir dans leurs assertions relatives à leur prodigieuse antiquité, et rend leur chronologie très-compliquée et très-obscure.

[1] Strab. lib. VI.

Le premier événement remarquable de leur histoire, semble être l'assassinat de leur roi Menès, par son frère Typhon; et ils y font allusion, lorsqu'ils disent qu'il fut tué par un hippopotame; cet animal est l'emblême de Typhon, comme on le voit particulièrement à Hermopolis.

Avant l'époque où Sésostris construisit des vaisseaux de guerre, la mer était un objet d'horreur pour les égyptiens; elle leur représentait le détestable Typhon, peut-être parce que cet usurpateur vint par mer en Egypte. Quand ils disent qu'Osiris périt dans la mer, ils couvrent deux faits qui appartiennent à la nature et à l'histoire, d'un des voiles de leur mythologie, parce que le Nil perd ses eaux dans ce grand réceptacle de tous les fleuves.

Leurs nouvelles connaissances nautiques donnèrent naissance à de nouvelles bizarreries plus extravagantes que celles dont j'ai déjà parlé. Le soleil et

la lune qui, suivant leurs doctrines vulgaires, traversaient l'air dans des chars, ne furent plus représentés que parcourant les mêmes espaces dans des navires ; c'est ainsi qu'on voit Isis et Apis dans quelques-uns de leurs hiéroglyphes. Ils prétendent même justifier ces absurdités, en disant que les corps célestes se nourrissent des vapeurs qui s'exhalent de la mer et des rivières.

Le principal obstacle aux progrès de la science nautique chez les égyptiens, fut le défaut de rades et de ports. Les phéniciens, qui jouissaient de ces avantages naturels de la navigation, en perfectionnèrent beaucoup plutôt les moyens, et en portèrent les heureux résultats dans une grande partie du globe. Ils découvrirent la Grèce, et c'est par eux que les égyptiens en eurent la première connaissance. Cependant plusieurs peuples de cette contrée devaient leur origine à l'Egypte ; mais par le laps de tems, ils étaient devenus étran-

gers à leur mère-patrie, dont ils n'apprirent aussi l'existence que par les phéniciens, qui, dans tous les tems, furent connus des égyptiens.

On sait encore en Perse, par la tradition, quel fut le pays jadis habité par les phéniciens [1]; et que c'est des confins du golfe arabique qu'ils vinrent s'établir dans celui où ils sont aujourd'hui. Cela peut avoir quelque rapport à cette invasion, dont l'histoire conserve le souvenir, et qui eut lieu sept cents ans après leur ancienne dynastie [2]. Un peuple qui venait de l'est, ravagea ce pays, détruisit les temples; changea la forme du gouvernement, et mit sur le trône un de leurs rois, dont non-seulement l'Egypte inférieure, mais la Haute-Egypte et Memphis furent les tributaires.

On sait qu'anciennement l'Egypte fut

[1] Hérod. Clio. c. 1. Polyh.

[2] Ex Maneth. fragment. apud Joseph. contra Apion. lib 1.

divisée en trois parties. La Thébaïde formait un état séparé : la dynastie de Memphis gouvernait la Haute-Egypte, et celle d'Héliopolis le reste du Delta et l'Egypte inférieure. Ces usurpateurs furent depuis nommés par les égyptiens *Hycsos*, ou bergers ; les phéniciens, ayant probablement habité les bords de l'Arabie, avant d'envahir l'Egypte, pouvaient avoir pris, comme les arabes, les habitudes et les mœurs de la vie pastorale.

Les six premiers rois pasteurs soumirent toute l'Egypte, à l'exception de la Thébaïde ; mais après un assujétissement de cinq siècles, les égyptiens, avec le secours d'un roi de Thèbes, secouèrent le joug étranger.

Tethmosis reprit Héliopolis, et fut le premier prince qui y établit sa puissance ; il abolit la coutume barbare des sacrifices humains [1]. Mœris, dans

[1] Ex Maneth. Porphyr. περὶ ἀποχῆς. lib. II, §. 55.

le même tems, les chassa de Memphis [1]; Tethmosis les poursuivit jusque sur les frontières de l'Egypte, et détruisit Abaris [2], aujourd'hui Pelusium, et leurs dernières possessions dans cette contrée. Depuis ce tems, la puissance des égyptiens s'accrut; Sésostris, frère de Danaüs, ajouta encore à sa gloire et à son étendue par ses conquêtes en Asie, et il prépara les règnes illustres de Ninus et de Sémiramis. Ses vaisseaux prirent l'île de Chipre et la Phénicie, et lui-même marcha avec son armée de terre, contre les assyriens et les mèdes, et il les soumit. Il étendit ses conquêtes dans la Scythie jusqu'au Tanaïs, et éleva des colonnes triomphales pour éterniser le souvenir de ses grands exploits.

A son retour, il établit une colonie à Colchos, qu'il bâtit sur le Phasis [3],

[1] Euseb. Præpar. Evan. lib. IV. c. XVI.

[2] Euseb. *ibid.* lib. X. c. II.

[3] Hérod. Eut. c. CXIII. Agathias de Lazis,

et y laissa une partie de son armée. Il fixa les limites des contrées qu'il avait parcourues, et introduisit en Egypte l'étude de la géographie, perfectionnée depuis par les prêtres. On dit que les premières tables géographiques sont conservées dans la Colchide [1].

agens lib. II. c. LIII. Colchi dicuntur esse Ægyptiorum colonia, etc.

[1] Ενθεν δή τινα φασὶ πέριξ διά πασαν ὀδεῦσαι
Εὐρώπην Ἀσίην τε —
Αἶα γε μὴν ἔτι νυν μένει ἔμπεδον, υἱωνοί τε
Των δ' ἀνδρων ὗς ὅγε καθίσατο ναίεμεν Αἶαν,
Οἵ δή τοι γράμτυς πατέρων ἕθεν εἰρύοντα,
Κύρβιας, οἷς ἔνι πασι ὀδοὶ ϗ πείρατ' ἔασιν
Ὑγρῆς τε σραφερῆς τε πέριξ ἐπινισσομένοισιν.

ARGON. IV. v. 272.

Eustathius in fine epist. ante Dion. Περιηγ Sesostris Ægyptius, ut aiunt, cùm multum terrarum peragrasset, itinera tabulis edidit, et tabularum descriptionem non solùm Ægyptiis sed et Scythis in admirationem impertiri dignatus est. Scythæ hi sunt Colchi Ælam incolentes, quorum posteri γράπτυς πατέρων κύρβιας habuerunt. Marsham.

Sésostris fut aussi le premier roi de l'Egypte, qui eut de la cavalerie dans ses armées. Un cheval était autrefois pour les égyptiens; le symbole du courage et de la témérité. Mais lorsqu'ils furent asservis, on cessa de faire usage de cet animal belliqueux. Ensuite les canaux que Sésostris commença, et que d'autres ont continués pour faire circuler les eaux du Nil, ont fini par rendre impossible l'usage de la cavalerie.

L'armée de Sésostris, à l'époque de ses conquêtes, était composée de vingt-quatre mille chevaux, d'un corps d'infanterie beaucoup plus considérable, et de vingt-sept mille chariots armés de faulx.

C'est à ce roi qu'on attribue la loi qui défendait aux enfans d'abandonner la profession de leurs pères, et il sépara ainsi à jamais les tribus sacerdotales et militaires. Les soldats furent divisés en deux classes, les *hermotybies* et les *calasiries;* mille hommes pris annuelle-

ment dans chacune d'elles, formaient la garde du roi; on les choisissait de préférence parmi ceux qui avaient leurs établissemens dans les nomes de Thèbes et de Chemmis. Les militaires jouissaient d'une certaine portion de terre, exempte de toutes taxes, dans plusieurs nomes de la Thébaïde et de la Haute et Basse-Egypte.

Tout le royaume fut divisé par Sésostris en trente-six nomes, pour en faciliter l'administration. Ce prince, dont le génie conquérant tendait au gouvernement despotique, dirigea toutes ses vues vers l'accroissement des pouvoirs militaires, dans l'intention de diminuer l'autorité des prêtres; et la puissance dont il environna le trône, se maintint dans sa postérité pendant plusieurs générations. Cependant cet esprit guerrier qu'il répandit dans toutes ses institutions, eut dans l'avenir des résultats presqu'inévitables.

Des troubles éclatèrent par-tout, et

particulièrement dans la Basse-Egypte; quelques provinces se déclarèrent indépendantes; des dynasties nouvelles et séparées, affaiblirent la monarchie thébaine; enfin, sous le règne d'Anysis, surnommé l'*Aveugle*, l'éthiopien Sabacon profita de ces divisions, conquit l'Egypte, rétablit l'autorité des prêtres, gouverna pendant cinquante ans, et retourna en Ethiopie, pour obéir à l'oracle qui avait fixé ce terme, en lui promettant des succès.

Pendant ce tems, Anysis réfugié dans l'île d'Elbo n'osa en sortir. La cruauté de Sabacon, à l'égard de Bocchoris, et de Nechus, n'était pas propre à le rassurer. Sethon, prêtre de Vulcain, succéda à Anysis, et la puissance sacerdotale s'en accrut encore. L'état militaire tomba dans le mépris.

Tels sont les dangers des excès dans les principes sur lesquels l'autorité veut s'établir. Le despotisme de Sésostris prépara celui de Sethon; des révolu-

tions, l'affaiblissement de l'état, l'abolition de la royauté, après le règne de Sethon, l'anarchie et tous ses malheurs, des factions et des tyrans : telles en furent les suites.

Psammétichus, fils de Nechus, rétablit enfin la royauté ; elle reprit quelqu'éclat, mais l'Egypte devint tributaire de Babylone; et bientôt après, ravagée par Cambyse, elle fut soumise à la Perse.

Les égyptiens conservent cependant toujours quelques restes de cet esprit de liberté qu'ils montrèrent autrefois : ils détestent les perses; et Amyrteus réfugié comme Anysis, dans les marais de l'île d'Elbo, depuis la réduction de l'Egypte par Mégabyze, dirige encore cette faction, qui ne laissera échapper aucune occasion de nuire à la Perse, ou de recouvrer son indépendance. Adieu.

L.

LETTRE LXXXVI.

Cléander, à Gobryas.

Athènes.

L'affaire des mityléniens est terminée. Les athéniens se sont montrés également cruels et indulgens, dans les deux résolutions qu'ils ont prises successivement à cet égard, et avec la même précipitation. Les orateurs du parti de Cléon déterminèrent la première, et le décret portait que tous les mityléniens seraient mis à mort, et que les femmes et les enfans seraient esclaves et vendus. Chares, Dion et Polycrates étaient chargés de l'exécution de cette atrocité. Une galère partit sur-le-champ, pour porter cet ordre à Paches. Le lendemain, les athéniens plus justes, moins exaltés par les factieux, se repentirent de cette affreuse sévérité, et parurent disposés à entendre

les représentations de quelques citoyens recommandables, qui les ramenèrent à des mesures plus convenables à l'humanité et à la générosité de leur caractère. Les députés de Mitylène mirent à profit ces dispositions plus favorables, et obtinrent des Prytanes, que leur affaire serait examinée de nouveau dans une assemblée convoquée à ce sujet.

Lorsque le héraut eut prononcé ces mots : ΤΙΣ ΒΟΥΛΕΤΑΙ ΑΓΟΡΕΥΕΙΝ ; qui veut donner son opinion ! je vis avec plaisir mon ami Philémon paraître à la tribune; et son discours prononcé avec dignité, écouté avec attention, fit renaître ces sentimens humains dont les athéniens ne pouvaient s'écarter, leur dit-il, sans tomber dans les inévitables et dangereux résultats d'une sévérité qui, loin de prévenir les révoltes de leurs alliés, ne pouvait qu'accroître leurs efforts pour secouer un joug oppressif. Les auteurs de la révolte, ajouta-t-il, doivent être punis; mais plus de

générosité dans cet acte de justice concilierait ce qu'ils devaient aux dieux, à eux-mêmes, à leur sûreté pour l'instant présent, à la prudence pour l'avenir, et à cette réputation d'humanité dont, depuis quelques années, ils avaient un peu terni l'éclat. Athéniens! leur dit-il en finissant son discours, seuls dans toute la Grèce, vous avez élevé un autel à la pitié; qu'on ne dise pas que ce noble sentiment est effacé totalement de vos cœurs.

Ce discours fut applaudi par tous les hommes sensés: mais il fut vivement réfuté par les orateurs du parti opposé, et particulièrement par Cléon. Il insista sur les torts des lesbiens qui, par leur situation et leurs forces, ne devant pas craindre l'oppression d'Athènes, avaient cependant osé se révolter, pour se soustraire à son autorité, qu'ils regardent comme une usurpation. Athéniens, leur dit-il, cet exemple sera suivi par les autres alliés, si, par

votre instabilité dans vos résolutions, votre faiblesse dans vos mesures, vous paraissez encourager des rébellions qu'il est important de punir dans les mityléniens avec une sévérité qui ne laissât aucune espérance à ceux qui seraient tentés de les imiter. Tous sont également coupables, puisque la révolte de Mitylène est le crime de tous.

Diodote combattit ce système de rigueur; et, après avoir observé qu'il ne s'agissait pas d'examiner si les lesbiens étaient coupables, mais si le décret qui exagérait leur châtiment était avantageux à l'état, il prouva qu'en ouvrant une porte au repentir, on s'assurerait un moyen de mettre un terme aux révoltes, et que cela était plus juste encore à l'égard d'un peuple qui, après avoir joui de la liberté, était plus particulièrement excusable dans ses tentatives pour la recouvrer. L'argument sur lequel il insista le plus, portait sur cette division des partis aristocratiques et dé-

mocratiques, et conséquemment plus attachés, en raison de leurs opinions, soit au gouvernement d'Athènes, soit à celui de Sparte, et qui existait dans toute la Grèce et les îles voisines. En les confondant par le même châtiment, cette sévérité retomberait sur leurs amis qui, aussitôt qu'ils en avaient eu le pouvoir, s'étaient rendus à l'armée de la République. Après avoir développé toutes les raisons qui devaient motiver leur indulgence, et qu'il serait trop long de rappeler dans cette lettre, il demanda le rapport du décret, la mort de mille des principaux instigateurs de cette révolte, la démolition des remparts de la ville, la suppression de leur marine, et le partage de leur territoire en deux parties, dont l'une serait employée au service des autels, et l'autre, aux besoins d'une colonie athénienne.

La motion de Diodote n'eut que l'avantage d'un très-petit nombre de voix sur celle de la faction de Cléon; et une

galère fut envoyée sur-le-champ avec le rapport du premier décret. Les récompenses promises aux rameurs par les députés de Mitylène, les firent arriver à tems, pour empêcher Paches de mettre à exécution ses premiers ordres.

Les athéniens, en punissant aussi sévèrement la révolte de leurs alliés, en ne montrant que le désespoir à ceux qui voudraient leur déclarer la guerre, laissent trop sentir quels sont les seuls moyens de la faire avec quelque avantage; et il est facile de prédire la chûte d'Athènes, lorsque les colonies et les îles tributaires de cette ville voudront secouer le joug, par leurs propres forces ou le secours d'une puissance étrangère. Adieu.

P.

LETTRE LXXXVII.

Cléander, à Hydaspes.

Athènes.

Tous les arts utiles ou agréables naissent de la nécessité ou des convenances ; ils doivent leurs premiers pas au hasard, et leurs progrès à la réflexion. Telle fut particulièrement l'origine de l'art dramatique. La tragédie et la comédie commencèrent par des hymnes à Bacchus, que mon ami Ctésiphon le sophiste, ne regarde que comme le plus célèbre des anciens cultivateurs de vignes. Quelques-uns de ses descendans ayant trouvé un bouc qui ravageait leurs seps, le sacrifièrent avec reconnaissance à celui dont ils suivaient avec fruit les exemples, et célébrèrent cette fête par des chants et des danses. Elle se renouvela, et devint plus solennelle ; les chanteurs se réunirent en chœur ; les

villes imitèrent ce divertissement des campagnes; aux louanges de Bacchus se joignirent celles des anciens héros; et ces grossiers dithyrambes, (c'est ainsi que les grecs les nomment), subsistèrent jusqu'à Thespis, qui les remplaça par des poëmes plus réguliers. Dans les instans où le chœur se répétait, un acteur paraissait sur le théâtre, faisait aux auditeurs le récit des exploits de quelques hommes célèbres, et il se retirait, pour faire place au chœur, qui était toujours la principale partie de ces informes ébauches de l'art dramatique.

Thespis parcourait les campagnes, dans des chariots, avec ses acteurs, dont les visages étaient barbouillés de lie, et il ne demandait qu'un bouc, pour la représentation de chacune de ses tragédies, tandis que les autres, pour celle d'une comédie, exigeaient une corbeille de figues ou une mesure de vin. Solon obtint un ordre de l'aréopage, qui

força Thespis d'abandonner cette sorte de divertissement qui lui paraissait être sans utilité pour l'état, et dont il prévoyait les dangers qui pouvaient en résulter.

Eschyle ajouta un second acteur, et donna plus d'intérêt et de variété aux récits dont ils étaient chargés. Enthousiaste d'Homère, il chercha à l'imiter dans la vivacité de ses dialogues, pour parvenir à mettre en scène les sentimens, les passions et les actions de la vie humaine. Alors le chœur ne servit plus qu'à exprimer les opinions des spectateurs; et ceux qui le composaient apprirent d'Eschyle à exécuter, dans leurs danses, ces figures que l'on nomme la strophe et l'anti-strophe. La première, dont les mouvemens se dirigent d'orient en occident, montre la course diurne du soleil; la seconde est en sens contraire. Quelque tems après, Eschyle y joignit encore l'épode; c'était des chants accompagnés de plu-

sieurs instrumens, et exécutés par des acteurs qui, par leur immobilité au milieu du théâtre, imitaient celle de la terre dans le centre qu'elle occupe.

Après la mort de Solon, Eschyle, protégé et encouragé par les applaudissemens et les témoignages de la reconnaissance des athéniens, fit construire un théâtre aux frais de la République, par le célèbre architecte Agatharcus. Ses acteurs avaient des masques, des vêtemens convenables aux rôles qu'ils avaient à représenter; et il imagina le cothurne qui, en les élevant, leur donnait une haute stature, qu'on imaginait être celle des héros des siècles passés. Il cédait ainsi aux préjugés du peuple qui, à l'exception de Tydée, veut que tous les anciens guerriers aient eu une taille presque colossale.

Eschyle est le père de l'art dramatique; et comme l'invention prouve plus de génie que la perfection même,

il a plus de droits à la célébrité, que ses successeurs. Il a, dans une de ses pièces, une scène pleine d'exagérations et de beautés dramatiques, sur la malheureuse expédition de Xerxès. Il y représente les Perses faibles, corrompus et abandonnés d'Oromasde ; et les grecs, toujours heureux par la protection de leurs tutélaires divinités.

Cette partialité d'Eschyle était indigne de lui ; c'est le charlatanisme des poëtes médiocres qui, en dénaturant l'histoire des nations étrangères, ou les actions de leurs propres ministres, par des mensonges flatteurs ou des satires injustes, croient mériter ainsi la bienveillance de la multitude. Ils ouvrent la porte à ces exagérations de toute espèce, qui, nuisibles à l'intérêt public, sont des sources de guerres ou de divisions intérieures, et des moyens de succès toujours assurés pour les poëtes sans talent qui les emploient, ou de corruption toujours inévitable pour les

peuples qui ont la faiblesse de les approuver...

C.

LETTRE LXXXVIII.

Hydaspes, à Cléander.

Suse.

Pendant votre séjour à Suse, vous avez vu Néhémiah, l'échanson du roi. Mieux connu de vous, il aurait plus de droits à votre estime et à votre amitié. Il est juif et fils d'Hachaliah, fixé à Suse depuis long-tems. Son excellente conduite a commencé la fortune de son fils, qui est aujourd'hui honoré des bontés du roi, et continue à les mériter par sa fidélité, son zèle et ses services. La reine lui fit obtenir cette mission importante, à laquelle les juifs doivent le rétablissement de Jérusalem, la tranquillité dont ses habitans jouissent, l'accroissement de leur commerce, la fin des abus dont ils avaient à se plaindre,

et celle des malheurs et de l'oppression dont ils gémissaient depuis tant d'années.

Néhémiah a des ennemis qui ne voient en lui qu'un courtisan adroit, flatteur et dissimulé ; il m'a toujours paru estimable, et, depuis son retour de la Palestine, j'ai eu avec lui de fréquentes conversations, qui ont rectifié les fausses informations que j'avais sur l'histoire et les principes du gouvernement de sa nation, dont, soit par habitude, soit par préjugé, il m'est cependant difficile d'avoir une favorable opinion.

La mission de Néhémiah est finie, et il en sollicite la prolongation. Pendant son administration, il a montré dans toute sa conduite, autant de fidélité, de fermeté et de justice, que de magnificence et de dignité dans toutes les dépenses qui avaient pour objet de répandre un grand éclat sur l'honorable mission dont il était chargé. Il n'a jamais reçu le traitement accordé à ses prédécesseurs. Il a fait en douze ans plus

de bien qu'on ne pouvait en espérer. Jérusalem rebâtie, fortifiée, agrandie, peut aujourd'hui être comparée à Sardes.

La nation juive est singulièrement superstitieuse; lorsqu'elle était dans la prospérité et qu'elle jouissait de son indépendance, elle négligeait les avantages du commerce et ceux des arts et des sciences; c'est même sur ce système d'isolement et d'inactivité, au milieu des nations qui, par leurs relations commerciales et studieuses, agissent sur toutes les parties du globe, que leur constitution était fondée.

Soit que leur législateur fut un prophète inspiré, un fourbe ou un enthousiaste, ils en parlent avec reconnaissance. Quoiqu'il fût d'origine juive, on le croyait fils d'une princesse égyptienne; et il avait été élevé dans les écoles savantes de cette contrée. Il promit aux juifs qui gémissaient en Egypte sous la tyrannie de Salatis, l'assistance du ciel, et prouva par des prodiges la

mission divine dont il se disait chargé, et dont il leur faisait espérer les secours, s'ils voulaient le suivre. Ils y consentirent; et, après les avoir conduits dans le pays qu'ils devaient habiter, il établit un gouvernement, dont les principes étaient aussi nouveaux que bizarres. Les guerres qu'ils eurent à soutenir après sa mort, furent désastreuses; et, réduits en esclavage, ils étaient à Babylone, accablés de mépris et employés aux travaux les plus pénibles.

Cyrus les tira de cette oppression; Xerxès leur rendit tous leurs droits, et quelques-uns le suivirent dans son expédition en Grèce; mais ils ne durent qu'à Néhémiah leur rétablissement dans leur pays. Ce qui assure aujourd'hui la force de ce peuple, fait aussi la gloire de son chef et le désespoir de ses ennemis. Une grande ame peut seule, pour le salut d'une nation perverse, renoncer aux plaisirs d'une retraite paisible, ou à l'éclat d'une vie honorée par les fa-

veurs du roi, et mépriser les cris, les cabales de l'envie dont les persécutions s'attachent toujours à un homme d'état qui a le projet et la puissance de réformer les abus.

C.

LETTRE LXXXIX.

Cléander, à Mégabyze.

Athènes.

Les hommes qui aiment les arts avec une sorte d'enthousiasme, ont toujours dans l'esprit et le caractère cette dignité, cette élévation qu'on remarque plus particulièrement encore dans ceux qui les cultivent avec succès, ou qui savent les admirer avec discernement; et je vois avec une vive satisfaction que les chefs-d'œuvres de la superbe galerie, dont le fils de Périclès ne se sépare qu'avec une peine extrême, ne seront pas moins bien placés dans celle du palais de Mégabyze.

Le tableau de l'armure d'Achille est de Parrhasius [1], qui, à Samos, disputa le prix à Timanthe. Les juges, pour mortifier son excessive vanité, ne voulurent pas prononcer sur le mérite de l'ouvrage; mais il leur dit avec orgueil, en quittant leur tribunal : « Il est dans la destinée d'Ajax de voir toujours la préférence accordée à un indigne rival.»

Vous ne remarquerez dans ce tableau [2] rien de sec ou de tranchant; les extrémités des figures sont fondues

[1] Parrasio nemo insolentius et arrogantius usus est gloriâ artis — ergo magnis suffragiis superatus à Timanthe Sami, in ajace armorumque judicio. Herois nomine se molestè ferre dicebat, quòd iterum ab indigno victus esset. Plin. lib. xxxv. § 36.

[2] Confessione artificium in lineis extremis palmam adeptus. — Extrema corporum facere, et desinentis picturæ modum includere, rarum in successu artis invenitur; ambire enim debet se extremitas ipsa, et sic desinere, ut promittat alia post se. *Ibid.*

avec art, et les objets s'affaiblissent, fuient et se perdent en raison de leur éloignement. Le jour vif qui éclaire [1] le groupe principal, se répand par des nuances insensibles sur toutes les parties du tableau. Cette production montre les progrès de l'art; aucunes de celles des anciens maîtres n'offrent les mêmes effets. Les plus grands efforts d'Eumarus [2] se bornaient à faire distinguer le sexe par la stature de ses personnages; Ardices de Corinthe ne voyait rien de mieux que d'écrire au-dessous leurs noms, et Cimon est le

[1] Ne colorum claritas oculorum aciem offenderet, veluti per lapidem specularem intuentibus è longinque: et eadem res nimis floridis coloribus austeritatem occultè daret. *Ibid.*

Qui primus in picturâ marem fœminamque discrevit, Eumarum— et Cimonem Cleonæum: Hic catagrapha invenit, hoc est obliquas imagines, et variè formare vultus, respicientes, suspicientesque et despicientes. Plin. lib. xxxv. § 34. Ardices Corinthius quos pingeret, adscribere institutum. *Ibid.* § 5.

premier qui ait mis quelque variété dans leur attitude ; jusqu'à lui, les personnages étaient toujours représentés debout et sans mouvement. On ne devait attendre aucun coloris de ces artistes, qui savaient à peine dessiner, et qui se bornaient à éviter, dans l'imitation de la nature, des difficultés qu'ils ne pouvaient surmonter. Mais ces essais informes méritent encore quelqu'estime, parce qu'ils indiquent, ainsi que vous le verrez dans ceux que je vous envoie, les efforts et les progrès de l'art.

Vous observerez la même lenteur dans l'amélioration progressive des travaux de la sculpture, en considérant les statues de Dipoenus et d'Anthermus, jusqu'à Polyclète et Phidias. Les *Hermae* que je regarde comme ses premiers essais, sont très-imparfaits. C'est tout simplement une tête sur un bloc carré. Dans les siècles suivans, on a considéré cette forme comme sacrée, et c'est ainsi que les plus grands hommes

sont encore représentés. Leurs premières statues entières sont imitées de celles qu'ils avaient vues en Egypte.

Comparez le Castor et Pollux de Dipoenus avec l'Osiris et Orus. Les jambes jointes, les bras pendans sur les côtés, les draperies presque sans plis, indiquent la même origine ; mais les grecs ne veulent pas en convenir, parce qu'ils veulent regarder leur Dédale comme l'inventeur de la sculpture.

La vie de ce *héros* (car les grecs n'en parlent pas autrement), offre, comme toutes les histoires de ce tems, une foule de récits fabuleux. On montre dans plusieurs parties de la Grèce, plusieurs morceaux que, d'après une ancienne tradition, on assure être de lui. Celui que je vous envoie, est une petite figure d'ébène [1], qui, au moyen du vif-argent qu'elle contient dans son

[1] Φίλιππυς ὁ Κωμῳδιδάσκαλος φησὶ, τὸν Δαίδαλον κινυ-μένην ποιῆσαι τὴν ξυλίνην Ἀφροδίτην, ἐγχέαντα Ἄργυρον χυτόν. Aristot. de Anima.

intérieur, exécute ces pantomimes usitées dans les fêtes de Bacchus ; on peut regarder cette invention, qu'un ancien auteur attribue à Dédale, comme un des prodiges de son art.

Parmi ces antiques raretés [1], je placerais ces grands vases de terre de l'ancienne Grèce. Les peintures dont elles sont ornées sont aussi loin de la bizarrerie grotesque du goût des égyptiens, que de l'élégance et de la correction de celui des grecs. Les statues et les vases étrusques, qui portent toutes une inscription dans l'ancien langage de ce pays, doivent être sur le même rang.

Les proportions les plus élégantes [2], recueillies d'après un grand nombre

[1] Qu'on voit encore dans le royaume de Naples et en Toscane.

[2] *Πασάς ἠκ διδάξας ημᾶς ἐν τῷ συγγραμματι τὰς συμμετρίας τῦ σωματυς, ὁ Πολύκλειτυς, ἔργῳ τον λογον ἐϐεϐαίωσε, δημι υργήσας· υδριαντα κατα τα τῦ λογυ προσάγματα, ϗ καλεσας δὴ ϗ αὐτον τὸν Ἀνδριαντα, καθαπερ ϗαὶ το συγγραμμα, Κανονα* Galen. *περί των καθ' Ἱπποκρ ϗαὶ Πλατ*

de sujets bien choisis, disposées de la manière la plus gracieuse, finies avec le soin le plus scrupuleux, forment ce que Polycletus appelle ses modèles. Il a donné aussi, sous le même titre, un traité dans lequel il développe les principes dont on admire les résultats dans ses chefs-d'œuvres. J'ai mis ce rouleau dans la main de la statue.

Au lieu de la noblesse et de la grâce qu'on admire dans les ouvrages de Polycletus, Stypax [1] de l'île de Chypre ne nous offre que des représentations de la vie la plus commune. Le sujet de ce tableau est une esclave de Périclès, soufflant le feu et faisant cuire de la viande sur un gril. Mais dans ce genre les plaisantes peintures de Pyreïcus [2]

[1] Stipax Cyprius uno celebratur signo, Splanchnopte; Pericles Olympii vernula hic fuit, exta torrens, ignem oris pleni spiritu accendens. Plin. lib. XXXIV. § 19.

[2] Pyreïcus arte paucis postferendus — humilia secutus, humilitas summam adeptus est gloriam; tonstrinas sutrinasque pinxit et asellos

sont parfaites; ses marchés, ses boutiques de barbiers sont d'une vérité étonnante. Il n'y a point là d'imagination, de poésie, de draperies élégantes, de dignité dans les sujets; mais les habitudes du peuple, ses vêtemens, les scènes les plus variées de la vie humaine dans cette classe de la société, sont exactement ce qu'on y voit tous les jours.

Les accessoires de ses tableaux conviennent aux sujets qu'il représente. On n'y trouve point de cascades, de temples, ni de portiques, mais des étangs, des chaumières, des moulins, et avec une telle variété de dessin, de ton, de coloris, qu'il partage avec Zeuxis même les suffrages des curieux. Les portraits de ce maître [1] ne sont pas moins esti-

et obsonia ac similia — in iis consummatæ voluptatis; quippe eæ pluris venière, quàm maximæ multorum. Plin. lib. XXXV. § 37.

[1] Cela a été dit d'Apelle par Plin. lib. XXXV. § 36. Mais on peut le répéter avec plus de justice en parlant d'un peintre comme Pyreïcus.

més ; il saisit avec tant de talent l'esprit de la physionomie, que ceux qui, d'après les traits, veulent juger le caractère, peuvent le faire aussi parfaitement, en considérant le portrait, que s'ils voyaient le modèle.

L'éclat et la délicatesse de la peinture en émail, plaisent à tous les yeux ; nous la devons à Polygnotus [1], et vous pouvez juger la perfection qu'il lui donna par ce groupe de dames troyennes, qui est une copie de son grand tableau, conservé dans le Pécile. La célèbre Elpicine, qu'on dit avoir été la maîtresse de Polygnotus, en est le principal personnage [2].

Les vases et les coupes d'argent [3] sont de Mentor ; les lampes et les casques d'airain, de Calamis et de Mys. On

[1] Encausticæ picturæ extitère Polygnoti. *Ibid.* § 39.

[2] Plut. in Cimone.

[3] Comme les vases et les ornemens de Polydore et de Jules Romain.

remarque tant de grandeur dans la forme, d'élégance dans les ornemens, de légèreté, de grâce et de perfection dans les détails, qu'on en regrette l'emploi, et pour mieux dire, la perte dans de semblables ouvrages; cette réunion de soins et de recherches, paraît ici être exigée dans les moindres objets; on veut par-tout retrouver la main des maîtres de l'art. La tête [1] que vous voyez sur un bouclier d'or, est celle d'un général carthaginois, qui commandait en Sicile; elle est l'ouvrage de Bœthus. Un syracusain qui l'avait pris dans une bataille, en fit hommage à Périclès.

On doit à la reconnaissance de Phidias, la partie la plus importante de cette collection. Près de mourir en prison, il légua à son bienfaiteur, un cabinet fait en bois de citron, et dont la

[1] Pœni ex auro factitavêre et clypeos et imagines, secumque in castra tulêre. Faciem reddi in scuto cujusque, qui fuerit usus illo. Plin. lib. XXXV. § 4.

forme était celle d'un temple dorique. Il y avait déposé toutes les études de ses grands ouvrages. Là est le modèle [1] de sa Minerve, avec le moyen qu'il imagina, pour ôter l'or employé dans ses ornemens, et répondre ainsi, en montrant qu'il n'y manquait rien, à l'injuste accusation de ceux qui lui reprochaient d'en avoir dérobé une partie. Les dessins d'architecture étaient en grand nombre dans ce cabinet, parce que la construction des édifices publics avait été long-tems sous sa direction.

Le dessin de la bataille de Marathon [2] est de Panænus; le tableau est dans le Pécile. Les têtes des généraux sont à peine indiquées dans l'esquisse; dans le tableau, les capitaines grecs sont

[1] Plut. in Pericle.

[2] Panænus — prælium apud Marathona factum pinxit; — in eo prælio Ionicos duces pinxisse traditur, Atheniensium Miltiadem, etc. Barbarorum Datim, Artaphernem. Plin. lib. XXXV. § 34.

parfaitement finis. Je ne sais où Panænus avait vu les nôtres; mais votre oncle Artaphernes, lançant un javelot à la tête de la cavalerie, vous ressemble beaucoup.

Ces esquisses me plaisent plus que des morceaux plus soignés; souvent le feu de l'inspiration, et de la première pensée, disparaît sous les efforts du travail et les progrès de l'ouvrage.

J'avais dit que je voulais acquérir cette collection pour mon frère Hippias, qui la destinait à quelques riches seigneurs de l'Ionie. Zeuxis [1] l'ayant appris, vint me voir et m'offrit, avec beaucoup de politesse et d'instance, quelques-uns de ses plus beaux dessins. Je voulais lui en témoigner ma reconnaissance, mais il me dit qu'il ne vendait jamais ses ouvrages. Ce jeune philosophe, dont j'ai souvent parlé dans

[1] Zeuxis donare opera sua instituit, quod ea nullo satis digno pretio permutari posse diceret. *Ibid.* § XXXVI.

mes lettres à Smerdis, m'a donné aussi le dessin de ses trois Grâces, qu'on admire dans les Propylées [1], et il me dit en souriant: « Vous voyez, mon ami, que j'ai commencé par étudier l'extérieur de l'homme. »

Lorsque Phidias cessa d'exercer la surintendance des bâtimens civils, les maîtres les plus célèbres ambitionnèrent cette place; mais dans ce moment, les athéniens divisés par les deux partis qui se disputaient le gouvernement, négligeaient ce qui en était l'ornement et en assurait la splendeur. La guerre qui bientôt fut déclarée, les entraîna dans des dépenses si considérables, que tous les revenus de l'état pouvaient à peine y suffire. Les travaux furent suspendus, et l'on voyait, par-tout abandonnés, ces blocs de marbre de Paros et

[1] Charites in Propylæo Atheniensium non postferuntur, quas Socrates fecit. Plin. lib. xxxvi. § 4.

de Lesbos, que Périclès avait fait venir à grands frais.

Télephanes [1] le phocien, un de ces artistes désoccupés, m'a demandé des lettres de recommandation par mes correspondans, et m'a apporté le modèle d'une statue de l'héroïne Larissa, qu'il a fait pour la ville de ce nom, dans la Thessalie. J'en ai été si satisfait, que sur-le-champ je l'ai destiné à accompagner cette collection, et il m'a paru l'homme qui vous était nécessaire, pour la disposer avec goût, et en conserver l'ordre et l'arrangement avec soin.

Il m'a donné le dessin d'une galerie, qui, avec de légers changemens, pour-

[1] Miris laudibus celebrant et Telephanem Phoceum, ignotum aliàs, quoniam in Thessalia habitaverit, ubi latuerint opera ejus; alioqui— æquatur Polycleto, Myroni, Pythagoræ. Laudant ejus Larissam.—Alii non hanc ignobilitatis fuisse causam, sed quoniam se regum Xerxis et Darii officinis dediderit, existimant. Plin. lib. XXXIV. § 10.

rait être élevée dans vos jardins de Suse, ou au milieu de ces bois délicieux, qui vous appellent si souvent dans le faubourg d'Ecbatane. Je l'ai trouvé tellement humilié de l'abandon et de l'oubli de ses compatriotes, que j'ai osé lui dire déjà que mon projet était de l'envoyer en Perse; il en est très-satisfait, et il quitte sans regret une ville dont les tempêtes orageuses, résultat malheureux des factions qui la déchirent, n'ont pas même épargné le génie de Phidias, pour se rendre dans ces contrées plus heureuses, où, sous votre protection, le mérite n'est point exposé à perdre la faveur du roi, et n'a point à redouter les cris de l'envie ou les calomnies des séditieux.

W.

LETTRE XC.

Cléander, à Hydaspes.

Athènes.

En sortant hier de l'assemblée du peuple, Philémon me parut très-mécontent. « Depuis long-tems, me dit-il, je vois avec regret à quel point dans nos conseils, on néglige les véritables règles de l'éloquence. Les jeunes gens, sans aborder le fond de la question, s'arrêtent par une foule de raisonnemens captieux et inutiles, sur des détails absolument étrangers à l'objet qu'ils traitent. Les vieillards même les encouragent dans cette fausse direction, et leur persuadent que l'esprit de parti est celui du patriotisme. Ils sacrifient ainsi à quelques intérêts du moment, toutes les espérances de l'avenir.

« Le jeune Néocles, de la famille de Thémistocle, n'a-t-il pas, dans une

discussion, établi une comparaison pitoyable, qu'il a retournée de mille manières, et sans toucher au sujet de la question. — Combien d'autres, lui dis-je, ont le même défaut, sans avoir le même talent ! Peut-on montrer plus de pétulance, une ignorance plus complète qu'Epénetus, lorsqu'il entreprit de réfuter le discours plein de sagesse et d'éloquence, que Diodote prononça dans l'assemblée où il s'agissait de rapporter le décret contre les mityléniens ?

Ce fut aussi ce même Epénetus, qui, du tems de Périclès, renouvela une discussion sur quelques priviléges réclamés par le sénat et le peuple. Sa harangue, dans laquelle on ne trouvait aucuns des argumens employés précédemment par les thesmothètes, sur cette question singulièrement embrouillée, et qu'on avait prudemment abandonnée, était faible de talent, de raison, mais forte de calomnies, d'invectives et de personnalités dictées par Cléon; elle

fut applaudie vivement par ce vil séditieux, qui le compara aux héros d'Athènes.

J'admire et je vois encore Périclès montant à la tribune, pour résumer tout ce qui avait été dit dans ces débats tumultueux. Que de décence et de dignité, dans les expressions même de son mépris pour des discours aussi condamnables !

Philostrate, le neveu du triérarque, et Dithyrambus, le fils d'un des membres de l'aréopage, doivent être mis au nombre de ces insensés. Qu'un état est malheureux, lorsqu'il est gouverné par des hommes frivoles ou vicieux ! Mais, dit Philémon, on éviterait tous ces dangers, si l'on rappelait cette loi qui ordonnait le plus scrupuleux examen des mœurs et du caractère des orateurs. — Cela est évident, lui répondis-je ; mais le plus grand malheur est que des torts aussi graves peuvent ne pas être seulement reprochés à Cléon,

à Tolmide et à tous les factieux qu'ils dirigent, mais encore aux meilleurs citoyens lorsqu'ils sont investis de quelques pouvoirs.

Ah! s'écria un athénien qui était avec nous, et qui, jusqu'alors, avait gardé le silence, que faut-il donc faire? La vertu combat toujours le vice avec des forces inégales. Il est donc passé sans retour, le tems où les principes de générosité pouvaient produire l'effet qu'on doit toujours en attendre! Il n'y a plus d'espoir quand la puissance des ministres d'un état n'est plus dans la supériorité de leur talent, mais dépend, sans autre ressource, de la faiblesse des autres; quand toutes les notions du juste et de l'injuste, si puissantes sur le cœur des jeunes gens, sont égarées avec un art perfide par ces vétérans astucieux d'une politique désastreuse.

Lorsque les choses sont à ce point, on n'a plus d'autres vœux à former, que de pouvoir, d'un lieu inaccessible à ce

torrent des folies humaines, considérer cette scène déplorable.

C.

LETTRE XCI.

Cléander, à Gobryas.

Athènes.

L'ESCADRE envoyée par les alliés du Péloponèse, au secours des mityléniens, fut dispersée par une tempête, près de l'île de Crète, et forcée de se retirer sur les côtes du Péloponèse, où elle s'augmenta de seize galères commandées par le spartiate Brasidas, officier distingué; alors elle se remit en mer, et l'on pense qu'elle marche sur Corcyre, pour tâcher de mettre à profit les troubles qui l'agitent dans ce moment. Les athéniens ont reçu de leurs envoyés dans cette île, des informations sur cet événement.

Quelques combats avaient eu lieu

entre les vaisseaux de Corinthe et de Corcyre, avant que la guerre eût éclaté. Corinthe renvoya ses prisonniers sans rançon, et ils ont, par reconnaissance, fait quelques efforts pour engager les corcyréens à rompre leur alliance avec Athènes, et à se réunir au Péloponèse. Pythias, président du sénat', s'y opposa vivement, et ils l'accusèrent, sans preuve, de vouloir livrer la ville aux athéniens; mais ils reçurent le châtiment qu'ils méritaient, et furent condamnés à payer une amende considérable. Furieux, ils ont excité un tumulte, et, à la tête de la faction opposée aux athéniens, ils sont entrés dans le sénat, et ils ont massacré Pythias et soixante sénateurs de ce parti.

Les athéniens ont aussitôt envoyé à Nicostrate, qui commande leur escadre à Naupactus, l'ordre de se rendre à Corcyre. Plusieurs vaisseaux qu'on arme ici, dans ce moment, ont la même destination. Athènes a un grand intérêt

à réprimer cette insurection, parce que Corcyre a une grande puissance navale.

Cratippus vous aura sans doute appris les malheurs des platéens ; cette affaire le regarde plus particulièrement, et je me bornerai à un simple exposé des faits. Le général qui commandait le siége, voyant que les habitans de Platée étaient réduits à de grandes extrémités, les somma de se rendre, et leur promit que les lois seules prononceraient sur la punition qu'ils méritaient. En conséquence, vingt-cinq commissaires furent envoyés par Lacédémone pour les juger, et sans les accuser d'une autre manière, ils se bornaient à faire à chacun d'eux cette question : « Avez-vous rendu quelque service à l'état pendant la guerre ? »

Les platéens, qui voyaient le but de cet étrange examen, ont représenté de la manière la plus pathétique, leur conduite, à l'époque de l'invasion des per-

ses, et rappelé les honorables suffrages qui leur furent accordés par toute la Grèce ; et, après avoir dit qu'ils ne s'étaient réunis aux athéniens, que parce que Lacédémone les avait abandonnés, ils ont accusé les thébains d'avoir commencé leurs malheurs, en voulant, au milieu de la paix dont ils jouissaient, s'emparer de leur ville. Les ambassadeurs de Thèbes ont nié ce fait ; ils avaient été appelés, leur ont-ils dit, par leurs principaux citoyens, qui voulaient rompre une alliance dangereuse avec ces athéniens, ces tyrans de la Grèce, pour lesquels les habitans de Corcyre avaient abandonné Thèbes, leur mère-patrie, et s'étaient ainsi rendus coupables d'un crime que le souvenir des grandes actions de leurs ancêtres ne pouvait effacer.

Les commissaires de Lacédémone, d'après les ordres secrets qu'ils avaient reçus de sacrifier les platéens au ressentiment de Thèbes, ont persisté dans

la question qu'ils leur adressaient, et leur réponse prévue était leur condamnation ; deux cents furent mis à mort.

Les athéniens, voulant récompenser la fidélité des habitans de Platée, ont reconnu l'indépendance de cette ville, et accordé les droits et les priviléges de citoyens d'Athènes, aux enfans de ces victimes de la plus horrible barbarie. Leurs noms ont été gravés sur une colonne, dans la citadelle, et près du temple de Minerve.

J'ai dernièrement été exposé au ressentiment des athéniens, par un événement qui a failli découvrir l'objet secret de ma mission dans cette ville. Chremès, négociant de Chios, et qui fait le commerce des vins, soupçonné d'entretenir une correspondance avec Thèbes et Sparte, fut arrêté par ordre des prytanes. On trouva chez lui plusieurs papiers qui contenaient des renseignemens sur l'arsenal, l'état de la marine, et plusieurs autres objets de la

plus haute importance, dont l'examen, fait par le sénat, fut ensuite communiqué à l'assemblée du peuple. Parmi ces papiers était une lettre de Cratippus que Chremès n'avait pu me remettre.

Aussitôt la clameur publique me condamne ; on me mande au tribunal des étrangers : un des dix orateurs de la République m'accuse. Je lis la lettre même de Cratippus, et j'interprête ces mots : *la coïncidence de nos emplois*, qui s'y trouvaient malheureusement, par ces collections de tableaux et de statues, que l'un et l'autre nous sommes chargés de faire dans nos voyages. Tous les amis que j'ai dans cette ville ont appuyé ma justification, par les témoignages les plus honorables, et cette affaire n'a point eu de suites fâcheuses.

C'est ainsi que Cléon, du moins je le soupçonne, a voulu se venger d'une satire que nous fîmes à un souper chez Clinias ; Aristophane était un des convives. Un peu échauffés par le vin,

nous sortîmes couronnés de fleurs, et nous fûmes chanter ces vers sous les fenêtres de Cléon. Il m'est arrivé ce qu'on peut toujours espérer dans un état divisé ; lorsqu'on est accusé par un parti, on est toujours certain d'être défendu par le parti opposé, et je devais avoir pour amis dans cette occasion, tous les ennemis de Cléon.

La saison est mauvaise ; des eaux stagnantes aux environs de la ville, une chaleur insupportable, font craindre à Hippocrate le retour de la peste. Si ce malheur arrive, je demanderai la permission de me rendre dans ma famille, à Ephèse, si le roi ne juge pas à propos de m'employer dans une autre partie de la Grèce. Adieu.

P.

LETTRE XCII.

Orsames, à Cléandre.

Memphis.

La connaissance des lois des nations étrangères, doit être un des principaux objets de l'attention d'un voyageur. Elles sont par-tout fondées sur des principes éternels de justice, que tous les hommes connaissent, et dont elles surveillent les résultats. Cependant si elles ne prescrivaient pas ce qu'on doit faire ou éviter, en punissant ceux qui s'en écartent, on feindrait d'ignorer ce qu'on ne voudrait pas connaître, pour se justifier du mal qu'on serait tenté de faire. C'est par cette raison, que j'applaudis la sagesse de notre législation [1], qui punit l'ingratitude, parce que si elle n'est pas un crime, elle les prépare en rompant tous les liens de la société.

[1] Xenoph. Cyræp.

Je remarque, parmi les lois de l'Egypte, plusieurs considérations qui me paraissent fondées sur les principes de la raison et de la vérité. Par exemple, dans cette loi, « celui qui, volontairement, donne la mort, doit en subir la peine, quel que soit l'état de celui qu'il a tué [1]. » Le crime est dans l'injustice de l'action et la cruauté du coupable; le meurtrier est également injuste et cruel dans tous les cas.

Et celle-ci : « Une fausse accusa-« tion sera punie de la peine méritée « par l'accusé, s'il eût été coupable », a pour objet non-seulement de sévir contre le crime, mais de protéger l'innocence. C'est par une suite du même principe, que la loi ordonne qu'une femme enceinte ne sera mise à mort qu'après son accouchement.

N'est-il pas cruellement injuste de donner la mort à toute une famille,

[1] Diod. Sicul. lib. I. c. VI.

parce qu'un de ses membres l'a méritée? Cette loi déshonore le code pénal de la Perse [1]; rien ne la motive; toutes les considérations humaines et politiques la condamnent; il est vrai qu'elle n'est jamais suivie dans toute sa rigueur; et cette horrible exécution n'a pas eu lieu depuis celle de toute la malheureuse famille d'Intaphernes [2], sous le règne de Darius.

Il en est de même pour la loi de Perse contre la désertion [3]. Corriger les coupables et effrayer ceux qui seraient tentés de l'être ; tel doit être l'objet d'une loi semblable, et celle d'Egypte atteint ce but; elle est de Sésostris, et

[1] Justin. lib. x. c. II. Ammian. Marcell. lib. XXIII. c. XXXI. Leges apud Persas impendio formidatæ, inter quas diritate exuperant latæ contra ingratos et desertores. Abominandæ aliæ, per quas ob noxam unius omnis propinquitas perit.

[2] Hérod. lib. III. c. CXIX.

[3] Ammian. Marcell. loco jam citato.

ordonne que les rebelles ou les déserteurs seront dégradés ; mais qu'ils reprendront leur poste et seront rendus à l'honneur, s'ils effacent l'ignominie de leur première faute par une action d'éclat. Il résulte de la loi, cette horreur pour l'infamie qui doit être audessus de toutes les craintes de la mort ; il faut que la porte ouverte au repentir ne soit pas fermée à l'honneur.

Les lois ont pour objet de punir le vice, et de démontrer ainsi l'obligation de récompenser la vertu ; mais quelquefois les motifs de leur sanction dérivent plutôt des principes de la loi naturelle, que de la volonté des législateurs, et du but qu'ils se sont proposé : c'est ce qu'il est important de considérer dans l'examen de quelques-unes des bizarreries apparentes des lois égyptiennes. Elles punissent de mort le parjure. Cela paraît être arbitraire ; mais la réflexion nous montre, dans les suites dangereuses de cette violation

de tous les devoirs envers les dieux et les hommes, les motifs de la loi qui a pour objet de prévenir le mal, en punissant avec sévérité le crime qui en est la cause.

Des circonstances peuvent aggraver encore le meurtre; et ce délit exige des punitions différentes. Un fils qui tue son père, mérite la mort la plus cruelle; le plus grand crime est d'ôter la vie à ceux dont on l'a reçue; mais il en est un autre aussi horrible, c'est celui de priver du jour ceux à qui on l'a donné; cependant ces deux crimes ne peuvent être punis de la même manière, parce que le premier est la criminelle violation des liens de famille et de la subordination naturelle.

La loi égyptienne condamne à vivre le père qui tue son enfant, et à le porter dans ses bras pendant trois jours et trois nuits. Les remords, dans cette affreuse situation, doivent être plus terribles que la mort, et rendre, d'une

manière plus puissante, ce crime affreux moins fréquent.

La loi suivante est en même-tems arbitraire, toujours trop sévère et souvent injuste. « Si quelqu'un, en son chemin, voit un homme en danger d'être assassiné, et ne vole pas à son secours, il est puni de mort comme le meurtrier. S'il ne pouvait empêcher ce crime, il doit nommer les coupables et les poursuivre devant les tribunaux; s'il ne le fait pas, il reçoit un certain nombre de coups, et il est condamné à ne pas manger pendant trois jours de suite. »

Plusieurs lois condamnent le coupable à être puni par où il a péché. On condamne une femme adultère à la laideur, en lui coupant le nez. On coupe la langue de celui qui révèle à l'ennemi les secrets de l'armée. On coupe la main de ceux qui falsifient les actes, les monnaies, les mesures, les sceaux et les signatures.

Quelques devoirs, sans être absolus ou universels, doivent cependant être remplis dans des circonstances fixées, des tems limités, et des emplois particuliers. C'est par une loi de cette espèce, que les égyptiens doivent déclarer leurs noms et leurs moyens d'existence aux gouverneurs des provinces. Une fausse déclaration ou le vol sont punis de mort. Cette loi a pour objet de prévenir les dangers, les malheurs et les crimes qui peuvent résulter de la paresse.

Celle qui suit, est une des plus extraordinaires que j'aie remarquées dans la législation de ce pays. Elle date du tems où, ne pouvant empêcher le mal, on cherchait à le diminuer. « Les brigands donnaient leurs noms à leur chef, promettaient de lui remettre tous les effets qu'ils volaient, et les propriétaires lui adressaient leurs réclamations. On leur rendait les objets qui leur avaient été dérobés, lorsqu'ils

avaient payé le quart du prix de leur estimation. »

Les tribunaux d'Egypte sont composés d'hommes intègres ; le prophète ou grand-prêtre est toujours président de celui de la justice, composé de trente membres. Après un long et sage examen des moyens de l'accusateur et de l'accusé, et le recensement des voix, le président tourne l'image de la vérité vers celui qui obtient gain de cause. Ces juges recevaient du roi un certain salaire, et il leur est continué par notre grand monarque, qui peut être regardé, avec autant de raison que de reconnaissance, comme le protecteur des lois des égyptiens, puisqu'il leur en laisse le libre exercice, excepté dans les circonstances qui regardent les perses.

Les prêtres [1] disent qu'ils doivent leur premier code de lois écrites à Mnévis ou Menès, et il est conservé

[1] Diod. lib. I, c. VII.

parmi ces trésors de sagesse qui leur ont été laissés par le grand Mercure, son conseil et son ami. Les autres lois ont, à différentes époques, été insérées dans les livres d'Hermès. On attribue à Sésostris les lois qui concernent les militaires; et à Bocchoris, celles qui ont pour objet les contrats, les créanciers et l'usure; il défendit d'emprisonner pour dettes, parce qu'il est déraisonnable d'abandonner un homme à la merci et à la cupidité des usuriers, et de priver la société des services qu'il peut lui rendre. Cette loi est une de celles que les sages de la Grèce imitèrent, et les athéniens la doivent à Solon.

Depuis Sésostris, les rois ont beaucoup augmenté leur pouvoir [1], et les anciennes lois furent oubliées. Bocchoris [2] tâcha de les renouveler par ses institutions et son exemple; mais l'invasion

[1] Diod. lib. I. c. VI. initio.

[2] — τὰ περὶ τοῦ βασιλέως πάντα — ἐξακριβοῦσι. Ibid.

qui eut lieu à cette époque, l'empêcha de terminer ce grand ouvrage. On doit à Amasis [1] la loi qui prescrit aux égyptiens la déclaration de leurs noms et de leurs moyens d'existence. Darius, père de Xerxès, qu'ils vénèrent et regardent comme un de leurs meilleurs rois, confirma les anciennes lois, et en fit ajouter de nouvelles. Il répara par ses faveurs, les maux dont l'impiété de son prédécesseur Cambyse avait accablé les prêtres égyptiens ; il fut initié dans leurs mystères et résida pendant quelque tems dans les collèges de Memphis et d'Héliopolis. Pendant sa vie, il fut regardé comme un dieu, et honoré après sa mort comme les anciens héros de cette contrée.

Avant de partir pour Pélusium, j'ai le projet de visiter les pyramides avec Hérodote et quelques grecs arrivés depuis peu à Memphis. Adieu.

L.

[1] Hérod. lib. II. 177.

LETTRE XCIII.

Hippias, à Cléander.

Permettez, mon frère, que je revienne encore sur votre conversation avec l'athénien, et sur les deux argumens favorables au gouvernement monarchique, dont vous n'avez pas assez développé les avantages.

L'espoir des récompenses, la crainte des châtimens, et leur puissante influence sur les hommes, sont la sanction des lois les plus sages; mais elle est bien faible dans les gouvernemens démocratiques. L'envie néglige ou dépouille le mérite; les législateurs se succèdent; la loi est sans durée, et pour ainsi dire viagère, et le pouvoir du peuple n'est jamais que celui des factieux, ou des hommes méprisables qui l'égarent. Dans une monarchie, la loi subsiste toujours dans toute sa force,

parce que le législateur, qui est le roi, a toujours le même intérêt, le même but, et emploie les mêmes moyens. C'est dans une monarchie que les récompenses ont une influence réelle; dans une démocratie, elles sont stériles pour l'avenir. Une couronne de chêne, un souper au Prytanée peuvent-ils être comparés à des récompenses qui enrichissent à jamais une famille, à des dignités qui la distinguent, à des titres qui l'illustrent?

Les rois, me direz-vous, ne reçoivent pas toujours une éducation assez parfaite, pour qu'on puisse espérer de leur discernement, dans les récompenses qu'ils accordent, les avantages durables qui pourraient en résulter. Lorsqu'elles ne sont que des grâces accordées sans motifs, la prévention les prodigue, quelquefois avec aveuglement; le mérite les attend, et souvent sans succès; et au lieu de l'émulation qu'elles devraient inspirer à ceux qui

les obtiennent, elles ne produisent que le découragement de ceux dont on oublie les services, les travaux et le zèle. Mais je ne parle que de la Perse, et un autre Cambyse n'occupera pas le trône de Cyrus. Quatre personnages recommandables par leur sagesse, et distingués par leurs talens, sont chargés de l'éducation du prince qui doit régner un jour. La religion et les principes du gouvernement, l'amour de la justice et de la vérité, la nécessité de dompter ses passions et le courage de braver tous les dangers; tel est le plan qu'ils se partagent, tel est le but qu'ils se proposent. Que doit-on craindre du caractère d'un roi qui a reçu une semblable éducation, et que ne peut-on pas espérer des vertus qui doivent en être le fruit ?

Que d'avantages à attendre d'un gouvernement monarchique, quand le souverain est ce qu'il doit être ! Que d'inconvéniens à redouter d'une démocra-

tie, où le mal qu'on prévoit est presque toujours inévitable!

Un roi peut tenir ses projets secrets; et l'ennemi qui les ignore ne peut s'opposer à ceux qui, après avoir été mûris avec lenteur, sont exécutés avec promptitude. Dans une démocratie, tout est connu; la publicité des mesures, les contrariétés qu'elles éprouvent, les factieux qui en craignent le succès, les hommes timides qui le retardent, font avorter les meilleurs desseins; le tems se perd et manque à tout.

Un bon roi ne peut être heureux si ses sujets ne le sont pas, et son intérêt particulier, sa sûreté, son appui ne peuvent se trouver que dans la félicité publique. Dans une démocratie, toutes les passions haineuses sont les élémens de toutes les ambitions. Les sciences les arts, les finances, le commerce; tout s'anime, se soutient, s'accroît, se fortifie par la volonté seule d'un roi juste, prévoyant et bon. Mais les me-

neurs d'une République, toujours forcés de s'occuper d'eux-mêmes, de se défendre contre les partis opposés, de se maintenir dans leurs places, négligent tout ce qui n'intéresse que le bien public. La haine, le désordre, sont pour eux des moyens de succès, et pour l'état, des causes de destruction. Un roi demande des avis, il surveille ceux qui les lui donnent, connaît leurs intentions, apprécie leurs moyens, prévient les discordes. Jamais l'anarchie, ce fléau des Républiques, ne trouble ses états, et ne l'empêche de marcher vers un but, qui, toujours le même, peut, il est vrai, faire redouter la tyrannie; mais celle d'un seul est-elle comparable à l'insupportable, à la hideuse tyrannie de la multitude?

Un tyran peut craindre la révolte; un peuple séditieux n'est qu'un peuple de tyrans, qui forcent enfin les opprimés, les victimes, d'appeler à leur aide le secours, et s'il le faut, la tyrannie


Digitized by Google

Gravé par Adam

SOPHOCLE.

même d'un étranger, pour secouer ce joug honteux, insupportable, et briser ces sceptres de fer, dont l'injustice les accable, et dont le nombre les écrase.

Une forme de gouvernement qui réunirait la modération du régime monarchique, la liberté de la démocratie et la force du despotisme, en évitant les abus, était un de vos rêves; mais il ne se réalisera jamais; il faudrait que tous les hommes fussent raisonnables, et peut-on espérer ce miracle de la bienfaisance d'Oromasde?

C.

LETTRE XCIV.

Cléander, à Hydaspes.

Athènes.

Eschyle, dont je vous ai déjà parlé[1], se distingua à Marathon, à Salamine et

[1] Lettre LXXXVII.

à Platée. A Salamine, son frère Amynias commandait une division de la flotte, et après la bataille, il obtint le prix que les grecs décernaient à la valeur; il avait perdu un bras; ce fut à cet accident et à la réputation militaire d'Amynias, que le poëte Eschyle dut quelque tems après la vie. L'aréopage était sur le point de le condamner pour quelques impiétés remarquables dans une de ses tragédies, lorsqu'Amynias parut, montra son bras mutilé, et Eschyle fut sauvé.

Peu d'années après, Eschyle éprouva une seconde fois combien il pouvait peu compter sur la reconnaissance que les athéniens devaient à ses efforts pour obtenir leur admiration. Dans une des fêtes qu'ils célébraient en l'honneur de Thésée, les juges décernèrent la palme de la tragédie à Sophocle, à qui il avait donné les premières leçons de l'art dramatique. Eschyle fut vivement sensible à cette préférence, qu'il regar-

dait comme injuste, et que Cimon avait confirmée. Il se retire à Gela en Sicile, où il arriva à l'époque où Hieron éleva la ville d'Ætna.

Il rendit un hommage public à ses nouveaux concitoyens, dans une pièce qui porte le nom de cette ville, dont il prophétise avec éclat les hautes destinées. L'évènement peu vraisemblable, qui, dit-on, termina ses jours, est connu de tout le monde. On assure qu'il eut le crâne brisé par la chute d'une tortue. Un aigle, ajoute-t-on, la laissa tomber sur sa tête chauve, parce qu'il crut voir une pierre sur laquelle il voulait mettre sa proie en morceaux. Thémistocle qui admirait les tragédies d'Eschyle, les fit représenter par Phrynicus.

Dans le même tems, la réputation de Sophocle se répandait dans toute la Grèce. On admirait en lui les talens du poëte tragique, et le caractère de l'homme d'état. Il parle souvent de son expédition à Samos, où il fut envoyé

par Périclès ; mais ce grand général disait de lui que, dans sa carrière militaire, il avait montré plus de courage que de conduite.

Philémon me racontait qu'étant un jour sur la place publique avec Périclès et Sophocle, celui-ci vit passer une très-belle femme, dont il admira avec tant de vivacité la figure, que Périclès l'interrompit, en lui disant qu'un magistrat devait avoir autant de modestie dans le regard que de décence dans ses actions.

Quoique très-avancé en âge, Sophocle travailla toujours avec la même ardeur. J'ai été témoin d'un évènement assez remarquable : les fils de Sophocle eurent la lâcheté de demander l'interdiction de leur père, et de le traduire devant l'aréopage, en affirmant qu'il était en démence. Sophocle répondit avec beaucoup d'éloquence et de vigueur, et termina ce beau discours, en demandant la permission de lire à ses

juges une tragédie qu'il venait de finir, et qui avait pour titre *OEdipe à Colonne*. Après la lecture de cette pièce, dont l'aréopage admirait les beautés, Sophocle s'écria avec amertume, et en regardant ses fils : « Est-ce donc là l'ouvrage d'un homme en démence ? » Cette accusation barbare et injuste couvrit de honte ses coupables enfans.

Les premières années d'Euripide, rival d'Eschyle et de Sophocle, destiné par son père à n'être qu'un lutteur aux jeux olympiques, furent perdues dans les exercices du gymnase. Heureusement son génie prit une autre direction, et après avoir été le disciple du philosophe Anaxagore, et du rhéteur Prodicus, Sophocle s'occupa de l'art dramatique, et devint bientôt célèbre par ses succès.

J'ai assisté dernièrement à la représentation de son Bellerophon. Un personnage de cette tragédie avoue hautement qu'il préfère la fortune à l'hon-

neur. Ce caractère me parut horrible ; mais je ne voulais pas prononcer mon opinion avant la fin de la pièce. Les spectateurs, indignés, l'interrompaient avec fureur ; et Euripide vint sur le théâtre, pour appaiser ce tumulte. Il approuva le courroux des athéniens ; mais après avoir fait l'éloge des motifs estimables de leur ressentiment à cet égard, il les pria d'attendre jusqu'à la catastrophe, et il leur dit qu'alors ils pourraient s'assurer qu'il partageait leur très-juste opinion sur le caractère affreux d'un personnage égoïste et avare qui, à la fin de sa pièce, subissait le châtiment qu'il méritait.

Socrate qui ne se trouve jamais qu'aux représentations des pièces d'Euripide, était à celle-ci ; et il parut écouter avec autant de plaisir la justification de son ami, qu'il avait montré d'horreur, en écoutant les assertions insensées et coupables du personnage dont il venait d'être question.

Archelaüs, roi de Macédoine, avait tant entendu parler de ce poëte, qu'il l'invita à se rendre près de lui. Un jour, il lui dit qu'il verrait avec plaisir une tragédie d'Euripide, destinée à rappeler quelques actions de sa vie — Je prie les dieux, lui répondit le poëte, qu'Archelaüs ne puisse jamais offrir le sujet d'une tragédie.

L'opinion générale des athéniens sur ces trois poëtes célèbres, me paraît être fondée sur un examen assez impartial de leurs talens et de leurs ouvrages. On admire dans les idées d'Eschyle, de la grandeur, de l'élévation; mais on lui reproche des expressions outrées et de l'enflure dans le style. Sophocle a mieux senti que son maître, que la véritable dignité, la délicatesse de l'expression, et la douceur qui persuade, exigent la réunion des perfections de l'art et des grâces naturelles. Euripide est plus élégant, plus touchant que sublime. Il sait semer dans ses ouvrages

les maximes et les leçons de la morale, sans affaiblir le dialogue, et sans fatiguer ou égarer l'attention qui doit toujours se fixer sur le sujet principal.

L'origine de la tragédie fut aussi celle de la comédie ; et quoiqu'on accorde les honneurs de l'invention à Susarion et à Epicharme, cependant Eupolis et Cratinus ont la prétention d'en partager la gloire. Susarion, âgé de dix-sept ans, obtint quelque célébrité, en attaquant Cimon et Périclès ; Epicharme eut toujours des égards pour Cimon, qui alors était le chef du parti des nobles. L'impudence du poëte Aristophane ajoute encore à la licence de la comédie ; et les athéniens seront bientôt forcés de s'opposer à ce scandale. La tragédie et la comédie ont un but particulier qui les caractérise. L'une a pour objet les destinées de la tyrannie et les malheurs qui suivent les discordes publiques. Les absurdités et les folies

de la vie humaine sont livrées au ridicule par l'autre.

On a souvent agité ici la question de savoir dans lequel de ces deux arts, il est le plus difficile d'exceller; et en même-tems il est universellement reconnu que les beautés et les difficultés de la tragédie et de la comédie sont si différentes, qu'il est impossible d'être en même-tems supérieur dans l'une et dans l'autre. Me pardonnerez-vous quelques réflexions sur ce sujet ?

La première qui se présente, c'est qu'il est plus facile de fixer notre attention par les moyens de la raison, que d'exciter notre gaieté par les saillies de l'esprit. Le plan d'une tragédie est déjà tracé par l'historien; celui de la comédie est l'ouvrage seul de l'imagination du poëte. Les grandes passions sont l'objet de la tragédie; elles sont faciles à peindre, comme les grands caractères, les grands évènemens qui sont exposés à l'observation de tous les hom-

mes. La comédie se fonde sur des opinions particulières, de petites intrigues de famille, des traits ignorés, des contradictions, une foule de détails inaperçus, et qui occupent une si grande place dans les scènes de la vie humaine. Pour les peindre, il faut les juger; et pour ne pas s'égarer dans le jugement qu'on en porte, ou dans les descriptions qu'on en fait, il est nécessaire d'avoir une parfaite connaissance du monde.

Notre conduite publique dépend de quelques vertus, ou semble être subordonnée à quelques vices, qui, quoique différemment mêlés dans les divers caractères, sont toujours les mêmes, et déterminent les idées et les actions qui leur sont propres. La vie privée appartient plus particulièrement à l'inconstance de notre humeur, à la légèreté de nos caprices qui souvent sont indéfinissables et opposés, non-seulement dans différentes personnes, mais journellement dans le même individu.

Voilà cependant les ressources de la comédie, et elles sont aussi multipliées que les variations de l'esprit humain; il flotte entre le vice et la vertu, et il est aussi difficile d'apercevoir ses hésitations, que de les peindre.

La tragédie est aujourd'hui portée à un degré de perfection qui ne laisse rien à attendre de plus de la postérité; mais la comédie éprouvera toujours des changemens dans ses principes, et peut espérer quelque amélioration dans ses moyens.

C.

LETTRE XCV.

Gobryas, à Cléander.

Ecbatane.

Les détails que, dans vos dernières lettres, vous nous adressez sur la révolte des mytiléniens, et leur impolitique et atroce châtiment, nous donnent

une juste idée du caractère et de l'imprévoyance des athéniens. Vos réflexions sages, vos récits fidèles, les motifs raisonnés de votre conduite, vos observations sur leurs constitutions, leurs usages, leurs assemblées, ont depuis long-tems mérité l'attention et obtenu les suffrages du conseil suprême; et le roi, qui ne laisse échapper aucune occasion d'encourager le mérite, veut reconnaître vos services; votre traitement est augmenté : Téribaze a reçu des ordres à cet égard.

Le courrier que Nicander a envoyé à Sparte, pour avoir des instructions plus étendues, est de retour. La réponse à nos propositions est, suivant leur usage, très-abrégée et très-fière.

Le roi, le sénat et les éphores de Sparte, à Artaxerxès, roi de Perse, salut :

Nous désirons ton alliance; mais nous ne voulons pas nous déshonorer aux yeux de la Grèce. Adieu.

J'ai cru, dans cette occasion, devoir parler à Nicander avec une extrême réserve. Je lui ai dit seulement que Sparte me paraissait vouloir recueillir les fruits de cette guerre, sans en partager les dépenses; et je me suis aperçu que, dans cette conférence, il tâchait de voir si nous étions disposés à leur prêter une somme d'argent, qu'ils se proposent de nous rendre, dans l'espace de quatre ans, avec les intérêts. Ma réponse positive fut, suivant les ordres qui m'avaient été donnés, que je regardais la négociation comme terminée. Je ne l'ai pas revu depuis ce jour; mais on ne m'a pas dit qu'il eût encore le projet de partir. Je pense, comme vous, Cléander, que le malheur seul peut réprimer l'orgueil des spartiates.

D'après votre avis sur Python, j'ai saisi l'occasion qu'il m'a lui-même donnée. Il avait à me demander justice pour un négociant athénien, retenu en

prison par l'ordre du gouverneur de Sydon, parce qu'il avait refusé de payer une taxe extraordinaire, qu'il avait jugé à propos de mettre sur toutes les marchandises étrangères. Cela s'est fait sans l'autorisation des ministres; la conduite du gouverneur sera désapprouvée, le marchand sortira de prison et recevra les dédommagemens qui lui sont dus. Ensuite j'ai dit à Python qu'il serait avantageux pour Athènes, d'avoir ici un ambassadeur pour empêcher de semblables violences, s'en plaindre lorsqu'elles auraient lieu, et s'occuper de ses intérêts, dans un moment où les athéniens savent que Sparte veut s'unir à nous.

Python me parut très-attentif à ce discours; il me dit qu'il informerait ses correspondans de la justice qu'on venait de lui rendre, et qu'il ne doutait pas de la reconnaissance de ses concitoyens dans cette circonstance.

Vos dernières lettres ont renouvelé



ici une grande question, agitée pendant quelque tems dans le conseil des Sept, et ensuite dans tout l'empire. Il s'agissait de savoir si la Perse doit enfin se décider à prendre part à la guerre du Péloponèse. Quelques-uns me paraissaient très-portés à se venger sur une partie de la Grèce, de leur défaite à Salamine, et à Platée. D'autres, considérant que la Perse est encore affaiblie par ses anciennes pertes, voulaient qu'on attendît, jusqu'à ce qu'il fût possible de voir avec quelque certitude, quelle est celle des deux Républiques qu'il est de notre intérêt de secourir. Les militaires se déclaraient pour la première de ces propositions; et comme ils ont une haute idée du courage des spartiates, ils voudraient qu'on traitât avec eux. Les satrapes qui ont le plus d'expérience et de sagesse, ceux même de nos généraux qui ont vieilli au service, nous conseillent de nous en tenir au second plan. Mal-

heureusement, la santé et les forces de celui que ses talens et son intégrité rendent le plus propre à diriger nos conseils, s'affaiblissent de jour en jour. Le seul air qui soit favorable à Mégabyze est celui de la forêt de Nysa ; et je crois qu'il sera hors d'état de suivre la cour, lorsqu'elle se rendra à Suse.

Je ne sais si vous êtes informé de quelques évènemens assez remarquables qui, depuis fort peu de tems, ont eu lieu dans les provinces du nord. Plusieurs plaintes ayant été portées contre Ariazus, gouverneur de la Sogdiane, il lui fut ordonné de se rendre à la cour, pour se justifier. Au lieu d'obéir sur-le-champ, il prétendit d'abord que l'état de sa santé ne lui permettait pas d'entreprendre un voyage aussi long, mais qu'il espérait que ses écrits, en réponse aux accusations de ses ennemis, seraient une apologie suffisante de sa conduite.

Sa défense fut trouvée si faible et si évasive, qu'un astanda lui porta l'ordre de partir sans délai, s'il ne voulait pas être regardé comme un criminel d'état. En même-tems Spitamènes, lieutenant d'Ochus, dans la Bactriane, se transporta avec un détachement sur les frontières de la Sogdiane. Ariazus découvrit bientôt ses coupables intentions; il emprisonna l'astanda, s'empara des revenus de la province, fit un traité avec Oxyathres, réfugié à la cour de Scythie, et se déclara en révolte ouverte.

Ce fut par les conseils d'Oxyathres, que Taxilas, roi de Scythie, se détermina à envoyer à Ariazus, un secours de trente mille hommes qui passèrent le Tanaïs, et se réunirent à ce rebelle près de Gaza. Les lois des nations furent violées, et notre ambassadeur Arsanes fut arrêté, parce qu'il s'était élevé avec autant de vivacité que de justice, contre cette infraction de tous les traités.

Spitamènes, sans attendre les renforts que les gouverneurs de l'Hyrcanie et des provinces voisines se disposaient à lui envoyer, hasarda une bataille près de Cyropolis. Il se mit à la tête des troupes, et chargea très-vigoureusement l'avant-garde des rebelles; mais, ayant reçu un coup mortel d'un archer scythe, dans le commencement du combat, ses troupes furent défaites et obligées de repasser l'Oxus.

Enfin, le suprême conservateur des mondes, Oromasde, ne permit pas que le règne de notre grand monarque fût plus long-tems troublé par la prospérité coupable d'un rebelle. Le roi scythe ayant été tué à la chasse, par une chûte de cheval, son fils Cléophas, qui lui succéda, non-seulement rendit la liberté à notre ambassadeur, mais il fit retirer ses troupes et nous assura dans les termes les plus formels, que sa résolution était de conserver strictement ses traités avec la Perse; et en consé-

quence il ordonna à Oxyathres de quitter le royaume.

Il faut convenir cependant que ce retour soudain à l'ancien ordre de choses, n'est pas autant le résultat des dispositions véritables du jeune prince, que de l'influence d'Agaspes et de la reconnaissance que ce favori de Cléophas doit à notre grand monarque.

L'armée d'Ariazus, découragée par la retraite des troupes de la Scythie, s'est révoltée.

Bessus, un des généraux d'Ariazus, a eu l'audace de l'assassiner dans sa tente, et il a envoyé sa tête à la cour.

Tel est l'état actuel de nos affaires politiques; et je devais vous en instruire : il me reste à remplir les devoirs plus doux d'un ami. Je vous prie d'accepter comme un témoignage de mon estime pour vous, quelques morceaux assez curieux, que je vous enverrai par le premier vaisseau qui partira pour Ephèse. Croyez, Cléander,

que je ne négligerai rien pour vous assurer en Perse une existence heureuse et honorable, lorsque vous quitterez ces fonctions que vous exercez avec autant de succès que d'intelligence, et dont vous bravez les périls avec tant de zèle. Adieu.

P.

LETTRE XCVI.

Cléander, à Orsames.

Athènes.

Qu'elles sont imposantes ces sciences que les prêtres égyptiens couvrent avec tant de soin de toute la pompe des rites sacrés! Mais qu'il est digne de la raison, le plaisir qu'elles nous procurent, lorsque, dégagées un instant de ces emblêmes, dont l'obscurité leur conserve le respect et l'admiration de l'ignorante multitude, elles s'offrent à nous avec ces résultats utiles qui doivent gui-

der nos pas, dans ce labyrinthe des connaissances humaines, qui illustrent la contrée où vous êtes.

Les mystères d'Eleusis ont aussi pour objet d'inspirer cette sorte de curiosité superstitieuse, qui rend l'esprit plus attentif aux vérités qui semblent s'échapper, avec tant de peine, de ces sanctuaires de l'érudition sacrée. Mais comment vous en parler, quand tout s'est opposé au desir que j'avais de soulever l'impénétrable voile dont on les couvre. Je n'ai pu être admis aux cérémonies particulières ; et cependant j'aime à croire que je ne me suis pas toujours trompé dans mes conjectures. Un disciple du divin Socrate peut-il entièrement ignorer ces doctrines mystérieuses, quoique cet homme étonnant ait jusqu'à présent refusé l'initiation ? Peut-être craint-il d'être soupçonné de vouloir découvrir les artifices dont il est déjà suffisamment instruit, par l'inspiration seule d'une raison supérieure.

Je pense que vous lirez avec plaisir quelques détails sur les cérémonies extérieures que j'ai pu observer, et qui ont eu lieu ces jours derniers. Elles commencent le quinzième jour du mois Βοηδρομιών, par une réunion de tous les candidats, qui, le lendemain se purifient dans la mer, et sont occupés, le troisième jour, à offrir quelques sacrifices qui ne méritent pas d'être décrits.

Le quatrième jour, dans une procession solennelle, la corbeille sacrée de Cérès est portée sur un char consacré à cet usage, et traîné par quatre bœufs blancs dont le cou et les cornes sont ornés de guirlandes, mêlées d'épis de blé et de payots. La multitude environne ce char, et l'on entend au milieu des acclamations, les hymnes chantés en l'honneur de la déesse. Cette foule nombreuse et bruyante est suivie d'une troupe de jeunes et belles filles, qui représentent les compagnes de Proserpine. Leurs vêtemens sont brodés

de toutes sortes de fleurs des champs ; et elles portent sur leurs têtes des corbeilles couvertes de longs voiles, couleur de pourpre.

Votre curiosité, me dit le jeune Alcibiade, est peut-être excitée par ces voiles mystérieux ; mais je suis initié, et vous pouvez me croire : ils ne cachent rien qui soit aussi digne d'être vu, que ces jolis visages sur lesquels ils jettent une ombre si gracieuse.

La cinquième soirée est la commémoration de l'enlèvement de Proserpine, à l'instant où Cérès allumant une torche aux flammes de l'Ætna, errait incertaine, au désespoir, et cherchait par-tout sa fille. Dix mille flambeaux éclairaient cette fête : ce sont des hommages à la déesse, et chacun des spectateurs veut se distinguer dans cette occasion.

La plus remarquable des toutes les cérémonies est celle du sixième jour. La statue d'Iacchus, fils de Jupiter et

de Cérès, est portée solennellement d'Athènes, à Eleusis. Le cortège sort du Céramique, au bruit des cymbales, et accompagné de chanteurs et de danseurs couronnés, ainsi que la statue, de guirlandes de myrthe. On suivait autrefois le chemin sacré; et, après deux stations, on entrait à Eleusis par la porte des mystères; mais depuis le commencement de la guerre, on s'embarque pour faire ce trajet.

Le temple d'Eleusis est assez spacieux pour contenir plus de 30 mille personnes; les vaisseaux qui conduisent cette foule nombreuse, sont pompeusement ornés. Les sons bruyans des trompettes et des clairons se mêlaient au murmure des vagues, au bruit des échos et aux chants des bardes sacrés dont les hymnes célébraient les louanges de Cérès, de Proserpine et d'Iacchus. Les danseurs s'élançaient avec légèreté d'un vaisseau à l'autre, et figuraient par des pantomimes antiques,

toutes les circonstances de l'enlèvement de leurs divinités. J'étais avec Socrate et Alcibiade.

Le premier des trois jours qui précèdent les cérémonies particulières de l'initiation, est rempli par des jeux où le prix du vainqueur est une mesure d'orge, parce qu'il fut le premier fruit de l'agriculture sur le territoire d'Eleusis. Le second jour, les candidats sont admis à l'initiation des mystères inférieurs; et le troisième est appelé *Plémochoai*, d'une libation faite avec deux vases de terre, dont l'un est placé à l'est, l'autre à l'ouest. Après quelques formules d'usage, on les renverse et l'on arrose ainsi la terre du vin qu'ils contenaient.

C'est dans ce moment, que commencent les cérémonies des grands mystères. Les initiés, que l'hiérophante a accompagnés pendant toute la durée des fêtes, sont conduits dans le temple de Cérès, et les portes sont fermées

aux profanes. Malheur à celui qui, même par hasard, assisterait à ces cérémonies; il périrait : la mort et l'infamie seraient le châtiment de l'initié qui en révèlerait les mystères.

Après l'hiérophante, cinq officiers publics maintiennent l'ordre dans ces fêtes; le premier, qui est un des archontes, a le titre de roi; et le jour qui suit la célébration des mystères, il assemble le sénat et lui rend compte des désordres qu'il y a remarqués. Les quatre autres, appelés *curateurs*, sont choisis par le peuple. L'hiérophante ou mystagogue, a aussi trois assistans du premier ordre, et dix d'un rang inférieur, employés dans les sacrifices.

De semblables renseignemens ne peuvent donner lieu qu'à des conjectures, et l'on ne doit pas en attendre davantage. Cependant, les cérémonies et le but de ces mystères ne peuvent être de simples apparences et la seule volonté d'effrayer. On ne tromperait point ainsi

des hommes pleins de courage et de raison, qui tous ambitionnent les honneurs de l'initiation. Les petits mystères même offrent des doctrines dont les maximes et les leçons sont de puissans encouragemens à la vertu. Ils ne sont cependant qu'une sorte de préparation à la grande initiation, et, pour l'obtenir, il faut être sans reproches.

Croira-t-on que les initiés obtiennent plus particulièrement la faveur des dieux pendant cette vie, et le bonheur dans l'autre? Alors, tant d'avantages seraient-ils donc attachés à des cérémonies plus ou moins insignifiantes? N'est-il pas plus raisonnable de croire qu'on y dévoile les augustes vérités d'une religion pure, sans superstition, sans préjugés vulgaires, et toutes fondées sur une croyance plus digne de ce suprême conservateur des mondes? C'est ainsi qu'on l'adore en Perse; et telles sont les maximes religieuses qu'on remarque dans les cérémonies du même genre,

mais moins mystérieuses, qu'on célèbre dans l'île de Crète, dont les mystères d'Eleusis et tous les autres ne sont que les imitations.

Nous ne devons point désirer la révélation de ces mystères; ils peuvent être utiles pour ajouter à la pompe, à la majesté de la religion; mais on ne peut que plaindre l'ignorance et la faiblesse qui s'effraient du malheur dont on menace ceux qui ne sont pas initiés. Ce titre ne peut rassurer les méchans, et, quoiqu'on en soit privé, on n'en a pas moins de droit au bonheur qui doit être la récompense des hommes de bien. Adieu.

T.

LETTRE XCVII.

Smerdis, à Cléander.

Bactre.

Oromasde a établi le trône de la Perse pour protéger notre religion con-

tre les idolâtres, qui n'approuvent pas ce qu'ils appellent notre *inhospitalière croyance*, parce qu'elle exclut, disent-ils, les dieux mêmes de nos villes, et ne leur accorde aucun temple parmi nous.

Si la Perse était soumise à un joug étranger, les motifs de ces reproches ajouteraient bientôt un nouveau poids à nos chaînes. C'est ainsi que les juifs traînent par-tout le fardeau du malheur, parce qu'ils ne veulent point abandonner le culte de leurs ancêtres, et se conformer à celui de leurs persécuteurs.

Dispersés sur la surface du globe, ils ont envain tenté plusieurs fois de se réunir. Cette malheureuse nation peut être comparée à un arbre arraché par l'orage du sol qui l'a vu naître : on le voit étendre un instant ses branches faibles, qui bientôt doivent tomber sous la hache d'un nouveau maître.

Le plus saint de nos mages n'admet pas avec plus de respect la présence divine, que ce peuple qui n'a ni la sa-

crilége prétention de la circonscrire par des ouvrages de mains d'hommes, ni l'audace impie de la représenter autrement que par une lumière éclatante, dont les rayons, disent-ils, ont quelquefois éclairé ses prophètes.

Ils sont persuadés qu'il existe quelques mauvais génies, aussi anciens que le monde, et les plus dangereux ennemis du genre humain. Ils ne voient aucun crime dans les unions entre parens, et ils regardent un de leurs prophètes, comme envoyé du ciel.

Ces opinions sont celles des mages, et cette similitude rend plus tolérable l'existence des juifs en Perse. Cyrus, lui-même, lorsqu'il humilia l'orgueil de Babylone, les traita avec moins de rigueur, parce qu'il trouva dans leurs rites religieux quelques traces des véritables doctrines. Xerxès leur permit de rebâtir leurs temples, et il avait détruit ceux de la Grèce.

Notre simple et pure religion, Cléan-

der, fut donc autrefois celle de l'univers; on ne peut en douter. Les hommes ont reçu la vérité, en recevant leur première existence, et ce qui le prouve, ce sont les traditions que ce peuple a conservées, au milieu des malheurs et de la persécution.

Le juif Zadoc a un très-grand crédit à la cour. Un jour je lui demandais sur quels fondemens certains ses compatriotes établissent cet opiniâtre attachement qu'ils ont pour leur religion. — Parce qu'elle est, me répondit-il, un bienfait de Dieu, et quelques-uns de ses ministres sont encore parmi nous, inspirés par lui. Il daigne quelquefois se communiquer à ses saints envoyés, et mettre en évidence leur mission sacrée, par des moyens surnaturels qui nous confirment dans notre croyance. Nos princes écoutent leurs réprimandes avec respect, et se soumettent humblement à leurs ordres; ils ne s'arrogent pas les honneurs des triomphes de

la guerre, des succès de la paix. Dieu seul est souverain. Lorsque nous ne nous écartons pas de ces principes, qui sont la base de notre gouvernement, nous en recevons la récompense.

Zadoc, lui dis-je, votre imagination vous entraîne vers ces tems anciens, où l'innocence de l'homme le rendait digne de converser avec ces génies célestes, consolans, et sublimes intermédiaires entre la puissance de Dieu et la faiblesse des hommes. Et comment croire que tant de vérités importantes, tant de preuves de la prédilection divine, aient été prodiguées à un peuple obscur et resserré dans les limites de la Palestine? — Nous ne sommes pas un peuple obscur, répliqua Zadoc; nos malheurs l'ont prouvé. La médiocrité et l'obscurité eussent peut-être été pour nous des protecteurs plus puissans que les moyens astucieux de la politique des grands empires. Ne méprisez pas notre faiblesse, Smerdis; ainsi que les particuliers,

les états éprouvent les vicissitudes de la fortune, et nous sommes réservés, du moins nous le croyons, à des destinées plus élevées et plus heureuses que notre situation actuelle ne semble le promettre.

De grands princes ont occupé le trône de la Palestine, et un plus grand peut naître encore. Ainsi que votre Cyrus, il soumettra les nations de l'Orient, et rétablira dans ses droits un peuple dont les ancêtres ne remontent pas seulement avec certitude à ces saints patriarches, que le ciel daigna épargner à l'époque du déluge universel, mais encore au-dela de cette borne commune aux autres nations, et nous montre notre origine dans le père des hommes.

Notre conversation fut beaucoup plus longue, et toujours animée par la confiance dans l'avenir, le zèle et l'attachement de Zadoc pour sa religion et sa nation. Grands dieux! me disais-je

en le quittant, qu'elle est douce l'espérance, et qu'il est difficile de l'éteindre dans le cœur humain! Ce peuple, dans l'esclavage, conserve les souvenirs d'une ancienne prospérité qu'il croit devoir renaître; et, dans sa pauvreté obscure, il nourrit son imagination des rêves brillans de la gloire et de la puissance, dont il place l'espérance et se promet les avantages dans un avenir éloigné.

H.

LETTRE XCVIII.

Cléander, à Gobryas.

Athènes.

La supériorité des forces navales d'Athènes suffirait pour affermir la puissance de cette ambitieuse République, si elle était mieux dirigée. L'événement qui a terminé les troubles de Corcyre, en offre une nouvelle preuve. Les deux partis opposés avaient déjà

plus d'une fois couru aux armes, et le peuple avait toujours eu l'avantage. Les partisans de l'oligarchie, craignant que leurs adversaires ne prissent possession de quelques postes, d'où ils auraient pu leur nuire, ont, dans un transport de fureur et de désespoir, mis le feu à des édifices environnans la place publique et le port. Une grande quantité de marchandises et d'autres riches effets, ont été la proie des flammes, qui s'étendirent tellement, que si le vent n'eût été contraire, la ville entière eût bientôt offert un immense monceau de cendres.

Le lendemain Nicostrate arriva de Naupactus avec l'escadre athénienne, et rendit la supériorité au peuple. Ceux du parti contraire furent désarmés, obligés de donner des ôtages, et quatre cents furent enfermés dans le temple de Junon. Quatre ou cinq jours après, on aperçut la flotte du Péloponèse, consistant en cinquante vaisseaux com-

mandés par Alcidas et Brasidas. Les escadres unies des corcyréens et des athéniens sortirent pour aller a leur rencontre, et commencèrent un engagement qui dura jusqu'à la nuit. Les corcyréens, divisés par leurs opinions, combattirent en désordre, mais les athéniens se conduisirent si prudemment, et en même-tems avec tant de courage, que, malgré leur petit nombre, ils coulèrent à fond un des vaisseaux ennemis, et assurèrent la retraite des corcyréens.

La confusion était si grande dans la ville, que si les péloponésiens l'eussent attaquée, comme le voulait Brasidas, ils en eussent été les maîtres avant le matin ; mais ils se contentèrent de débarquer des troupes, et de ravager la contrée. Cette faute donna aux corcyréens le tems de revenir de leur surprise, et de prendre leurs précautions contre le parti aristocratique, qui méditait un second soulèvement. L'ar-

rivée d'une flotte athénienne de soixante voiles, obligea Alcidas de se rembarquer et d'abandonner le champ libre à l'ennemi.

Les factieux du parti populaire, enivrés de fureur et secondés par les athéniens, anéantirent, dans l'espace de sept jours, tout le parti aristocratique. Cinquante des plus riches furent mis à mort, suivant quelques formes de la loi; les autres furent tués dans leurs maisons, par leurs créanciers, ou aux pieds des autels, près desquels ils s'étaient réfugiés. On dit qu'un grand nombre de ces infortunés furent enfermés dans le temple de Bacchus, et qu'on les y laissa périr de faim.

C'est ainsi que se termina cette affreuse sédition; elle est la première qui ait éclaté dans cette guerre: mais l'atroce cruauté d'un des partis, et les ressentimens de l'autre, font présumer qu'elle ne sera pas la dernière.

Les athéniens sont très-orgueilleux

de ce succès, et disent que les péloponésiens se sont conduits, dans cette circonstance, avec l'irrésolution et l'imprévoyance qu'on remarque dans toutes leurs opérations navales. Ils s'imaginent qu'après avoir, dans la même année, mis fin avec succès à la révolte de deux îles considérables, ils peuvent compter sur la fidélité de leurs alliés qui, ajoutent-ils, doivent être convaincus que le pouvoir des lacédémoniens ne les mettrait pas à l'abri du ressentiment d'Athènes. Les hommes sensés s'affligent avec raison des suites funestes de ces divisions; ils prévoient qu'il ne peut résulter de semblables évènemens, qu'un mépris général de la foi publique, un anéantissement total des maximes de religion et des principes d'humanité, dans les relations qui doivent exister entre tous les états de la Grèce.

Les athéniens ont décrété aujourd'hui un secours de vingt galères pour les léontins, peuple de la Sicile, d'ex-

traction ionienne, actuellement en guerre avec les syracusains. Le chef de l'ambassade des léontins est Gorgias, célèbre orateur, et dont l'éloquence a beaucoup de succès dans les assemblées. Elle est d'un genre neuf et particulier, abondante, fleurie, remplie d'allusions et de métaphores; elle a ici beaucoup d'admirateurs. Quant à moi, je pense que le style de ses discours est plus brillant que persuasif, et plus recherché qu'élégant.

Gorgias, en ajoutant à sa réputation d'orateur, celle d'un négociateur habile, a aussi beaucoup augmenté sa fortune par son ambassade à Athènes. Toute la ville se rend chez lui, pour entendre ses lectures; et il ne reçoit pas moins de cent mines de chacun de ses disciples.

Quoique les athéniens, dans le décret, prétendent que leurs anciennes relations avec les léontins sont les seules raisons qui les déterminent à ac-

corder ce secours, vous croirez facilement sans doute qu'ils en ont d'autres, qui touchent de plus près à leurs intérêts. Leur intention secrète est de s'opposer aux envois de blé que leurs ennemis reçoivent de la Sicile, et par suite de s'y établir. La fertilité de cette île, ses richesses, le peu de distance qui se trouve entre elle et l'Italie, l'ont depuis long-tems rendu l'objet de leur ambition et de leur politique entreprenante. Pendant l'administration de Périclès, il y eut des plans formés pour s'emparer de quelques parties de cette île; mais ce grand ministre les découragea toujours. Il disait à ceux qui lui donnaient ce conseil, que la République n'était pas assez puissante pour entreprendre une expédition qui, environnée de difficultés, attirerait encore sur eux le ressentiment et les armes de toute la Grèce.

Les chefs actuels, plus hardis, mais moins prudens que Périclès, n'ont pas

abandonné ce projet, et saisissent avec empressement l'occasion que les léontins leur offrent eux-mêmes d'introduire en Sicile les troupes athéniennes.

Votre conversation avec Python, noble ministre, et la justice que notre grand monarque a rendue aux négocians de Sidon, ont fait naître ici les plus heureuses préventions. Les athéniens se proposent d'envoyer en Perse une ambassade composée de leurs principaux citoyens, et, en même-tems, ils ont donné des ordres à Python, qui doit, en attendant, être chargé des négociations, comme agent d'Athènes. Adieu.

P.

LETTRE XCIX.

OTANES, premier architecte et surintendant des bâtimens du roi, à CLÉANDER.

Saïs.

J'AI vu les morceaux précieux arrivés d'Athènes; leur arrangement bien ordonné dans les salons de Mégabyze, annonce autant de goût, qu'on en remarque dans le choix que vous en avez fait; je suis persuadé que dans une ville comme Athènes, où tout le monde prétend en montrer et juger les chefs-d'œuvres de l'art, la société doit offrir à l'observateur attentif un grand nombre de caractères très-ridicules. Il faut, pour être un véritable appréciateur des beautés en peinture et en sculpture, avoir étudié la nature et les passions, les divers sentimens qui naissent du vice et de la vertu, et qui ont tant d'influence dans les diverses circons-

tances de la vie ; enfin, il faut réunir aux méditations d'un moraliste, l'habitude de voir et de juger toutes les scènes de la vie. Peu d'hommes, Cléander, ont, comme vous, cet heureux avantage.

Vous témoignerai-je ma reconnaissance du plaisir que vous m'avez procuré, en vous parlant de quelques curiosités d'histoires naturelles qui, dernièrement, ont mérité l'attention des mages ? Elles ont été pour Patizithes, l'un d'eux, les bases d'un système fort extraordinaire. Il y voit non-seulement les preuves de l'ancien déluge, mais les effets encore subsistans de plusieurs autres révolutions du globe. Cette collection est placée dans une salle très-belle, près de celle où les fils des mages se réunissent tous les jours pour leurs études. A mon arrivée, Patizithes ouvrit tous ses tiroirs, et je vis une foule de coquillages de toutes les espèces. Après une violente tempête, on en voit à peine un aussi grand nombre,

sur le rivage de la mer Je les regardais avec attention, lorsque Patizithes, entrant sur-le-champ en matière, m'expliqua ainsi son systême.

Tous les peuples ont quelque tradition d'un terrible déluge qui bouleversa la terre, anéantit ses habitans, et ne laissa qu'une seule famille qui, depuis, l'a repeuplée. Ce fut le triomphe d'Arimanius. Il crut avoir reconquis le cahos et son ancien pouvoir sur la nature, parce qu'il lui fut un instant permis de confondre les élémens et tous les produits de la création. Mais bientôt ses espérances dévastatrices s'évanouissent; l'ordre renaît; les vestiges effrayans de cet affreux désastre s'effacent, et il n'en reste de traces que pour en attester la vérité aux âges futurs : tels sont les objets que vous avez sous les yeux.

Ces coquilles ont été trouvées dans des lieux très-éloignés de la mer. Quelques-unes d'elles ont fait partie d'un rocher; d'autres étaient renfermées dans

des corps moins denses; celles-ci ont été recueillies sur le sommet des montagnes; celles-là étaient ensévelies dans le fond des vallées. Les champs de la Babylonie et de l'Egypte, les rochers de l'Arabie et de la Perse, et ces montagnes qui se succèdent et s'étendent du Tanaïs jusqu'à la mer Caspienne, ont contribué à enrichir cette collection.

Mais, lui dis-je, on peut au moins concevoir quelques doutes sur l'antiquité des objets qu'elle présente. Leur fragilité m'étonne, et je ne vois pas comment ils auraient pu se conserver pendant cette longue suite de siècles.

Ils étaient, reprit Patizithes, renfermés dans les entrailles de la terre, et plus à l'abri des outrages du tems, que les corps des anciens égyptiens, dans un tombeau d'asphalte. Cette coquille, qui a la forme d'un cône, faisait partie de la grande pyramide qu'on voit au milieu du lac Mœris. Or, quelle est la

plus ancienne de la pyramide ou de la coquille ? — Il ne peut y avoir de doute sur ce fait, lui répondis-je ; mais est-ce une raison de croire que la coquille est du même tems que la pierre de cette pyramide ? — Je dis plus ; elle est antérieure, et je vais vous le prouver. Alors il arracha la coquille, et continua ainsi :

Ce morceau que vous voyez, est une partie du marbre égyptien ; maintenant remarquez que la place occupée par la coquille, est exactement taillée pour la contenir ; le sculpteur ne pourrait aussi parfaitement approprier les protubérances de l'une aux cavités de l'autre ; il y a une exacte similitude dans les linéamens de chacune de leurs parties, quoique leur nombre soit infini et échappe même aux regards. Cette pierre, aujourd'hui si solide, fut donc autrefois dans un état de fluidité propre à recevoir cette impression de la coquille.

Je conviens, lui dis-je, que cela ne peut être l'effet de l'art; mais il me paraît difficile de croire à cette ancienne fluidité des parties de ce bloc de marbre; et je préfère mes doutes aux certitudes apparentes de cette hypothèse, dont la seconde partie est moins vraisemblable encore que la première. Je crois plus facilement à un ancien déluge, qu'à cette force naturelle qui a pu amollir les rochers et les mettre dans cet état de dissolution qui est la base de vos démonstrations.

Un peu de patience, reprit Patizithes, et cela vous paraîtra moins incertain. Vous savez que des hommes très-savans ne voient dans quelques-unes des colonnes et des obélisques de Thèbes, de Memphis et de Babylone, qu'un ciment composé, puisqu'aucune carrière n'a offert encore des pierres de cette espèce. Nos modernes architectes ont plusieurs compositions de ce genre, qui, d'un état fluide, parviennent

à une très-solide consistance. Pourquoi ne remarquerions-nous pas les mêmes effets dans la nature ?

Lorsque de grands déluges couvrirent la surface de la terre, l'amollirent et la sillonnèrent par le mouvement de leurs eaux, les rochers furent ébranlés, leurs fondemens mis à découvert; ils chancelèrent, et leur poids les entraîna. Les autres matières mêlées, entassées et précipitées de même, les couvrirent; et lorsque les eaux se retirèrent, elles s'unirent, se cimentèrent plus fortement, et formèrent des corps d'inégale solidité et de différentes formes. Je ne vous demande donc pas de croire que les anciens rochers ont été dissous, mais que plusieurs rochers nouveaux, formés par les déluges, ont pu, avant d'acquérir leur dernière consistance, s'augmenter de quelques-unes des dépouilles de la mer. Si vous pouvez admettre cette supposition qui n'a rien d'invraisemblable, il n'est plus, rela-

tivement à ce que vous voyez ici, aucunes difficultés qui puissent vous arrêter.

Quelle autre origine donnerez-vous à cette coquille d'un *nautilus* trouvé dans un *stratum* d'une substance bitumineuse, au-dessous du lit de l'Arbis, quand Artaxerxès fit construire un pont sur ce fleuve ? Que direz-vous de ces dents d'un monstrueux poisson de mer, trouvées dans la carrière qui fournissait des pierres à l'eunuque Bagorazes, lorsqu'il bâtissait son magnifique palais ? Ce grand tiroir est rempli de curiosités, tirées d'un lit de craie enseveli à cinquante pieds de profondeur, sous la terre qui le couvre depuis quelques siècles. On remarque dans ces morceaux de craie, des os, des dents de poisson, plusieurs coquillages de la plus délicate contexture et d'une grande variété de formes et de couleurs, qui n'ont pu s'altérer dans cette enveloppe.

En considérant ces coquillages, je

ne les touchais pas avec assez de ménagement, et je m'aperçus que mon ami pâlissait d'effroi, comme si j'eusse porté le désordre dans les élémens de la création. Je modérai un peu ces mouvemens trop brusques de ma curiosité vivement excitée; et Patizithes continua ses remarques sur plusieurs pierres où l'on remarquait les impressions des poissons dont les corps ont été détruits, et dont il reste non-seulement les empreintes de la tête, des nageoires et de la queue, mais celles des écailles. Il me montra dans quelques-unes une belle couleur, que la pierre même a reçue du poisson; et j'en distinguais une, entre autres, si entière, qu'on voit aisément que la place vide était occupée par une perche de rivière.

Mais, lui dis-je, dans cette confusion générale que vous supposez, on devrait aussi trouver quelques produits du sol conservés dans les entrailles de

la terre. — Oui, répliqua-t-il, on a trouvé ces cornes de cerf dans un marais, et à une profondeur considérable. Voici le bec d'un ibis égyptien, et quelques dents de singes, découvertes par une excavation dans une montagne près de l'Araxes, quoiqu'on ne trouve plus ces animaux dans l'Ethiopie.

Ces noix, ces amandes, ont été déterrées sous les racines d'un ancien cèdre du mont Liban, lorsque les tyriens conçurent l'espérance d'y découvrir de riches mines. Voyez ces morceaux d'un marbre qui n'est jamais employé qu'à couvrir les maisons, parce que d'un seul coup il s'ouvre et se forme en tuiles plates; quelques végétaux s'y trouvent mêlés et l'empêchent de se cimenter parfaitement. Patizithès prit un de ces fragmens, qu'il fendit avec adresse, et il me fit remarquer de larges feuilles du papyrus d'Egypte, disposées en couches pareilles. Vous en avez vu de semblables, me dit-il, et toutes incli-

nées de même, suivant la direction du courant du Nil, lorsque ses eaux se retirent. Je pourrais aussi vous montrer plusieurs morceaux de ce même marbre, remplis de fougère, production ordinaire des terrains secs et stériles; quelques-uns de ces fragmens présentent du myrte, du bois et plusieurs plantes.

Ces deux morceaux de pierre ferrugineuse sont encore plus remarquables; sur la surface de l'un est une espèce de filet; sur celle de l'autre, est le relief du même ouvrage. Leur similitude ne peut être comparée qu'à celle d'un cachet sur de la cire; ces deux morceaux n'en faisaient qu'un.

Je lui montrai une autre pierre qui me parut indigne d'occuper une place dans ses tiroirs, parce qu'elle est employée dans la construction des bâtimens les plus ordinaires.

Vous avez raison, me dit-il; il n'y a point de pierre plus commune; mais

il est étonnant qu'on n'ait pas encore remarqué qu'elle est presqu'entièrement composée de petites coquilles de formes différentes, et que vous apercevrez aisément, en la plaçant à un point de vue convenable. Les édifices de Suse, et peut-être ceux du monde entier, sont pleins de dépouilles de poissons; et l'on ne doit pas en être surpris, si l'on pense à cette multitude innombrable de coquilles, qu'à cette époque, l'Océan bouleversé, dut jeter sur la terre, puisque ses eaux contiennent non-seulement les débris de ces tems, mais ceux des siècles les plus reculés, et qu'ils semblent n'être pas d'une nature très-fragile.

Et vous, mon ami, continua-t-il, puisque vous êtes chargé d'élever des monumens en l'honneur d'Artaxerxès, choisissez toujours, dans ces constructions destinées à la postérité, les pierres les plus simples. Les veines, les couleurs du marbre, sont l'effet des vé-

gétaux et des dépouilles des animaux qui s'y trouvent mêlés. Ces substances hétérogènes ne peuvent s'unir, et ces sortes de pierres résistent peu aux attaques du tems. Je remerciai Patizithes de ce conseil, et je lui dis que, sans douter de la réalité d'un ancien déluge, je ne croyais pas cependant que la nature eût laissé des traces, d'après lesquelles il fût possible d'en fixer l'époque. Par-tout elle montre ses beautés; mais elle couvre ses difformités de voiles épais, que l'indiscrète curiosité des hommes ne parviendra jamais à soulever entièrement : lorsqu'elle en laisse tomber quelques-uns, c'est aux lumières de ceux qui, comme vous, savent l'étudier, que cet avantage est réservé. Vous, voyez, Cléander, à quel point elle fut troublée par Arimanius, qui bouleversa ses lois en détruisit l'harmonie, et la mit en opposition avec elle-même.

LETTRE C.

Cléander, à Gobryas.

Athènes.

Je sais que mes dépêches, après avoir été lues dans le conseil des Sept, sont remises aux archives ; et je n'ai pas cru devoir y faire mention d'un sujet d'inquiétude qui ne regarde que moi. Mon frère Hippias a inséré dans une de ses dernières lettres, l'extrait suivant d'une de celles d'Hydaspes. « Dites à « Cléander que son mérite lui a fait « beaucoup d'ennemis, qui tâchent de « lui nuire dans l'esprit des ministres. « Les intrigues des grands se dirigent « aussi contre lui. On veut le perdre. « Je ne puis, dans ce moment, en « dire davantage ».

Voilà le premier avis de ce genre qui me soit parvenu ; cependant la mystérieuse brièveté de ce billet m'inquiète.

Je ne crois pas avoir donné à aucuns courtisans le moindre sujet de ressentiment ; mais la conduite du trésorier Téribazus me paraît inexplicable. Il ne m'a pas écrit une seule fois depuis que je réside à Athènes ; et cependant, avant mon départ d'Ecbatane, il me montrait quelque bienveillance. Je n'ai même encore rien reçu depuis un an, de mon traitement ; et j'eusse été dans le plus grand embarras, sans vos bienfaits et ceux de Mégabyze.

Après la protection d'Oromasde, généreux Gobryas, la vôtre est mon seul appui. Adieu.

P.

LETTRE CI.

Orsames, à Cléander.

Les égyptiens, comme je l'ai déjà dit dans une autre lettre, ont le plus grand respect pour les morts, parce qu'ils ne

doutent pas de l'immortalité de l'ame. Cette opinion est si généralement répandue dans toutes les nations, que, loin de croire qu'on la doit aux égyptiens, je suis convaincu qu'elle est inhérente à l'esprit humain, qui en a le sentiment, sans en avoir la preuve. Cependant on ne peut refuser aux égyptiens le mérite d'avoir mis cette utile et consolante doctrine à la portée même du peuple, par ces cérémonies funéraires qu'on célèbre près de Memphis, dans un grand espace consacré à cet usage, et qu'ils nomment *le territoire de la Mort.*

Ce sont de grandes et belles prairies, couvertes d'arbrisseaux odoriférans, et arrosées de ruisseaux et de fontaines [1]. Les morts n'y sont admis qu'après en avoir été reconnus dignes, par le jugement d'un tribunal qui tient ses séances dans un endroit où les morts sont con-

[1] Diod. Sicul. lib. I. c. VII.

duits par des barques, qui sont obligées de traverser le lac *Achérusia*.

La loi accorde une entière liberté aux accusations; et si elles sont fondées, le tribunal refuse au mort les honneurs de la sépulture. S'il ne paraît aucun accusateur, ou si les accusations sont déclarées fausses, tous les parens du mort quittent le deuil, font son éloge, et supplient les divinités infernales de le recevoir dans l'heureux séjour des ames vertueuses, invisible demeure qu'ils nomment *Amenthès ;* ces lieux ne représentent que l'image du calme et de la félicité qui les attendent dans l'autre monde. Je vous ai dit précédemment que les égyptiens ajoutent à la doctrine de l'immortalité des âmes, la croyance de la métempsycose. *L'Amenthés* [1], ou le nom qu'ils donnent à l'invisible région,

1 Τὸν ὑποχθόνιον τόπον εἰς ὃν οἴονται τὰς ψυχὰς ἀπέρχεσθαι μετὰ τὴν τελευτὴν Ἀμένθην καλοῦσι σημαίνοντες τοῦ ὀνόματος τὸν λαμβάνοντα καὶ διδόντα. Plut. de Isid. p. 362.

signifie un lieu qui reçoit les ames, et d'où elles peuvent encore revenir sur la terre. Dans cette première émigration des ames, celles des justes sont supposées ne jouir d'abord que des avantages d'une situation paisible, et que rien ne peut troubler; mais ce n'est qu'après plusieurs révolutions successives [1], et après avoir encore animé le corps humain, qu'elles peuvent, en le quittant, parvenir à la félicité, si leur seconde vie en fut digne comme la première.

Quant à l'opinion du passage des ames d'un corps à un autre, de différentes espèces, j'ai quelques raisons de la regarder comme une des notions ajoutées par leurs philosophes à l'ancienne doctrine; elle se bornait à enseigner que les ames des morts devaient animer

1 Ἐις δὲ τοῦτο φαῦλος μὲν οὐδεὶς οὐδὲ ἀκάθαρτος ἄνεισιν· οἱ δὲ χρηστοὶ μετὰ τὴν τελευτὴν κομισθέντες, αὐτόθι ῥᾷστον μὲν οὕτω βίον, οὐ μὴν μακάριον οὐδὲ θεῖον ἔχοντες ἄχρι τοῦ δευτέρου θανάτου διατελοῦσι. Plut. de facie in lunâ, p 942.

de nouveau les corps, à l'époque de leur grande révolution.

Avant d'arriver au labyrinthe, nous examinâmes les trois grandes pyramides qui sont entre Memphis et Arsinoé. Quels furent les motifs de ces constructions gigantesques ? c'est la première pensée qui se présente à l'esprit en les voyant. La religion ne les consacra peut-être pas toujours à la sépulture ; mais il est évident que les fondateurs de ces monumens, qu'ils élevaient pour éterniser leurs noms, voulurent y être enterrés.

Les égyptiens (et c'est un des traits qui les caractérisent), mettent moins d'ostentation dans la construction des palais que dans celle des édifices funéraires. Cette particularité se fait encore remarquer dans les soins qu'ils se donnent pour perfectionner l'art d'embaumer les corps. Ces deux intentions doivent être attribuées à l'ancienne opinion dont Cherès, prêtre égyptien,

nous a parlé. Les ames quittent, avec moins de regret, les lieux où leurs corps sont déposés [1], lorsqu'elles ont l'espérance fondée de pouvoir un jour les animer encore ; s'ils étaient anéantis, elle seraient forcées d'en habiter d'autres, et se verraient ainsi de nouveau exposées aux hasards, aux passions, aux vices et aux malheurs qu'elles ont heureusement évités pendant leur première existence.

Les égyptiens, dans leurs usages symboliques, expriment la nature permanente et incorruptible de l'ame, par une certaine combinaison de nombres, qui est pour eux le signe de l'inaltérabilité [2]. Pythagore, disent-ils, l'appelait le nom-

[1] Ægyptii periti sapientiæ condita diutius reservant cadavera, scil. ut anima multo tempore perduret, et corpori sit obnoxia, ne citò ad aliud transeat. Servii Comment. in v. 67. Æneid. lib. III.

[2] — Τὸν δ' ἀριθμὸν ἑαυτὸν κινοῦντα, τὸν δ' ἀριθμὸν ἀντὶ τοῦ νοῦ παραλαμβάνει Plut. de placit. lib. IV. c. 2.

bre qui se meut lui-même, pour exprimer dans un sens mystique qu'il n'avait rien de la mobilité et de la divisibilité de la matière. Quelques-uns voient aussi dans la forme pyramidale, quelques rapports avec des doctrines sacrées et mystérieuses; mais il est plus naturel de supposer que, dans ces édifices, dont on voulait assurer la longue durée, on avait préféré cette forme, comme étant la plus solide. Il est possible aussi de les regarder comme des monumens consacrés jadis aux principaux objets de leur culte. Les pyramides et les obélisques sont les plus anciennes représentations des divinités du ciel, par allusion à la forme pyramidale des rayons qui s'échappent des corps lumineux.

Les pyramides [1] que j'ai vues sont sur une élévation formée de rochers, qui s'élèvent doucement de la plaine de Memphis, et se prolongent à l'occi-

[1] Greaves Pyramidographia.

dent jusqu'aux montagnes de la Lybie. Chacun des côtés de la grande pyramide a près de sept cents pieds grecs de longueur. Elle se compose de rangs de pierres posées les unes sur les autres, jusqu'à une hauteur qui est à-peu-près égale à la largeur de la base. Les eaux du Nil y pénètrent par un canal secret, pratiqué sous une grande voûte au-dessous de la pyramide [1]; Dans le milieu est un tombeau, où le corps du roi qui termina la pyramide, devait être déposé. Une chaussée pavée de marbre de granit en quelques endroits, conduit des bords du Nil au sommet de la montagne sur laquelle la pyramide est bâtie.

Au midi et à une portée d'arc de cette pyramide, nous en vîmes une seconde qui est presque de la même grandeur; mais les pierres qui la composent ne sont pas si grandes, les côtés ne s'élèvent pas par degrés, et forment

[1] Hérod. Euterp.

un plan uni. Elle est entourée au nord et à l'ouest d'un rang de cellules, régulièrement construites et taillées dans le roc [1].

A l'ouest de la grande pyramide, nous avions remarqué aussi un bâtiment construit de pierres de basalte, où, comme dans les cellules qui environnent la seconde, on a pratiqué des passages secrets, qui conduisent de l'une à l'autre pyramide, et qui sont réservés aux prêtres et aux initiés.

Au sud est le fameux Sphinx, colosse immense, dont le corps a, près de la tête, cent deux pieds de tour, ce qui suffit pour donner une idée de ses proportions démesurées. Il fut sans doute placé dans cet endroit pour représenter la saison de l'inondation.

La troisième pyramide, éloignée d'un stade de la seconde [2], est située sur une hauteur, et, à quelque distance,

[1] Greaves, ubi suprà.

[2] *Id. Ibid.*

elle paraît égale aux deux premières, quoiqu'elle soit beaucoup plus petite; mais elle est mieux construite, et le marbre en est plus beau. A côté est un édifice, dont les pierres sont noires, et dures comme le marbre de Thèbes.

Nous découvrîmes, au midi, plusieurs autres pyramides, éloignées et dispersées dans une étendue déserte, sur les confins de la Thébaïde. J'en avais vu aussi un grand nombre l'année dernière, en descendant le Nil; mais ces pyramides, quoique très-solides, furent l'ouvrage moins perfectionné des époques plus reculées, et lorsque les égyptiens désiraient plutôt de s'assurer des sépultures inviolables, que de laisser de remarquables monumens de leur magnificence. Elles ont été élevées par les anciens rois de la dynastie de Thinite, ou de leur tems.

On en remarque une dont les dimensions sont à-peu-près les mêmes que celles de la plus grande des py-

ramides, près de Memphis. On en voit deux autres plus anciennes que celles-ci, dans le milieu du lac Mœris. Chemmis, qu'Hérodote nomme toujours Cheops, est regardé comme le fondateur de la plus grande des pyramides qui sont près de Memphis; il était un des descendans de Sésostris, dont le règne est postérieur à celui de Mœris. Cephren était le frère de Chemmis, et Mycerinus était son fils; on les regarde comme les fondateurs des deux autres pyramides.

Le lac Mœris fut creusé dans l'intention de maintenir les inondations du Nil à une hauteur convenable, en en diminuant le débordement, quelquefois trop considérable, par un canal de quatre-vingts stades de longueur, et de trois cents pieds de largeur; il établit une communication entre le fleuve et le lac, dont les eaux peuvent aussi, par le moyen des écluses, se répandre au loin dans la contrée, lorsque l'inondation ne

suffit pas. Quoique les dépenses pour ouvrir et fermer ces écluses soient considérables, c'est un ouvrage de la plus grande utilité.

Dans le milieu du lac, Mœris fit conserver une espèce d'île pour y placer son tombeau, et il y éleva, pour lui-même et sa femme, deux pyramides surmontées d'une haute statue, assise sur un trône. Ces pyramides ont de hauteur cent brasses, dont cinquante seulement sont aperçues au-dessus des eaux. Ce lac, qui est à six cents stades de Memphis, a donc, du moins en quelques endroits, trois cents pieds de profondeur, et je crois, comme Hérodote, qu'il fut entièrement l'ouvrage de l'art. Il a de circuit trois mille six cents stades.

Nous le traversâmes pour nous rendre au labyrinthe, qui fut construit par les douze rois réunis qui gouvernèrent l'Egypte, après l'expulsion de Séthon, prêtre de Vulcain; c'est d'a-

près ce monument, un des plus étonnans en ce genre, que Dédale construisit le fameux labyrinthe de l'île de Crète. Les appartemens souterrains sont creusés dans le roc; mais ce qui rend ce fait plus vraisemblable, c'est que le roc n'est qu'une sorte de pierre sablonneuse, qui, dans leurs sépultures, contribue encore à la conservation des corps qu'on y dépose. On voit sous ces voûtes étonnantes, les *Gabbares* [1], ou les momies des douze rois fondateurs du labyrinthe, avec les restes également conservés des crocodiles et des autres animaux sacrés.

Toute cette contrée, qui prend son nom de la ville d'Arsinoé, a, pour les crocodiles, une extrême vénération. La conservation de leurs restes, ainsi que celle des dépouilles des autres animaux qu'on embaume avec le plus grand soin,

[1] « Morem enim habent siccare corpora, et « quasi æenea reddere; Gabbaras ea vocant. » Aug. serm. 120. de diversis.

ne peut être regardée que comme une extravagance de la plus aveugle superstition.

A l'extrémité du labyrinthe, on voit une pyramide de deux cent quarante pieds de hauteur, et dont la base est de la même dimension. On y a gravé des représentations colossales de divers animaux. On y arrive par un passage souterrain. Les appartemens inférieurs m'ont paru être les mêmes que ceux qui sont au-dessus, et dont Hérodote a fait une description très-exacte. Je dois à Cherès, prêtre égyptien, qui nous accompagnait, l'avantage d'avoir vu ces appartemens souterrains, dont on refusa l'entrée à Hérodote, lorsqu'il vint pour la première fois en Egypte.

Je vous écris de Saïs, ville du Delta, d'une antiquité remarquable, et dont les curiosités nombreuses seront le sujet de quelques-unes des lettres que je vous écrirai avant mon départ pour la Grèce.

Vous avez fait, Cléander, tant de

progrès dans l'étude de la philosophie et des autres sciences, enseignées par les sages de la contrée que vous habitez, et qui ont eu connaissance des doctrines secrètes de l'Egypte, que j'ai bien moins, en vous en parlant, l'espérance de vous être utile, que le désir de m'instruire.

Hérodote disait, après avoir lu votre lettre sur les mystères d'Eleusis : Cet éphésien a découvert, par ses conjectures sur ce sujet, ou par quelques indiscrétions de ses amis d'Athènes, plus de secrets qu'on ne peut en connaître sans être initié, et qu'on ne doit en révéler, lorsqu'on a l'avantage de l'être. Vous savez qu'Hérodote a, dans son histoire, jeté sur tous ces objets le voile le plus religieusement impénétrable. Adieu.

L.

FIN DE LA CINQUIÈME ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRES ATHENIENNES.

TROISIÈME ANNÉE DE LA 88.e OLYMPIADE, ET LA SIXIÈME DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRE CII.

HYDASPES, à CLÉANDER.

Suse.

HÉLAS! Cléander, le trône de Cyrus a perdu son plus ferme appui, et notre monarque, le plus habile de ses ministres. Mégabyze n'est plus.

Ce grand homme, comblé d'honneurs, chargé d'années, expira dans son palais, à Suse, le quinzième jour de cette lune. Les larmes du prince, celles du peuple, ont honoré sa mort; les regrets sont universels; l'hommage fut celui de la reconnaissance.

Son éloge rappelle celui de son grand-père, qui contribua à détruire la tyrannie des mages et les services de son père qui prit Babylone. Mégabyze, héritier de la gloire de cette illustre famille, put l'accroître encore, sans recourir à cette condescendance servile, ni à ces affectations de popularité, toujours également nuisibles aux intérêts du prince et de l'état.

Ses brillantes qualités, ses exploits, ses services sont aujourd'hui le sujet de toutes les conversations. La brillante carrière de cet illustre ministre était presque terminée, lorsque vous vîntes à Suse; et vous le connaissiez peu.

Mégabyze, élevé sous les yeux de son père, d'après les excellentes maximes des anciens perses, se fit remarquer dans ses premières campagnes, par Darius qui avait éminemment le talent de distinguer le mérite de ses sujets. Il suivit Xerxès en Grèce, et commandait l'armée avec Mardonius. Il ne rendit

pas des services moins importans à Artaxerxès. Il découvrit les trahisons d'Artabanus qui, après avoir assassiné Xerxès, accusa de ce crime son fils aîné Darius, fut la cause de sa perte, et dirigea ensuite ses manœuvres criminelles contre Artaxerxès. Les partisans d'Artabane suscitèrent une révolte, pour venger la mort de ce traître; Mégabyze qui avait donné des preuves de sa fidélité, en dévoilant leur odieuse conspiration, montra son courage dans une bataille contre ces rebelles, et fut bientôt après envoyé contre ceux de l'Egypte, qui, avec les secours des athéniens, avaient voulu profiter des troubles de la Perse, pour recouvrer leur indépendance. Il les battit près de Memphis, et les força de mettre bas les armes, sous la seule condition qu'on leur laisserait la vie.

Mégabyze s'écarta un moment de cette soumission aux ordres du prince, si sévèrement prescrite par nos lois;

mais il expia ensuite cette faute par les plus grands services. Ceux qui connaissaient l'élévation de son esprit, la fermeté de son caractère, et les hautes et sévères notions qu'il avait des règles de l'honneur, furent moins surpris de l'indignation qu'il manifesta, lorsque les prisonniers égyptiens, et Inarus, qu'ils avaient choisi pour roi, furent mis à mort, malgré la condition expresse du traité qu'il avait fait avec eux.

Lorsque Mégabyze revint à la cour, notre monarque, soit qu'il voulût ou humilier son orgueil, ou éprouver sa fidélité, le bannit à Cyrta, sous le prétexte qu'il avait violé une des lois de l'empire, qui ne permet à personne de frapper, à la chasse, un animal lorsque le roi n'a pas encore lancé sa javeline. Il montra, dans son exil, tant de modération et de prudence, que ses amis parvinrent à lui rendre la faveur de notre grand monarque, et il fut envoyé contre Cimon. Mais des défaites

continuelles avaient tellement éteint le courage de nos soldats, qu'il ne put parvenir à le ranimer; et il fut vaincu par l'armée des grecs sur les côtes de la Cilicie.

On sentit le besoin de donner à la Perse le tems de réparer ses forces épuisées; et, malgré les inconvéniens du traité qui fut conclu avec Cimon, Mégabyze parvint à calmer les mécontentemens qui en résultèrent, et prédit les avantages que nous pouvions en espérer, lorsque les grecs, ayant terminé leurs guerres étrangères, tourneraient, suivant toutes les probabilités, leurs armes contre eux-mêmes. Il ne perdit jamais de vue ces troubles que l'ambition inquiète d'Athènes et de Sparte doit renouveler sans cesse, et qu'il tâcha d'accroître encore par l'entremise secrète d'Arthusius de Zélis.

Lorsque la guerre actuelle fut sur le point d'éclater, c'est Mégabyze qui proposa au conseil de vous offrir la

mission dont vous vous acquittez avec un zèle dont il était tellement satisfait, qu'il en parlait encore au roi avec les plus grands éloges, peu d'heures avant de mourir.

Ne négligez pas, Cléander, l'appui de vos amis; il vous est nécessaire dans ce moment. Le grand trésorier dont le caractère astucieux et perfide ne vous est pas assez connu, cherche à vous nuire près de tous ceux qui peuvent lui en offrir les moyens. L'eunuque Petisas et Artasyras, chargés des archives, répandent sur vous des bruits désavantageux. Au lieu de vous réunir, disent-ils, à Cléon et à sa faction, vous ne formez de liaison à Athènes qu'avec le parti qui désire la paix. Le but de toutes ces intrigues est d'envoyer à votre place un certain Timoclès, de l'Eubée, qui, après avoir quitté son pays, parce qu'il était accablé de dettes, a parcouru plusieurs parties de la Grèce, et s'est procuré des recommanda-

tions près de quelques-uns de nos satrapes. Il m'a paru que cet homme n'était qu'un pédant sans moyens, mais intrigant avec succès, au moyen de ses prétendues correspondances en Grèce; c'est un convive assidu de nos satrapes; il vante leur magnificence, flatte leur vanité; et c'est ainsi que ces gens-là parviennent quelquefois à nuire aux hommes de mérite, en les écartant avec adresse des emplois qu'ils ambitionnent, et que trop souvent ils obtiennent.

Toutes ces calomnies n'ont produit aucun effet sur l'esprit du roi. Il a écouté les représentations, et donné ordre à Téribaze de vous envoyer sans délai les appointemens qui vous sont dûs. Il n'osera désobéir.

Gobryas est très-occupé des affaires intérieures de la famille de Mégabyze. La conduite infâme du médecin Appollonide y avait porté le désordre. Il est difficile de parler de cette compli-

cation de crimes. Cet homme a osé attenter à l'honneur du sang royal, et souiller par une séduction coupable, celui de son bienfaiteur. Mais il faut jeter un voile sur cette scène d'iniquité et d'ingratitude. Puisse le nom d'Amytis, fille de Xerxès et l'épouse de l'illustre Mégabyze, ne pas passer à la postérité dans les annales de la famille d'Achæmenes! Ce souvenir pénible ajoute encore à la douleur que me fait éprouver la perte d'un ministre aussi habile; son caractère et ses talens seront long-tems l'objet des éloges et des regrets de ceux qui, par leurs observations et leur longue expérience, ont appris combien l'influence d'un génie supérieur, dans une place élevée, peut contribuer au bonheur des nations. Adieu.

P.

LETTRE CIII.

Cléander, à Orsames.

Je fus, il y a quelques jours, me promener avec Socrate, à quelque distance de la ville. Tristes et pensifs, nous considérions les derniers ravages de la mer. Les arbres étaient déracinés, les espérances de l'agriculture flottaient sur les eaux; cette scène de désolation me frappa tellement, que je ne pus m'empêcher de m'écrier : Suprême providence! pourquoi souffrez-vous qu'Arimanius porte ainsi le désordre et la destruction dans vos ouvrages. Quand viendra le jour où le pouvoir accordé à cet être maudit, sera soumis au vôtre!

Cléander, me dit Socrate, connaissez-vous l'intention de dieu en créant ce grand nombre de mauvaises herbes et d'insectes, dont nous n'apercevons que l'inutilité et les désagrémens? Ce-

pendant, tout a sa place, dont l'avantage est prévu dans le systême général de la nature. Connaissez-vous le dessein du charpentier d'un vaisseau, dans toutes les pièces de bois dont il est occupé? Cependant, vous êtes loin de croire qu'il travaille sans but.

Le ton de chacune des cordes d'une harpe peut vous paraître aigre, désagréable; mais vous savez que leurs proportions relatives sont si parfaitement ordonnées, que ces sons réunis doivent produire la plus douce mélodie. Aurez-vous donc moins de confiance dans le créateur des mondes, que dans le charpentier d'un vaisseau? et parce que vous connaissez mieux l'harmonie d'une harpe, que celle de l'univers, douterez-vous de l'intelligence de celui qui préside aux mouvemens mesurés des corps célestes, et protège le plus faible, comme il conserve dans l'orbite qu'il doit parcourir, chacun des globes qui roulent sur nos têtes?

Si vous êtes persuadé de l'existence et de la puissance de Dieu, de sa sagesse, de sa bonté et de sa justice, croyez aussi que, quoi qu'il arrive dans le monde, tout a un but, tout est nécessaire. Cette doctrine orientale, qui suppose que le pouvoir d'Arimanius doit céder un jour à celui d'Oromasde, n'est que l'expression allégorique de cette grande vérité. Ce qui nous paraît un sujet de douleur, devrait souvent en être un de reconnaissance. Les tempêtes agitent l'air, en dissipant les vapeurs, et entretiennent la salubrité de l'atmosphère. Peut-on prouver que les tremblemens et les torrens, dont les ravages instantanés nous désolent, ne sont pas des moyens d'action qui concourent encore à l'utilité générale ? Nous ne pouvons juger parfaitement les effets dont nous sommes condamnés à ignorer la cause.

Quant à l'opinion des Perses et de quelques autres nations, sur l'origine

du mal et le culte d'Arimanius, je la regarde comme une erreur traditionnelle, née des faiblesses, de la crainte et des conjectures de l'ignorance ; la superstition commence toujours par les unes ; les autres l'alimentent, et toutes en favorisent les excès, ou en préparent les maux.

Lorsqu'on commença à rechercher les causes des événemens affligeans, on supposa l'existence d'un être essentiellement malfaisant ; et, pour l'appaiser, on l'adora. A Tyr, à Carthage, on sacrifie encore des victimes humaines à Saturne, ou à Moloch qui, probablement fut un de leurs tyrans, pour l'empêcher de continuer à leur faire, après sa mort, autant de mal que pendant sa vie.

C'est ainsi qu'en Egypte, Typhon eut aussi un culte particulier, parce qu'il avait été le persécuteur de ce pays, comme Osiris en avait été le bienfaiteur. Et c'est ainsi que les hommes,

frappés de cette irrésistible et continuelle succession du bien et du mal, furent conduits à penser que, ne pouvant sans doute avoir la même cause, ils devaient attribuer le premier au bon principe dont ils implorèrent l'appui; et le second, au mauvais, dont ils tâchèrent de fléchir les ressentimens.

J'engageai Socrate à continuer ses réflexions sur un sujet aussi important; mais il avait un engagement, pour ce soir même, avec Alcibiade, et il me quitta.

Vous voyez avec quelle liberté ce philosophe s'exprime sur les croyances vulgaires; mais la découverte de l'erreur est aussi nécessaire à l'évidence de la vérité, que l'examen des théories du vice à la pratique de la vertu. Cependant, de semblables recherches nous exposent à la censure. Les uns nous accusent d'imprudence; les autres, d'absurdité; ceux-ci d'affectation et d'orgueil, et le plus grand nombre, d'im-

piété. Il est à remarquer cependant, que les philosophes grecs, ne regardant pas le peuple comme suffisamment instruit, se gardent bien de lui révéler leurs opinions secrètes, et ne parlent de ces vérités, que dans leurs entretiens particuliers. Ils pensent avec raison, qu'elles pourraient avoir, sur les opinions du vulgaire, une influence trop prompte pour n'être pas dangereuse. Il en est de leurs idées à cet égard, comme des eaux rafraîchissantes du Choaspes, il n'est permis d'en boire qu'aux souverains de l'Asie.

C.

LETTRE CIV.

Cléandre, à Smerdis.

Ne soyez pas étonné, Smerdis de mes fréquentes observations sur la nature humaine; la Grèce offre sur ce point des sujets inépuisables. Vous, dont les



DÉMOCRITE

jours s'écoulent dans une parfaite tranquillité, et au milieu d'un peuple toujours heureusement guidé par les sages maximes de Zoroastre, vous ne pouvez avoir une idée des bizarreries de l'esprit humain, lorsqu'il n'a plus de direction fixe et invariable.

La paix qui résulte de cette union des opinions, est comme une mer calme, qui n'offre ni dangers à prévoir, ni écueils à éviter; mais aussi, elle ne peut apprendre à juger l'impétuosité, ni à connaître la nature de cet élément.

Ici, il suffit qu'un homme conserve une apparence de respect pour les dieux, et il peut raisonner sur les principes de la philosophie; il peut même conserver et choisir avec une extrême indépendance, ses opinions religieuses, prendre les maîtres qui lui conviennent, et suivre ou professer le système qu'il s'est fait.

Je rencontre quelquefois un abdéritain, qui, par son expérience et ses

longs voyages, a acquis des connaissances très-étendues sur l'histoire des peuples, et fait beaucoup d'observations sur celle de l'esprit humain. Il montre un amour extrême pour la solitude; mais ce n'est, ni pour se livrer à de sérieuses spéculations, rien n'est plus éloigné de son caractère, ni pour éviter la gaîté des autres, mais pour conserver la sienne, et parce qu'il se trouve mieux avec lui-même, qu'avec ceux qui le recherchent.

Les réflexions de ce philosophe excitent plus vivement en lui ce besoin de rire, qu'il paraît avoir au plus haut degré, que les évènemens les plus plaisans ne peuvent le faire dans les autres. Son imagination lui fournit sans cesse une foule d'images ridicules, qui renouvellent et conservent cette joyeuse habitude. Si quelques personnes l'interrompent, en se trouvant sur son chemin, il rit d'elles, lors même, ce qui est toujours hors de propos relative-

ment à lui, qu'elles lui demanderaient ou des consolations ou des conseils.

En un mot, qu'on lui parle, ou de la mort d'un parent, de la naissance d'un héritier, de l'extinction d'une famille, de la perte d'une immense fortune, d'honneurs nouveaux accordés à un grand homme, ou de la disgrace qu'il vient d'éprouver, ses éclats de rire seront également immodérés.

Cette manière d'être a quelque chose de si extraordinaire, que les athéniens résolurent de lui envoyer Hippocrate, pour entreprendre la guérison de cette espèce de frénésie. Lorsque le médecin arriva, il trouva le philosophe très-occupé de la dissection de plusieurs animaux, et il fut reçu avec de grands éclats de gaîté, qui cependant ne le persuadèrent nullement que le rieur fût en délire. Après avoir conversé avec lui, il le quitta et dit qu'il était le seul homme de cette ville qui eût conservé un esprit juste et une raison saine.

Ne croyez pas, vénérable Smerdis, que j'aie imaginé ce caractère singulier ; je puis vous en citer encore un autre qui ne l'est pas moins ; c'est celui d'un homme qui juge à propos de pleurer de tout ce qui excite les rires du citoyen d'Abdère.

Si cet habile médecin de Cos, le savant Hippocrate, pouvait les enfermer ensemble, ils sentiraient bientôt qu'il est aussi absurde de s'affliger toujours des sottises des hommes, que de rire sans cesse de leurs folies. Ces deux systêmes, en se rapprochant, se modéreraient. Bientôt ils n'en formeraient qu'un seul, qui, devenu celui de la sagesse, de la vertu et de la modération, serait, vénérable Smerdis, entièrement le vôtre. Adieu.

H.

LETTRE CV.

Artaxerxès, à Cléander.

Vous nous avez donné, Cléander, des preuves nombreuses de votre zèle, depuis votre séjour à Athènes, et nous avons encore jeté les yeux sur vous, pour une importante affaire, qui exige autant de prudence dans la conduite que de célérité dans l'exécution.

Vous n'ignorez pas que, sous le règne de Xerxès, les peuples de la Béotie, et particulièrement les thébains, se soumirent aux perses, et nous furent attachés jusqu'à la malheureuse bataille de Platée.

Nous avons appris qu'il reste encore dans cette ville de Thèbes, qu'on regarde comme entièrement dévouée aux lacédémoniens, de nombreux partisans de l'ancienne faction mède, et qu'ils ne demanderaient que des encourage-

mens et des secours, pour se resaisir de l'autorité.

Il faut que vous partiez sur-le-champ pour Thèbes; et si vous trouvez ces dispositions aussi favorables qu'on nous l'annonce, vous vous concerterez avec les descendans de Timagenes et d'Artaginus : ces familles sont bien connues par leur attachement à nos intérêts, et vous préparerez ensemble les changemens qui peuvent déterminer les thébains.

Vous leur direz qu'on pourrait nous engager à entrer dans la ligue du Péloponèse, ou du moins, dans celle de Thèbes, et qu'il suffirait de disposer une place d'armes, comme la forteresse d'Elatea, pour y recevoir des troupes que nous enverrions à leur secours.

Nous avons ordonné à Teribaze, notre trésorier, de vous adresser, par le vaisseau qui porte cette dépêche, des remises suffisantes pour mettre ce projet à exécution. Nous ne doutons pas

de votre empressement à nous rendre cet important service, et nous vous recommandons à la protection d'Oromasde.

Au palais de Suse, le 22 de la lune Aban, et la 41.e année de notre règne.

P.

LETTRE CVI.

Cléander, à Orsames.

Socrate revenait d'un sacrifice où il avait assisté avec plusieurs de ses concitoyens. Je suis très-aise de vous rencontrer, me dit-il, dans une circonstance aussi favorable aux discussions religieuses; et, après un moment de recueillement, il commença ainsi: « Les meilleures choses sont celles dont la dégradation se fait d'autant plus vivement sentir, que dans leur origine, elles en étaient très-éloignées. L'intervalle

d'un degré d'imperfection à un autre, ne peut être remarqué comme celui qui sépare la perfection de la dépravation.

« Lorsque la religion, fille du ciel, descendit sur la terre, elle était pure, aimable comme son divin auteur, et fondée sur la raison dont elle offrait l'image. Aujourd'hui elle est loin de cette simplicité primitive. Elle était indulgente, elle est devenue sévère; elle ne présentait à l'esprit que de beaux modèles, et on en a fait les moyens de l'iniquité et de la dissimulation : telles sont les altérations que la religion a éprouvées par les esprits faibles et les cœurs corrompus ; les premiers ont rendu la religion absurde, et les autres, immorale ; la superstition troubla la raison, et le vice la déprava.

« On ne peut espérer à cet égard aucune réforme, si l'on n'abolit pas le système du polythéisme et ses divinités imaginaires, pour ramener les

hommes à la croyance d'un seul Dieu. La morale publique aura une base solide, lorsque le peuple aura des notions plus justes sur les attributs de la divinité, et les phénomènes de la nature.

« Ce perfectionnement dans la religion peut être comparé à celui qui sera un jour l'ouvrage des physiciens. Aujourd'hui, ils attribuent encore chacun des effets naturels à une cause particulière, et bientôt ils verront qu'ils n'en ont tous qu'une seule. Mieux nous connaîtrons enfin la nature et la morale, plus nous serons assurés qu'elles sont également simples et uniformes. »

Vos réflexions, Socrate, lui dis-je, me paraissent conduire à celles que sans doute vous vous proposez de faire sur l'origine de l'idolâtrie; mais avant de les commencer, permettez-moi de vous demander s'il n'est pas probable que Dieu, par condescendance pour notre faiblesse, voulut, lorsqu'il créa l'homme, l'éclairer par des révélations sur-

naturelles, et cependant d'une manière qui pouvait affecter ses sens?

J'allais vous en parler, reprit Socrate, et c'est de ce point que nous devons partir, pour tracer l'origine et suivre les progrès de ce culte, qui, quoiqu'il se perde dans des tems de la plus sauvage barbarie, a été confirmé par la sage politique des législateurs.

Lorsque Dieu nous eut placés dans le vrai chemin, il est raisonnable de supposer qu'il voulut nous y maintenir, en se manifestant de toutes les manières qui devaient nous être utiles. Mais bientôt la tradition à cet égard ne fut plus suffisante. Les hommes cherchèrent des emblêmes visibles, et regardèrent le soleil comme l'agent principal de la providence, dans le système de la nature. Ils supposèrent que la divine énergie lui avait été plus spécialement communiquée.

C'est sous ce point de vue qu'ils considérèrent aussi la lune, dont l'influence

balsamique mûrit les fruits de la terre ; et, sous des degrés subordonnés, ils offrirent de même un culte aux autres planètes et aux étoiles.

Ils ne s'en tinrent pas là, et bientôt ils cherchèrent des symboles d'adoration plus près d'eux ; ils voulurent qu'ils fussent, pour ainsi dire, leur ouvrage. Alors on adora le feu terrestre. Il ne fut, à la vérité, que l'emblême d'un emblême ; mais lorsque les aggrégations d'hommes se multiplièrent, ils finirent par ne plus considérer que ce dernier objet de leur adoration.

Les erreurs se succédèrent. On adora tous les élémens, puis vinrent les plantes, les animaux ; et le culte offert à tous les résultats visibles de la création, fit oublier l'hommage qu'on devait à la première cause. Telle devait être la religion, lorsqu'elle n'avait ni temples, ni prêtres, ni offrandes, ni cérémonies : mais lorsque les arts commencèrent, de nouveaux besoins, des

sentimens nouveaux en furent les produits; et les hommages de la reconnaissance qu'on devait aux hommes, se mêlèrent à ceux qu'on ne devait qu'à la divinité.

L'inventeur de la charrue, le premier qui sema du grain, celui qui éleva une cabane, furent, après leur mort, honorés d'abord par des rites funéraires. Encouragés par ces premiers progrès, les hommes se réunirent et l'état social se forma. Les propriétés furent divisées, on bâtit des villes, on eut des armées, des législateurs, des magistrats, des généraux. Nouveaux triomphes pendant la vie de quelques hommes; nouveaux hommages après leur mort. On imagina bientôt que ces héros pouvaient dans l'autre monde, rendre de bons offices aux amis qu'ils laissaient dans celui-ci.

Cette idée devait être d'autant mieux accueillie, qu'elle était fondée sur la croyance de l'immortalité de l'ame, et

de l'existence de ces esprits bienfaisans, destinés par l'Etre suprême à veiller sur la terre, et à diriger les pensées et les actions des êtres raisonnables qui l'habitent. Dès-lors, la théologie devint chaque jour plus compliquée et plus obscure.

Les noms du soleil et de la lune furent d'abord accordés à un roi ou à une reine, comme un hommage à leur bienfaisance. Lorsqu'ensuite le culte des hommes divinisés eut acquis quelque consistance, on fit tout le contraire, et l'on donna aux astres les noms de quelques hommes. Et c'est ainsi que la sphère céleste eut, dans chaque nation, diverses appellations, qui rappelaient les noms des différens héros qui avaient illustré ces contrées.

Dans les âges suivans, quelques législateurs adroits prétendirent qu'une puissance surnaturelle leur était transmise par quelques-uns de ces anciens héros, devenus les divinités tutélaires des pays

où ils étaient nés; et cette opinion se fortifia, soit par la superstition de ceux qui avaient voulu honorer leur mémoire, ou parce qu'ils avaient l'orgueil de croire qu'ils avaient mérité d'eux une protection particulière.

L'apothéose des vertus humaines succéda à ces différens cultes des héros mis au rang des dieux. On adora la justice, le courage, la pitié et toutes les vertus.

Je parlai ensuite à Socrate du culte que les égyptiens rendaient aux animaux, de leurs emblêmes, de leurs hyéroglyphes, et je vis que son opinion s'accordait parfaitement avec la vôtre; mais je voulais aussi connaître la sienne, sur la question si souvent agitée entre les grecs et les égyptiens, et qui a pour objet de savoir quelle est celle de ces deux contrées qui a emprunté ses dieux de l'autre. Plusieurs écrits sur ce sujet ne l'ont pas encore suffisamment éclairci. Eurydamus, grand

prêtre du temple d'Eleusis, a obtenu un grand succès, en défendant les prétentions et les droits des grecs ; mais on m'a dit qu'un prêtre d'Héliopolis avait répondu depuis peu à Eurydamus.

Cette dispute, reprit le philosophe, est du nombre de celles dont un homme de bon sens ne se mêle jamais. Je ne vois dans ces discussions inutiles qu'une obscurité impénétrable, et augmentée encore par les mensonges répétés, de chacun de ceux qui ont essayé d'y jeter quelque lumière. Il est généralement reconnu que des colonies égyptiennes se sont établies en Grèce, et il est vraisemblable que leurs rites religieux, le culte de leurs héros divinisés, nous furent communiqués par eux, et que nous ne fîmes que changer les noms de ces nouveaux dieux, d'après les événemens qui eurent lieu parmi nous à cette époque ; mais un semblable examen est inutile, et je ne voudrais pas même répéter en public ce que je vous

dis ici. Il est contre mes principes de porter le trouble dans la religion de mon pays. Les hommes sages de chaque siècle ont sû répandre quelques vérités, mais avec la lenteur de la prudence, et non pas avec la précipitation qui veut tout bouleverser, et dont les moyens, désavoués par la raison, tendent à émouvoir les passions, et ne produisent que les faiblesses, les bizarreries ou les résistances opiniâtres de l'esprit humain.

C.

LETTRE CVII.

Cléander, à Gobryas.

J'ai reçu une lettre d'Hydaspes, qui m'apprend la mort de Mégabyze. Il me donne aussi quelques avis relatifs à ma sûreté menacée par les intrigues de mes puissans ennemis. Moins alarmé pour moi que pour la Perse, je prie Oromasde de ne pas permettre que le

génie du mal cause de nouveaux troubles dans l'empire ; il devrait lui suffire d'avoir privé Artaxerxès d'un de ses plus sages ministres.

J'avais à peine eu le tems de me remettre de la première impression douloureuse que ce fatal événement avait faite sur moi, que je reçus une dépêche signée du roi, qui m'ordonne de partir sur-le-champ, et de me rendre à Thèbes, pour y encourager les efforts de la faction mède. Je vous avoue que je ne suis pas moins surpris de cet ordre que de la manière dont il est conçu. La lettre du roi est courte et vague ; on ne me donne aucunes directions relativement aux personnes à qui je dois m'adresser, et aux offres que je puis leur faire. Cette lettre n'est pas même accompagnée d'instructions particulières des ministres, comme cela est d'usage dans les affaires de cette importance.

Vous n'avez pas sans doute été in-

formé de tout ceci, et je pense que ce projet a été suggéré par mes ennemis, dans l'intention de m'éloigner d'Athènes, où une résidence de cinq ans m'a assuré les moyens de remplir, avec quelqu'avantage pour l'état, les devoirs de mon emploi. On veut m'envoyer dans une ville où je n'ai aucune correspondance, et où je ne puis espérer aucun succès; mais les ordres du roi, de quelque manière qu'on les obtienne, seront toujours sacrés pour moi, et je vais partir pour Thèbes, avec un agent athénien, envoyé dans cette ville pour y traiter de l'échange des prisonniers. J'ose espérer que, protégé par vous, je n'ai rien à redouter des calomnies de mes ennemis.

Nouvelles d'Athènes.

La peste s'est renouvelée ici, et y augmente chaque jour. Les forces du Péloponèse se sont réunies à Corinthe, sous le commandement d'Agis, roi de

Sparte; mais le débordement des eaux qui a eu lieu ici, et dans plusieurs parties de l'Eubée et de la Béotie, s'est opposé à l'invasion qu'ils se proposaient de faire sur l'Attique. Une partie des fortifications d'Athènes, le Prytanée et quelques édifices publics ont été renversés. Nicias commande soixante galères et deux mille hommes, qui, après avoir fait une descente sans succès sur l'île Mélos, se sont avancés jusqu'à Tanagrum, dans la Béotie, où, recevant un renfort d'Athènes, ils ont soumis les habitans et élevé un trophée.

P.

LETTRE CVIII.

Orsames, à Cléander.

Bubastus *ou* Basta.

Hérodote m'a accompagné dans le Delta; après avoir parcouru l'Egypte pour la seconde fois, il va faire un autre

voyage, dans le dessein de compléter ce grand ouvrage, dont la lecture a été déjà applaudie en Grèce, il y a quelques années. Il rassemble aussi de nouveaux matériaux, pour une histoire particulière de Babylone et de l'Assyrie.

Il a le projet de voir en Palestine, une ville autrefois célébre, long-tems en ruines, depuis l'époque de sa destruction par les derniers rois de l'Assyrie, et rebâtie enfin par la faveur de notre grand monarque.

A notre retour des Pyramides, nous fûmes à Saïs; la nuit où nous y arrivâmes, était celle qu'on célèbre par la fête solennelle des flambeaux. Toutes les maisons sont illuminées, et l'on fait un grand sacrifice à la divinité protectrice de la ville. On s'y rend de toutes les parties de l'Egypte.

La divinité de cette fête nocturne est nommée par les grecs, *Minerve;* mais je pense qu'elle n'est que l'*Isis* des

égyptiens. L'emploi des lampes dans les deux cultes et dans les usages ordinaires de la vie, fut imaginé par les égyptiens, du moins ils le disent ; et les grecs l'apprirent d'eux. Il est certain que les égyptiens, depuis un tems immémorial, les emploient dans leurs cérémonies religieuses. Ce symbole est sacré et représente, dans leurs hyéroglyphes, tous les mystères de la religion égyptienne. De là vint aussi l'usage d'allumer des lampes près des tombeaux des personnages illustres que l'on voulait honorer et placer au rang des êtres d'une nature supérieure.

Il existe à Saïs un remarquable monument, qui prouve l'antiquité de cette coutume. Mercherinus, septième roi de la dynastie de Memphis, ayant perdu sa fille unique, fit placer son corps dans une figure de bois, représentant une génisse, richement ornée de lames d'or; et voulut, par des honneurs divins, rendus à sa mémoire, se conformer en-

core à la superstition dominante des égyptiens.

Cette figure est de grandeur naturelle, à genoux, et recouverte d'une draperie rouge; sur sa tête, on voit une image du soleil, elle est en or. Mercherinus établit un certain nombre de prêtres, pour brûler de l'encens pendant le jour, et allumer, la nuit, des lampes qui environnaient ce tombeau. Il voulut même, en plaçant le traitement de ces prêtres sur un fonds destiné uniquement à ces cérémonies funèbres, en assurer la durée. Cette figure est exposée une fois, tous les ans, après la célébration de certains rites qui peuvent être mystérieux, mais qui, d'après les récits qu'on en fait, n'en paraissent pas moins absurdes. On dit que, dans cette cérémonie, ils châtient une divinité dont le nom ne peut être connu des profanes.

Les restes de l'ancien palais de Saïs sont magnifiques. Le temple de la divi-

nité, que les grecs ont nommé Minerve, contient les tombeaux de ces anciens rois qui naquirent dans le nome saïtique. Dans l'intérieur de ce temple, est un superbe appartement, dont les colonnes imitent des palmiers.

On voit ici plusieurs de ces obélisques, qui représentaient autrefois les divinités célestes, et auprès desquelles est un bassin revêtu de pierres. Cet ouvrage est très-admiré; une inscription sur le pavé du temple, vient à l'appui de l'opinion que j'ai avancée, et me prouve que la divinité adorée ici, est Isis. On lit ces mots : je suis tout ce qui a été, ce qui est, ce qui sera; et aucun mortel n'a encore découvert le voile qui me couvre.

Amasis, qui détrôna Apriès, le dernier roi de la dynastie de Memphis, ajouta à cet édifice un portique dont les dimensions surpassent tout ce qu'on voit dans ce genre en Egypte. Il y a placé des statues colossales et des sphinx

d'une hauteur prodigieuse. Un peu au-dessus de la ville, est un bois appelé le Sanctuaire d'Osiris. Les saïtes prétendent qu'on y plaça son tombeau.

De Saïs, nous fûmes à Bubastus; cette ville est située dans la partie la plus étendue du Delta. Je n'essaierai pas de vous décrire les beautés de cette contrée, et les curiosités remarquables de chacune des villes que nous traversâmes. Quelques observations sur celle où je suis dans ce moment, suffiront pour vous donner une idée de la splendeur de cet antique royaume.

Elle est située à l'endroit où la branche bubastique du Nil se sépare en deux canaux, dont un se jette dans la mer, à l'embouchure tanitique, et l'autre, à la Pélusiaque. Ces canaux forment une péninsule, au milieu de laquelle est le temple de Bubastis; l'autre s'étend au-delà des deux côtés opposés de ces branches du Nil.

Le terrain sur lequel sont bâtis les

édifices de cette cité, a été élevé par Sésostris, et ensuite par le roi éthiopien, à une plus grande hauteur qu'aucune des villes de l'Egypte. Cependant, la péninsule et la partie de la ville qu'on y voit, sont restées au même niveau, et elles sont jointes à la terre par un isthme étroit, le long duquel est une alleé de grands arbres, qui se prolonge de trois stades dans la ville, et conduit de la place publique au temple de Mercure.

Le temple de Bubastis, de la longueur et de la largeur d'un stade, est environné d'un bois épais, qui donne un ombrage agréable, et se réfléchit sur les eaux. Il a un très-beau portique, haut de trente coudées. On y voit des figures et des bas-reliefs, de la hauteur de six coudées. Les extrémités de l'île sont ceintes d'un parapet en pierre, et orné de sculptures.

La déesse Bubastis, que les grecs ont nommée Diane, est encore Isis, si l'on

peut s'en rapporter à l'ancienne inscription qu'on voit sur une colonne, à Nysa en Arabie.

Un peu au-dessus de la ville, commence ce fameux canal par lequel on voulait établir une communication entre le Nil et la mer Rouge. Il fut entrepris par Néco, fils de Psammetycus; et douze mille hommes périrent dans ce travail. Après lui, Darius fit avec succès des progrès plus étendus; mais il n'acheva pas cet ouvrage; il fut découragé, dit-on, par le rapport de ses ingénieurs qui craignirent, qu'en finissant ce canal, les eaux de la mer n'inondassent la Basse-Egypte.

Les fêtes célébrées dans toutes les villes du Delta sont très-brillantes; mais celles de Bubastus, attirent un monde prodigieux. On a compté jusqu'à soixante et dix mille personnes qui s'y rendaient à cette époque. Un bruit étourdissant, un mélange discordant et confus de flûtes, de cymbales, de voix

désagréables, de battemens de mains; des injures grossières adressées par les voyageurs, à tous ceux qu'ils rencontrent, et répétées par ceux-ci; les disputes des femmes, les cris tumultueux des hommes : telles sont les scènes qui se renouvellent à chacun des villages qu'on rencontre sur les bords du Nil; entre les habitans et ceux qui descendent le fleuve, pour se rendre à une des fêtes qu'ils célebrent le plus solennellement.

Il ne faut pas s'en étonner : les prêtres égyptiens ne pouvaient choisir un meilleur moyen d'établir et d'assurer leur autorité. Le peuple, ainsi amusé et entretenu dans les préjugés les plus grossiers, ne peut avoir jamais la présomption de douter de la sagesse supérieure de ceux qui le dirigent; et il se soumet à tout ce qu'ils ordonnent.

Je m'embarquerai dans peu de jours à Pélusium. Hérodote doit me quitter à Magdolum, pour traverser le mont

Casius, et se rendre, par le lac Serbon, en Palestine. Ce voyageur laborieux et attentif a fait de grandes recherches sur les connaissances des prêtres égyptiens et les mystères de leur religion. Cependant il se plaint de leur extrême réserve. Il est décourageant, m'a-t-il dit souvent, pour l'historien qui se propose de traiter ce sujet important, d'être obligé d'affecter une discrétion peu motivée, ou de paraître à la postérité, n'avoir recueilli que des notions dénuées de vraisemblance, et souvent ridicules. Adieu.

L.

LETTRE CIX.

Cléander, à Gobryas.

Thèbes.

Je suis arrivé depuis quelques jours; et tandis que Critias, l'agent athénien que j'accompagnais, était occupé de l'échange des prisonniers, j'ai tâché de

me procurer quelques renseignemens sur les dispositions générales de l'état, et sur les espérances que peuvent nous donner les descendans de ceux qui furent attachés aux intérêts de la Perse.

J'ai été puissamment aidé par Cratippus, arrivé ici depuis peu, et envoyé par Sparte pour découvrir quelques intrigues qui se trament entre Thèbes et Corinthe. Ses lettres sur ce sujet prouveront sa vigilance et son adresse; mais je me dois à moi-même la justice de dire qu'il pense aussi que mes ordres ont été donnés d'après de fausses informations.

Vous jugerez vous-même qu'il est impossible d'entreprendre ici quelques changemens dans le gouvernement, lorsque vous saurez que la direction entière des affaires est entre les mains de la faction des lacédémoniens. Le sénat est composé de leurs créatures. Les polémarques, ou principaux magistrats de la ville, sont dans les mêmes

intérêts, et, pour prévenir encore toutes les tentatives d'Athènes ou de la Perse, ils ont de très-fortes garnisons dans la Cadmée.

Les lacédémoniens se sont assuré la confiance et l'affection du peuple, par la sévérité avec laquelle ils ont traité les habitans de Platée. Les thébains sont, de tous les peuples de la Grèce, celui dont il est le plus difficile de rompre les alliances qu'il a contractées depuis long-tems.

Quant aux restes de la faction mède, que la lettre du roi représente comme puissans et nombreux, on sait ici que leurs chefs, ayant été livrés par les thébains à Pausanias, général spartiate, ils furent mis à mort à Corinthe, pour effrayer, par cet exemple, les grecs qui seraient tentés d'abandonner les intérêts de leur patrie, et de compter sur les secours des puissances étrangères.

Cette sévérité a eu l'effet qu'on en attendait, et les descendans d'Artaginus

et de Timagène, sont si peu disposés à venger la mort de leurs ancêtres, que, si je m'adressais à eux, il est probable qu'ils me livreraient eux-mêmes à leurs magistrats.

Ne croyant pas que l'intention du roi soit de m'exposer à un danger qui n'offre aucune espérance de lui être utile, je suspendrai l'exécution de mes ordres, jusqu'à votre réponse, que j'attendrai ici, parce que la peste qui, chaque jour redouble ses ravages à Athènes, y rend ma résidence très-hasardeuse.

Si le grand conseil regardait comme inutile mon séjour ici, je demanderais la permission d'aller voir le célèbre temple de Delphes.

Les magistrats de Thèbes ont appris les revers que Démosthène vient d'éprouver contre les étholiens. Ce général avait eu quelques succès, à sa première invasion; mais les habitans, après avoir rassemblé leurs forces, ont attaqué son

armée, dans une forêt environnée de montagnes, dont ils avaient occupé tous les défilés, et la défaite a été complète.

Puissant ministre, vous êtes mon seul appui, dans la circonstance embarrassante où les calomnies de mes ennemis m'ont réduit. Leurs reproches sont injustes; lorsqu'ils disent que je n'ai point procuré d'amis à la Perse, ils oublient que je ne devais pas même m'occuper de semblables projets, sans instructions particulières, et sans m'exposer d'une manière aussi dangereuse pour moi, qu'inutile pour les intérêts d'Artaxerxès.

Quand ils m'accusent de n'avoir de liaison qu'avec les partisans de la paix, ils montrent une entière ignorance de ma manière de vivre à Athènes. Je connais particulièrement un assez grand nombre de personnes, dans les deux partis, pour découvrir les secrets de chacun d'eux, et établir ainsi mes observations sur des bases certaines.

Si Philémon et Nicias m'honorent de

leur amitié, je vois souvent Démosthène et Epigène. Il n'y a pas long-tems encore que Cléon, à l'occasion de quelques affaires que j'offrais de négocier pour lui à Ephèse, m'assura qu'il ne conservait aucun ressentiment de l'aventure des vers ïambiques [1]. C'est cette malheureuse histoire, qui, j'en suis persuadé, a donné lieu au reproche qu'on me fait d'être entré dans les cabales de la faction de Nicias.

Je vous ai trop long-tems parlé de moi; mais ma réputation est compromise, et je voudrais cesser d'être l'objet des intrigues de la cour. Permettez-moi donc de retourner à la modeste habitation que je possède, dans cette vallée qui est près du temple de Diane Ephésienne, ou de quitter les tumultueuses assemblées d'Athènes, pour jouir encore du bonheur de parcourir les bois solitaires des mages de la Bactriane. C'est non-seulement pour mon repos,

[1] Lettre XCI.

mais pour mon avantage, que je sollicite cette grace. Ici, je puis espérer d'être un jour plus instruit; mais là, j'apprendrai à devenir meilleur. Adieu.

Le 20 de munychion.

P.

LETTRE CX.

Smerdis, à Cléander.

Si les grecs jouissent de quelques avantages particuliers, devraient-ils s'en enorgueillir, puisqu'ils ne peuvent s'en assurer la durée? que la liberté de la Perse était plus solidement garantie à l'époque où ses révolutions l'en privèrent! Cyrus, le plus sage des princes, élevé dans les principes de la justice et de la modération, en fut la cause; cependant il n'en eût jamais conçu le projet, quoique la Médie, dont il hérita, le vaste royaume dont il était le sou-

verain absolu, et un grand nombre de provinces conquises, eussent pu lui en donner la volonté et les moyens. Mais il ne put empêcher ce grand pouvoir de tomber dans les mains d'un successeur qui en abusa; et vous savez quels en furent les résultats.

La liberté qui n'est que la conservation assurée des droits naturels, modifiés et restreints par l'influence tutélaire des conventions civiles et sociales, fut long-tems l'honorable héritage des perses. Le prince, les satrapes et le peuple étaient subordonnés les uns aux autres, et soumis aux lois dont l'autorité protectrice exigeait de tous une égale obéissance.

Le prince était absolu; mais, dans sa jeunesse, il avait été assujéti aux règles et aux préceptes sévères de l'éducation des perses.

Le rang des citoyens était ordinairement déterminé par le nombre de leurs années; la plus grande autorité

appartenait aux plus âgés : eux seuls distribuaient les récompenses. C'est ainsi qu'en se soumettant aux lois, on parvenait à mériter d'en être les organes. Cette espérance modérait l'ambition de la jeunesse, et les projets non moins dangereux d'un âge plus avancé. L'obéissance de chacun était le plus solide appui de la liberté de tous; mais cette subordination est difficile à maintenir dans les états libres, parce que la sévérité qu'elle rend indispensable, est regardée comme tyrannique par une multitude inconsidérée, qui ne voit les avantages de la liberté, que dans les erreurs de la licence.

Les perses voulurent consolider cette heureuse situation politique, et c'est pour y parvenir, que la prudence des législateurs se fit remarquer par des moyens presque sans exemples. Depuis long-tems ils avaient reconnu la nécessité d'un système régulier d'éducation militaire; mais ils sentaient qu'il était

aussi absurde de compter en tems de guerre sur des soldats qui n'eussent pas été formés aux habitudes d'une discipline sévère, que, pendant la paix, sur des hommes qui ignoreraient les devoirs de la morale sociale.

Si l'on veut consolider un gouvernement, il faut inspirer aux citoyens cette modération et cette justice, bases de toutes les vertus; il faut en étendre les racines, en encourager les progrès; et c'est ainsi qu'on parvient à en opposer les résultats tutélaires aux efforts usurpateurs de l'avarice, de la cruauté et de l'ambition, qui s'emparent si facilement de l'esprit humain, et produisent bientôt ces épouvantables désordres, qui dévastent les royaumes les plus florissans.

L'éducation de la jeunesse fut, en conséquence, considérée comme un des moyens conservateurs du système politique; et l'on sentit qu'il ne fallait pas s'en reposer, à cet égard, sur les pères,

parce qu'on redoutait leur partialité, leurs affections particulières et l'influence journalière des exemples sur les habitudes. On ouvrit des écoles publiques, et les plus sages des mages furent chargés de les présider.

On n'y apprenait aux jeunes perses, ni la musique, ni la rhétorique, ni la poésie ; mais les préceptes de la morale et de la justice. On leur inspirait l'amour de la vérité, et de cette éloquence simple et puissante, quoiqu'elle dédaigne les ornemens. Enfin, ils contractèrent autant d'horreur pour la fraude, que les jeunes spartiates ont d'effroi de se voir découverts, lorsqu'ils s'en rendent coupables ; ils savaient non-seulement éviter l'injustice, mais la juger.

Des questions de morale étaient souvent proposées par les maîtres, et il fallait que les élèves parvinssent à les résoudre et à tracer avec exactitude, les limites délicates qui séparent ce qui est permis de ce qui est juste.

Les différends qui s'élevaient entre ces jeunes gens, étaient aussitôt examinés, et donnaient lieu à des plaidoyers, où ils observaient entr'eux les règles et les formes de la justice : ils y étaient ainsi, tour-à-tour juges, accusateurs, coupables, et toujours sous l'inspection d'un maître qui ne manquait jamais de mettre la sentence à exécution, si elle était motivée ; et, si elle ne l'était pas, il punissait l'ignorance et la partialité des juges. C'est ainsi qu'on les disposait à être un jour des magistrats judicieux, des gouverneurs intègres, des citoyens soumis, et qu'ils apprenaient à connaître les devoirs de la morale sociale, avant l'époque où ils devaient les remplir.

La vertu était donc la base de notre gouvernement, et cette base est solide, elle est durable. On ne peut la remplacer par aucuns des moyens de cette politique, qui veut trop souvent séparer ce qui est utile, de ce qui est honnête.

La vertu est non-seulement la sauvegarde de la liberté commune, mais le seul moyen d'accroître encore le bonheur de chaque individu. Elle donne plus de force à tous les liens de la société ; elle unit les familles ; elle conserve dans leur pureté toutes les affections, et elle étend les rameaux conservateurs de la bienveillance universelle, sans laquelle toutes les lois civiles ne peuvent maintenir la paix parmi les hommes. Les alliés d'une nation vertueuse, peuvent toujours compter sur sa fidélité, et ses ennemis redouteront sa vengeance, parce que son amour pour la justice ajoutera encore à son indignation et à son ressentiment, lorsqu'elle sera offensée.

H.

LETTRE CXI.

Smerdis, à Cléander.

La nature elle-même nous a donné le plan de la plus grande partie des institutions nécessaires ; moins on s'en éloigne, plus on s'approche de la perfection ; et le gouvernement le plus naturel est celui de la famille : elle est un petit royaume, et une nation ne devrait être qu'une grande famille.

On voit aisément que l'ancienne constitution de la Perse était formée sur ce modèle. Peut-être serez-vous surpris que nos ancêtres ignorans aient été aussi sages dans leurs institutions. Je pense qu'ils en avaient l'obligation à ce défaut même de civilisation, parce qu'ils étaient plus attentifs aux inspirations de la nature.

La tradition nous apprend que, dans les siècles reculés, chaque famille était

une espèce de société indépendante, dont le chef avait une grande autorité sur les membres qui la composaient. Ne peut-on supposer qu'un certain nombre de ces chefs, dans le dessein d'établir des lois pour leurs familles réunies, s'assemblèrent sur le sommet d'une montagne, symbole naturel de leur puissance, tandis que leurs nombreux enfans attendaient, au bas le résultat de ce conseil. Ces chefs durent penser qu'il fallait ajouter peu de lois à celles de la famille particulière, pour assurer le bonheur de la grande famille.

Il fut donc convenu, dans cette vénérable assemblée, que les chefs de familles conserveraient sur toutes celles du peuple réuni, le même pouvoir que chacun d'eux avait sur la sienne; que les jeunes hommes continueraient, à obéir avec zèle aux ordres des anciens, soit en paix, soit en guerre; et que l'éducation des enfans, au lieu d'être l'objet particulier des soins de la famille

à laquelle ils appartenaient, serait celui de l'attention générale des familles réunies.

Les devoirs de l'obéissance devinrent alors différens. Précédemment, ils étaient fondés sur les sentimens naturels de la reconnaissance et de la piété filiale ; ils le furent sur des conventions sociales plus sévères.

L'autorité du père de famille était illimitée, et cependant sans danger, parce que son affection pour ses enfans suffisait pour y mettre des bornes; mais l'autorité réunie de tous les chefs de famille n'offrait pas la même garantie ; et l'on stipula des conditions réciproques.

Telle dût être l'origine des conventions sociales; on en retrouvait les traces, les principes, dans notre ancien gouvernement. Quoique je rende, à cet égard, justice à la sagesse de nos ancêtres, il faut cependant convenir qu'une autre cause contribua à assurer la paix et la durée de notre antique empire.

Les Perses avaient conservé, dans leur pureté, les premières traditions. Ils pensaient qu'Oromasde aimait la justice et l'ordre; et ils maintenaient l'une et l'autre. Ils voyaient que les dissentions étaient les délices d'Arimanius, et ils ne voulaient pas être les agens de ses volontés désastreuses, qui avaient porté le trouble dans le paradis même, ouvrage parfait que l'Être suprême pouvait vouloir dans un seul instant, et qu'il ne créa qu'en six jours. Ces opinions religieuses qui nous parvinrent par Keyomar, l'ancien prophète, furent plus clairement expliquées par les divines instructions de Zervan, et l'éternelle sagesse de Oushang [1], jusqu'à ce que a lumière de Zerdusht dissipa tous les mages qui existaient encore [2].

H.

[1] Ce livre avait la plus grande autorité parmi les mages.

[2] Dans tout ce qui a rapport à la religion des perses, on a suivi l'opinion du docteur Hyde.

LETTRE CXII.

Gobryas, à Cléander.

L'homme honnête dont la réputation est attaquée par d'injurieuses calomnies, cède à l'indignation qu'il éprouve; et je n'ai point été surpris de quelques vives expressions du ressentiment que vous montrez dans votre dernière lettre.

Aussitôt que j'appris qu'il se formait un orage dirigé contre vous, par les intrigues de certains personnages et la faiblesse de quelques autres, je tâchai de remonter à la source de tous ces bruits. Térybaze, à qui vous n'avez pas écrit depuis votre séjour à Athènes, a eu la faiblesse de croire qu'il se vengerait de vous, par le retard qu'il a mis dans l'envoi de vos appointemens. Une raison plus sérieuse l'animait contre vous. Il est d'un caractère très-entreprenant, et il proposait des mesures

violentes, que Mégabyze et moi nous n'approuvions pas plus que vos lettres ne les justifiaient. Il voulut tirer parti des informations insidieuses de l'eubéen Timoclès.

Entraîné par les flatteries de ce rhéteur et les applaudissemens de quelques jeunes satrapes, il obtint cette lettre qui vous envoyait à Thèbes, tandis que j'étais occupé des affaires de Mégabyze. En même-tems, soit qu'il se crût déjà assuré de ce projet d'alliance avec les thébains, ou qu'il le regardât comme un moyen de vous perdre s'il ne réussissait pas, il proposa de vous faire remplacer à Athènes par Timoclès. Le roi repoussa cette tentative, et ne répondit aux reproches qu'on vous faisait, que par l'éloge souvent répété de vos services.

Bientôt après, votre lettre datée de Thèbes, arriva, et elle répandit d'autant plus de lumières sur la situation actuelle de cette ville, que tout ce que

vous disiez se trouva pleinement confirmé par les dépêches que nous reçûmes de Cratippus. Tériba ze fut donc forcé de convenir qu'il avait été trompé par les avis d'après lesquels il avait cru devoir solliciter l'ordre du roi ; et, pour se justifier, il accusa Timoclès, qui fut mandé au conseil des Sept ; mais il trouva les moyens de s'excuser. Tout avait été concerté, et il fut défendu par celui même qui l'accusait.

Vous devez être satisfait de la honte qui rejaillit sur vos ennemis, du peu de succès de leurs trames perfides ; et votre crédit près des ministres s'est encore augmenté par l'inutilité des efforts de ceux qui ont voulu le détruire. Je dois aussi rendre justice à la généreuse amitié d'Hidaspe et d'Intapherne ; ils ont montré beaucoup de zèle et de bienveillance à votre égard, dans cette occasion.

Le roi me dit, en m'accordant sa permission pour le voyage que vous

projetez de faire à Delphes, que rien n'avait pu diminuer sa confiance en vous, et il ajouta : « Je ne suis pas étonné du chagrin que cette affaire de Thèbes a donné à Cléander. On m'a entraîné par des apparences spécieuses; mais quoique j'aie été trompé par certains personnages, ils ne me feront jamais persister dans mes préventions, pour justifier leurs erreurs. »

Le médecin Apollonide, condamné à mourir sur la croix, a été exécuté avant notre départ de Suse. Vous connaissez son crime; je voudrais pouvoir oublier combien il fut coupable à l'égard de mon ami.

Zopyrus, le plus jeune des fils de Mégabyze, a quitté la cour; on ignore où il est allé. Il désirait avoir le commandement de Damascus; mais son âge et son inexpérience l'ont empêché de l'obtenir. On lui promettait quelques dédommagemens très-prochains; mais il a répondu avec l'expression de la plus

vive douleur, que ce refus et la faute de sa mère lui rendaient insupportable le séjour de la cour, et qu'il ne pouvait plus y paraître avec honneur.

Le mède Oxiathres, ayant été obligé de quitter la Scythie, comme je vous l'ai déjà dit [1], a, depuis cette époque, parcouru sous divers déguisemens, plusieurs provinces de l'empire. On parvenait fréquemment à découvrir ses traces; mais il restait si peu de tems dans les mêmes endroits, et prenait tant de précautions pour n'être pas reconnu, qu'on n'a pu s'assurer de lui que depuis peu de jours. Il n'a pu échapper aux ordres et à la vigilance de Pharnaces, gouverneur de Thèbes.

D'après plusieurs informations que je viens de recevoir, on peut conjecturer qu'il se disposait à rejoindre Amyrteus, et qu'il avait le projet d'engager les lybiens à tenter une seconde invasion en Egypte. Il est parvenu à soustraire

[1] Lettre XCV.

ses papiers, avant qu'on se fût assuré de sa personne ; mais on a trouvé chez lui des sommes considérables, qui ont été distribuées entre ceux qui l'ont arrêté.

Aussitôt après, il écrivit au roi, et promit que, si on voulait lui accorder la vie, il avouerait toutes ses intrigues et les noms de ceux qui étaient en correspondance avec lui. Il témoignait de vifs regrets sur sa conduite passée, et promettait pour l'avenir une fidélité inaltérable. Le roi a jugé à propos de renvoyer le jugement de cette affaire au conseil des Sept, et d'assister aux débats qui ont eu lieu.

Nous avons considéré qu'Oxiathres était convaincu d'avoir formé deux projets très-dangereux et de la plus haute importance. Le premier, à la vérité, n'existait encore que dans quelques propos séditieux : mais, on ne pouvait en douter ; dans le cas où quelque événement sinistre eût menacé l'empire ou le roi, la conspiration éclatait.

Le second n'était rien moins que d'exciter la révolte d'Ariazus, et de réunir ses forces à celles de la Scythie.

On pouvait encore soupçonner avec raison, que ses vues, au moment où il fut arrêté, étaient aussi perfides, et, jusqu'à l'instant où sa vie tomba enfin au pouvoir d'un monarque justement irrité, il n'avait montré ni le plus léger remords, ni le désir de réparer ses fautes.

Quant aux aveux qu'il promettait de faire, nous avons pensé que nous connaissions suffisamment ses intrigues, pour en prévenir tous les dangers ; et qu'une plus parfaite information des circonstances particulières et des noms de ceux qu'il avait entraînés dans ses projets criminels, ne servirait qu'à troubler inutilement l'ordre public et la tranquillité d'Artaxerxès.

Il fut conclu presque unanimement, qu'Oxiathres était indigne de pardon, et, en conséquence, l'ordre de le faire

mourir fut envoyé à Pharnaces, avec tant de célérité et de mystère, qu'on apprit ici la nouvelle de son exécution, avant de savoir qu'il fût condamné. On évita ainsi toutes les cabales et les sollicitations de ses parens, qui sont très-puissans dans la Médie, et qui auraient tenté de le sauver et de fléchir le roi.

Je dois vous communiquer le résultat d'un conseil secret, tenu cette nuit, dans les appartemens d'Artaxerxès. Considérant que les événemens de la guerre obligeraient incessamment le roi de prendre part aux troubles de la Grèce, on prend la résolution d'ordonner aux gouverneurs de l'Asie mineure de disposer, au commencement de l'année prochaine, un corps de troupes de soixante mille hommes, prêts à partir au premier ordre. Il est de même ordonné aux gouverneurs de la Phénicie et de l'île de Chypre, d'armer quatre-vingts galères.

Nous ne doutons pas que la nouvelle

de ces préparatifs ne cause aux grecs un grand étonnement ; mais ils ont seulement pour objet de mettre l'empire dans une position telle, qu'il puisse, dans la circonstance prévue, assurer sa tranquillité, et montrer sa puissance. Adieu.

P.

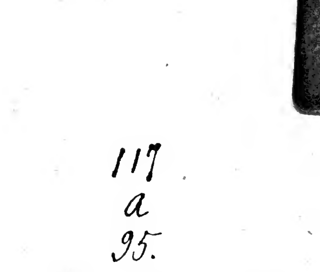
FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

SIXIÈME ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

FIN DE LA TABLE.


117
a
95.

